



312

59

GLOSSAIRE

DES MOTS FRANÇAIS

TIRÉS

DE L'ARABE, DU PERSAN ET DU TURC.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

Chez L'AUTEUR, rue Saint-Antoine, 51;

A la Librairie orientale et européenne de Mme Ve GILBERT, rue Jacob, 38;

Et chez les principaux Libraires pour les langues orientales.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

GLOSSAIRE

DES MOTS FRANÇAIS

TIRÉS

DE L'ARABE, DU PERSAN ET DU TURC,

CONTENANT LEUR ÉTYMOLOGIE ORIENTALE EN CARACTÈRES ORIGINAUX,
LEUR DÉFINITION, ET DES REMARQUES PHILOLOGIQUES
SUR LES ERREURS DES ÉTYMOLOGISTES
RELATIVEMENT A LA RACINE, AU SENS OU A L'ORTHOGRAPHE
D'UN GRAND NOMBRE DE CES MOTS;

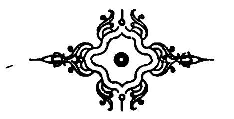
PRÉCÉDÉ

D'UNE MÉTHODE SIMPLE ET FACILE

POUR APPRENDRE A TRACER ET LIRE PROMPTEMENT
LES CARACTÈRES ARABES, PERSANS ET TURCS;

PAR A. P. PIHAN,

COMPOSITEUR POUR LES LANGUES ORIENTALES
A L'IMPRIMERIE ROYALE.



PARIS.

CHEZ BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,
DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT, 7.

—

1847


LOAN STACK

PRÉFACE.

Les emprunts de la langue française aux diverses langues de l'Europe ont déjà fourni matière à des recherches étymologiques d'un haut intérêt, et les travaux entrepris dans cette vue méritent des éloges; mais les sources orientales d'un grand nombre de mots français ont été jusqu'à ce jour assez mal explorées, pour ne pas dire complètement négligées. Plusieurs de ces mots, attribués à tort au grec, au latin, ou même à des langues du Nord, ont pris naissance en Orient; et c'est surtout à l'influence de la domination des Arabes en Espagne, à leurs invasions dans le midi de la France, aux expéditions des Croisades, et à nos rapports maritimes avec le Levant, que nous devons cette quantité considérable de termes orientaux mêlés avec les nôtres. N'est-il pas à regretter que les lexicographes français, en essayant de dé-

finir quelques termes pris de l'arabe, du persan ou du turc, ne soient parvenus qu'à les rendre méconnaissables, au moyen de transcriptions vicieuses, ou d'après les récits de voyageurs étrangers qui n'ont pas eu toujours le soin de représenter la prononciation véritable? Chacun écrit et traduit le même mot d'une façon différente, selon l'autorité qu'il a consultée; aussi le lecteur voit-il augmenter ses incertitudes en proportion de ses recherches. Dans le but de résoudre la difficulté, j'ai pensé qu'il serait utile de composer un ouvrage spécial où les mots français tirés de l'arabe, du persan ou du turc, fussent mis en rapport avee la racine orientale; et telle est la tâche que je me suis imposée.

Dans cet ouvrage, après avoir indiqué l'orthographe de chaque mot en caractères arabes, je m'attache à faire connaître le sens qu'il renferme, d'après les dictionnaires les plus estimés, tels que ceux de Golius, Castel, Meninski, Bianchi; puis je signale les altérations qu'il a pu subir, et dont la plupart sont restées inconnues aux lexicographes. Si le mot oriental d'où vient le français est lui-même une forme dérivée d'une racine arabe, je le ramène à son origine, pour mieux mettre en évidence la base sur laquelle repose le mot français

correspondant. Parmi les noms propres qui appartiennent à l'histoire et à la géographie, j'ai choisi ceux que l'on rencontre le plus souvent chez nos écrivains, pour en fixer l'orthographe et la signification ; et afin de rendre accessible à tout le monde la connaissance des caractères arabes, persans et turcs, j'ai placé en tête du Glossaire une Méthode simple et facile, pour apprendre soi-même à les tracer, les lire et les transcrire simultanément.

Malgré les nombreuses et longues recherches auxquelles je me suis livré, je n'ose me flatter d'avoir été toujours heureux dans l'application des racines; toutefois, j'espère que l'analogie des mots orientaux avec leurs équivalents français n'en demeurera pas moins évidente, et qu'une critique judicieuse, relevant les erreurs que j'aurais commises, viendra répandre une nouvelle lumière sur une partie de la science étymologique ensevelie jusqu'à présent dans des ténèbres assez profondes.

Puissent mes efforts obtenir l'approbation des savants, et contribuer à propager en France le goût des langues orientales, dont les richesses littéraires sont assurément dignes d'attirer l'attention des hommes studieux!

Qu'il me soit permis, en terminant, de présenter

l'hommage sincère de ma vive reconnaissance à M. Grangeret de Lagrange, l'un des Conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal, et Correcteur pour les langues orientales à l'Imprimerie royale. C'est aux précieuses leçons et aux bienveillants conseils de ce savant maître que je dois la persévérance dans mes études, au milieu des fatigues d'une profession qui me laisse à peine disposer de quelques instants.

A. P. Pihan.

MÉTHODE

SIMPLE ET FACILE

POUR APPRENDRE À TRACER ET LIRE PROMPTEMENT

LES CARACTÈRES ARABES, PERSANS ET TURCS.

§ I. — DES CONSONNES.

Avant d'offrir au lecteur les diverses étymologies des mots français contenus dans ce Glossaire, il convient de faire observer que les lettres arabes sont communes aux Persans et aux Turcs. L'usage des majuscules est complétement étranger à ces peuples, et, pour les remplacer dans les titres d'ouvrages, ils se servent ordinairement d'encre rouge ou bleue, en grossissant la forme des lettres ordinaires. On en rencontre de nombreux exemples dans les manuscrits orientaux. Comme les consonnes constituent la base de chaque mot, il importe d'étudier d'abord leurs formes et leur valeur en français. Elles s'écrivent de droite à gauche, se lient les unes aux autres, et subissent quelques légères modifications, selon la place qu'elles occupent. L'addition d'un, de deux ou de trois points, au-dessus ou au-dessous d'une figure qui sert à plusieurs lettres, suffit pour en changer

la valeur, comme on le verra bientôt. Voulant restreindre le nombre de ces figures, pour les rendre plus intelligibles, j'ai dû nécessairement m'écarter de l'ordre suivi par les grammairiens, puisque la transcription française dépend souvent du nombre de points diacritiques attachés aux formes communes; mais ensuite, pour ne rien laisser à désirer, j'ai indiqué le nom de chaque lettre, d'après la classification reçue, et rappelé sa figure isolée. Par ce moyen, les personnes peu familiarisées avec les types orientaux, et qui s'effrayeraient d'un détail trop minutieux au premier coup d'œil, pourront facilement s'habituer au mécanisme de l'écriture et reconnaître l'analogie frappante des mots arabes, persans et turcs avec leurs correspondants français. Les lettres groupées les unes sous les autres, dans le corps du mot, ne présentent aucune difficulté réelle; il est toujours aisé de les distinguer.



FIGURE DE CHAQUE LETTRE

INITIALE, MÉDIALE, FINALE ET ISOLEE,

EN COMMENÇANT PAR LA DROITE,

EN REGARD DE LA TRANSCRIPTION FRANÇAISE.

TRANSCRIPTION ET OBSERVATIONS.	FIGURE isol.	fin.	méd.	init.
a, é, i, ou.................................. Les voyelles sous-entendues peuvent modifier le son de cette lettre, qui par elle-même n'a presque aucune valeur. — Sa forme *isolée* se place au commencement, au milieu, ou à la fin des mots, attendu qu'on ne la lie jamais avec la lettre suivante; sa *finale*, par la même raison, peut s'employer au milieu des mots.	ا	ـا	...	...
d.................................. *dz*, avec *un* point *sur la lettre*. — Voir l'observation ci-dessus, relative à la place que peuvent occuper les *isolées* et les *finales* des lettres qui n'ont que deux formes.	د	ـد	...	...
r.................................. *z*, *surmontée* d'*un* point.................. *j*, *surmontée* de *trois* points ainsi disposés ∴ — Cette lettre appartient au persan..........	ر	ـر	...	...
t', c'est le *t* prononcé avec emphase. — Ce petit signe ' sert à le distinguer du *t* ordinaire... *z'*, *surmontée* d'*un* point. — C'est le *z* prononcé emphatiquement	ط	ـط	...	...
ou, en arabe; *u* et *v*, en turc et en persan......	و	ـو	...	...

TRANSCRIPTION ET OBSERVATIONS.	FIGURE isol.	fin.	méd.	init.
b, avec *un* point *dessous*..................... *y*, avec *deux* points *dessous*. — La *finale* et l'*isolée* se figurent ainsi ى ـى et ne prennent pas de points................................. *p*, avec *trois* points *dessous*, ainsi disposés ∵ — Cette lettre appartient au persan et au turc... *n*, avec *un* point *dessus*. — La *finale* et l'*isolée* s'arrondissent un peu, et le point se place alors dans le ventre de la lettre, de cette manière : ن ـن..................... *t*, *surmontée* de *deux* points.................. *ts* (ou *ç*), *surmontée* de *trois* points ainsi disposés ∴.	ٮ	ـٮ	ـٮـ	ٮـ
h', fortement aspirée....................... *cr* (ou *kh*, transcription plus usitée, mais moins exacte); prononcée du fond du gosier et fortement grasseyée.—S'écrit avec *un* point *dessus*. *dj* (ou *g*), avec *un* point *sous le trait horizontal*.... *tch*, avec *trois* points *dessous*, ainsi disposés ∵ — Cette lettre est persane et turque..........	ح	ـح	ـحـ	حـ
s, toujours dur........................... *ch*, *surmontée* de *trois* points ainsi disposés ∴ ...	س	ـس	ـسـ	سـ
s', c'est l'*s* emphatique..................... *d'*, *surmontée* d'*un* point. — C'est le *d* emphatique.	ص	ـص	ـصـ	صـ
', consonne qui rend gutturale la voyelle qui lui est jointe, et dont la prononciation ne peut guère se rendre en français. On la figure ordinairement par une *apostrophe* placée devant *a*, *i*, *ou*, selon la voyelle sous-entendue, de cette manière : *'a*, *'i*, *'ou*. — Si, dans la prononciation, la voyelle de la syllabe précédente agit sur cette consonne, il faut, dans la transcription française, déplacer ainsi l'apostrophe : *a'*, *i'*, *ou'*............................ *r'* (ou *gr*, *gh*, suivant la transcription ordinaire), fortement grasseyée.—S'écrit avec *un* point *dessus*.	ع	ـع	ـعـ	عـ

TRANSCRIPTION ET OBSERVATIONS.	FIGURE isol.	fin.	méd.	init.
f, *surmontée d'un* point..................... Les Arabes du Maghreb placent le point *sous* la lettre. *q*, surmontée de *deux* points. — La *finale* et l'*isolée* s'arrondissent un peu, de cette manière : ق ـق — Lettre très-emphatique; elle ne porte qu'un seul point dans l'arabe maghrébin.	ڡ	ـڡ	ـڡـ	ڡـ
k.................................... *g'* dur, *surmontée* de *trois* points ainsi disposés ∴ — Cette lettre est persane et turque....... *ñ*, *avec* ou *sans* les *trois* points caractéristiques du *g'*. — Lettre particulière aux Turcs, et qui se prononce fortement du nez............	ك ou ک	ـك ou ـک	ـكـ ou ـکـ	كـ ou کـ
l.................................... La *finale* et l'*isolée* construites avec la lettre ا s'écrivent ainsi لا ou لا (*isol.*), ـلا (*fin.*)	ل	ـل	ـلـ	لـ
m....................................	م	ـم	ـمـ	مـ
h, légèrement sentie. — La *finale* et l'*isolée* surmontées de *deux* points se prononcent comme le ت *t*............................	ه ou ة	ـه ou ـة	ـهـ	هـ

Les éléments des consonnes arabes, persanes et turques, ramenés à leur plus simple expression, c'est-à-dire, dépourvus de points diacritiques, ne s'élèvent donc en réalité, pour les trois langues, qu'au nombre de quinze, et l'étude de ces signes ne demande pas assurément beaucoup de travail; mais comme il est nécessaire de connaître aussi la classification adoptée par les grammairiens orientaux, on va voir dans le tableau suivant le numéro d'ordre, le nom et la figure isolée de chaque lettre, avec les points qui servent à distinguer celles dont le corps est uniforme.

1	élif	ا	12	ra	ر	23	fa	ف
2	ba	ب	13	za	ز	24	qâf	ق
3	*pa*	پ	14	*ja*	ژ	25	kef	ك
4	ta	ت	15	sin	س	26	*guief*	گ
5	tsa	ث	16	chin	ش	27	*sar'ir noun*	ڭ
6	djim	ج	17	s'âd	ص	28	lam	ل
7	*tchim*	چ	18	d'âd	ض	29	mim	م
8	h'a	ح	19	t'a	ط	30	noun	ن
9	cra	خ	20	z'a	ظ	31	ouaou	و
10	dal	د	21	'aïn	ع	32	hé	ه
11	dzal	ذ	22	r'aïn	غ	33	ya	ی

NOTA. Les noms en italique sont ceux des lettres particulières au persan et au turc.

§ II. — DES VOYELLES ET SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.

Les voyelles arabes, dont les proportions sont beaucoup plus petites que celles des consonnes, se placent, à l'exception d'une seule, au-dessus des lettres qui forment le corps du mot; mais comme les écrivains n'en font pas ordinairement usage, j'ai suivi le plus souvent leur exemple dans le Glossaire, afin d'éviter une trop grande complication. Les voyelles de chaque mot français expliqué pourront d'ailleurs en tenir lieu.

Cependant, la nomenclature des signes serait incomplète, si je ne donnais ici la forme et la valeur en français des voyelles

arabes. Le lecteur ne me saura pas mauvais gré, je pense, de les lui indiquer pour mémoire :

— *a*.... fath'a..... *sur la consonne.*

— *i*.... kèsra..... *au-dessous.*

— *ou*... d'amma... *au-dessus.*

Nota. Dans l'épellation, la consonne se fait sentir toujours la première.

Chacune de ces voyelles, lorsqu'elle est doublée, rappelle un son nasal, tel que :

— *ane*.., marque de l'accusatif..
— *ine*.., marque du génitif.... } affectée à la finale du mot,
— *oune*, marque du nominatif..

et s'appelle تَنْوِين *tanouîn*, c'est-à-dire, qui fait entendre un ن *noun*.

Les autres signes orthographiques sont :

— *ouesla*, marque d'élision de la consonne ا ; on le transcrit par l'apostrophe, précédée du trait d'union ; *ex.* : بِٱللّٰهِ *bi-'llahi.*

— *medda*, prolongation de la lettre ا ; *ex.* : آ *â.*

— *techdîd*, signe de redoublement des consonnes.

— *djezma* ou *soukoun*, repos de la voix sur une consonne.

— *hamza*, transcrit par le signe ‵, marque d'une légère aspiration, affectée principalement à l'ا, et qui le fait prononcer *à*, *où*, selon la voyelle sous-entendue, lorsqu'il est placé sur cette lettre ; et *ì*, lorsqu'il est au-dessous. On le met aussi sur le و et le ى pour indiquer que ces lettres tiennent la place d'un ا ; d'autres fois il figure dans le corps même du mot.

Les Persans et les Turcs n'emploient ordinairement que le *medda*, le *techdîd*, et le *hamza*.

Cette figure ۞, ou ، , ؛, indique la fin du discours et est commune aux trois langues ; c'est le seul genre de ponctuation en usage.

(Consultez, pour de plus amples détails, la Grammaire arabe de feu le baron Silvestre de Sacy.)

SIGNES DE NUMÉRATION.

١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	٠
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0



APPLICATION

DE LA MÉTHODE PRÉCÉDENTE

À LA HUITIÈME FABLE DE LOQMAN,

POUR LA TRANSCRIPTION

DES CONSONNES, VOYELLES ET AUTRES SIGNES ORTHOGRAPHIQUES.

EXERCICE DE LECTURE ARABE.

Nota. Les lettres de prolongation ا, و, ى se rendent par *â*, *oû*, *î*; le ى redoublé, par *yy*. Ce signe ', à la fin d'un mot terminé par une voyelle, indique la présence d'un ا muet, et le ى quiescent après un *fath'a* est figuré par deux points placés sur l'*a* qui répond à la voyelle arabe. L'*e* muet mis après *n* avertit que cette consonne est employée pour former une voyelle nasale, et qu'on ne doit pas la confondre avec *n*, transcription du ن.

En suivant ponctuellement cette méthode, il est facile de reconstruire soi-même le texte arabe sur la transcription française, sans craindre de commettre aucune faute d'orthographe; c'est un avantage qu'on chercherait en vain à réaliser avec le secours des transcriptions données jusqu'à ce jour par les grammairiens.

r'azâloune ouaàsadoune.

r'azâloune marratane min craufihi mina -'s's'ayyâdîna -'nhazama ilä mar'âratine | fadacrala ilayhi -'làsadou fa -'ftarasahou 'faqâla fy nafsihi -'louaylou ly àna' | -'chchaqyyou liànny harabtou mina -'nnâsi ouaouaqa'tou fy yadi man houa | àchaddou minhoum bà'sane . hadzâ ma'nâhou man yafirrou min craufine yasîrine | yaqa'ou fy balâine 'az'îmine.

	1	6	3	9	5
			2	4	7
		7	6	8	0
			5	2	1
	8	9	0	3	4
1	1	3	8	7	7

غَزَالٌ وَأَسَدٌ

غَزَالٌ مَرَّةً مِنْ خَوْفِهِ مِنَ ٱلصَّيَّادِينَ ٱنْهَزَمَ إِلَى مَغَارَةٍ فَدَخَلَ إِلَيْهِ ٱلْأَسَدُ فَٱفْتَرَسَهُ فَقَالَ فِي نَفْسِهِ ٱلْوَيْلُ لِي أَنَا ٱلشَّقِيُّ لِأَنِّي هَرَبْتُ مِنَ ٱلنَّاسِ وَوَقَعْتُ فِي يَدِ مَنْ هُوَ أَشَدُّ مِنْهُمْ بَأْسًا * هٰذَا مَعْنَاهُ مَنْ يَفِرُّ مِنْ خَوْفٍ يَسِيرٍ يَقَعُ فِي بَلَاءٍ عَظِيمٍ

١٦٣٩٥
٢٤٧
٧٦٨٠
٥٢١
٨٩٠٣٤
———
١١٣٨٧٧

OBSERVATION GÉNÉRALE.

La minuscule placée entre parenthèses après chaque mot français indique son origine arabe, persane ou turque. A l'égard de la permutation des consonnes fortes en leurs faibles correspondantes, et *vice versâ*, il ne s'agit que de suivre les règles applicables au grec et au latin.

Il ne faut pas oublier que les lexicographes arabes indiquent toujours la troisième personne masc. sing. du prétérit comme la racine des verbes, des noms d'action, des adjectifs, etc.; exemple : أَمَرَ *il a commandé*, d'où dérive أمير *commandant*, *émir;* mais comme il est d'usage de citer les verbes à l'infinitif dans les dictionnaires de notre langue, j'ai cru devoir me conformer à cette règle, en donnant l'infinitif français à la suite du prétérit arabe.

GLOSSAIRE

DES MOTS FRANÇAIS

TIRÉS

DE L'ARABE, DU PERSAN ET DU TURC.

A

ABA, s. m. (A.)

عبا Manteau de laine grossière, rayé de blanc et de brun, que les Bédouins mettent par-dessus le *mesoumi*, autre manteau beaucoup plus léger et fait de laine blanche, très-fine. — Ces vêtements proviennent des fabriques de Baghdad; les Turcs en font également usage. — La lettre ع *'aïn* étant gutturale, on devrait dire : *le 'aba*, et non *l'aba;* mais il est impossible de rendre exactement en français le son de cette lettre, et il faut se contenter de la prononcer comme une simple voyelle. C'est ainsi qu'on écrit *l'arabe*, *l'almée*, etc., comme si ces mots avaient pour première lettre un ا *élif*.

ABAS, s. m. (A.)

عباس Nom d'un poids dont on fait usage en Perse pour les perles, et qui vaut un huitième de moins que le CARAT. — Voyez ce mot.

ABBAS, n. pr. (A.)

عبّاس Oncle de Mahomet, dont un des arrière-petits-fils fonda la dynastie des khalifes Abbassides. — Il mourut en 652 de l'ère chrétienne. — Voyez ABBASSIDES. — Le mot عبّاس signifie *qui a un air sévère et menaçant,* épithète applicable au lion.

ABBASSI, s. m. (A.)

عبّاسي formé du nom propre *Abbas* عبّاس. C'est une pièce d'argent qui vaut en Perse deux *Mahmoudis,* environ 97 centimes de notre monnaie. — L'usage veut qu'on double la lettre *s* dans le français, afin d'éviter qu'elle ne prenne le son du *z*.

ABBASSIDES, n. pr. pl. (A.)

عبّاسي, pl. عبّاسيون *descendants d'Abbas,* oncle de Mahomet. Famille puissante à laquelle appartenait l'illustre khalife Haroun arrachid, et dont les membres régnèrent successivement à Baghdad et en Égypte, depuis le milieu du VIIIe siècle de l'ère chrétienne jusqu'en 1258.

ABBE, s. m. (A.)

اب pour ابو *père.* Cette racine, ainsi que la plupart de celles des mots arabes contenus dans ce Glossaire, appar-

tient également à l'hébreu; il existe une telle affinité entre les deux langues, que souvent elles s'expliquent l'une par l'autre. — *Abbé* veut dire *père,* mais jamais les Arabes n'emploient أب en parlant d'un prêtre chrétien; ils se servent ordinairement de قسيس *qasîs.*

ABD', n. pr. (A.)

عبد *serviteur, adorateur.* Ce mot ne s'emploie jamais seul; il doit toujours être suivi de الله ALLAH, ou de quelqu'une des épithètes applicables à la Divinité, ainsi qu'on peut le voir dans les noms propres suivants dont ABD fait partie :

ABD ALLAH عبد الله *serviteur de Dieu.* Nom du père de Mahomet.

ABD ALLAT'ÎF عبد اللطيف *serviteur du* (*Dieu*) *propice.* Médecin et historien arabe, auteur d'une célèbre Description de l'Égypte; né à Baghdad en 1161, et mort en 1231.

ABDÉRAME, corruption de ABD ERRAH'MAN عبد الرحمن *serviteur du* (*Dieu*) *clément.* Général sarrasin, vaincu par Charles Martel, à la bataille de Poitiers, livrée en 732, et dans laquelle il perdit la vie.

ABD ELMÉDJÎD عبد المجيد *serviteur du* (*Dieu*) *glorieux.* Nom du sultan qui règne aujourd'hui sur les Turcs; né le 17 avril 1823, il succéda à son père Mahmoud II, qui mourut le 1er juillet 1839

ABD ELQÂDER عبد القادر *serviteur du* (*Dieu*) *puissant*. Émir qui jouit, parmi les Arabes de l'Afrique septentrionale, d'une haute réputation de sainteté, et dont la valeur guerrière, éprouvée depuis plusieurs années par nos armes, repose sur l'entière soumission aux préceptes de l'islamisme.

ABDAL, s. m. pl. (A.)

ابدال pl. de بديل *remplaçant, mis à la place de*, dérivé de بدل *remplacer*. Les *abdal* sont des religieux musulmans qui parcourent le monde, sans avoir de résidence fixe. Leur principal but est de répandre leur doctrine et de se créer des successeurs. — *Abdal*, pluriel arabe, ne doit pas prendre d'*s*. — Les étymologistes qui ont traduit ابدال par *serviteurs de Dieu* n'ont nullement compris le sens de ce mot, dont le singulier بديل *badîl* ne se dit pas en français. Il faut aussi se garder d'écrire *abdalas*, où l'on trouve une autre terminaison plurielle que rien n'autorise.

AB-ELMISC, s. m. (A.).

اب pour ابو *père*, ال article, مسك *musc*. Graine de musc, petite fleur qui sent l'ambre; autrement appelée *ambrette*, *fleur du Grand-Seigneur*, *ketmie odorante*; plante malvacée. — Il ne faut pas écrire *abelmosch*, comme l'indiquent les dictionnaires, parce que le second mot se termine en arabe par un ك, et non par

un ش, et que d'ailleurs on doit mettre la division après la première syllabe, qui renferme un sens particulier.

ABENCÉRAGES, n. pr. pl. (A.)

ابن *fils*, سراج *flambeau, lumière.* Tribu maure qui dominait en Espagne au XVe siècle, et dont le siége principal était à Grenade. — C'est dans la légende des exploits de cette tribu que M. de Chateaubriand a puisé le sujet de sa nouvelle charmante, intitulée : *Le dernier des Abencérages.* — Régulièrement, on devrait écrire les *Ebnâ sérâdj*, ou *Bénou sérâdj*, attendu que le premier des deux mots doit seul prendre la marque du pluriel ; mais l'usage en a autrement décidé. — Voyez EBN et BEN.

ABOU, n. pr. (A.)

ابو *père.* Ce mot, chez les Arabes, fait souvent partie des noms propres, qui, pour la plupart, ont une signification, comme :

ABOU BEKR ابو بكر *père de la jeune fille.* Nom du beau-père de Mahomet ; ce fut lui qui, le premier, rassembla les versets de l'Alcoran.

ABOU -'LFÉDÂ ابو الفدا *père de la rédemption.* Historien et géographe arabe, né à Damas en 1273.

ABOU -'LFARADJ ابو الفرج *père de l'allégresse.* Médecin arabe, qui vivait au XIIIe siècle.

ABOU -'LMAH'ÂSEN ابو المحاسن *père des belles actions.* Historien arabe du XVe siècle.

ABRICOT, s. m. (P.)

برقوق Fruit à noyau, de couleur jaune, et originaire de la Perse comme la pêche, la prune et l'amande. — ***Berqouq*** est le nom de l'***abricot*** en Asie, et celui de la ***prune*** en Afrique, où le premier fruit s'appelle ***michmich*** (مشمش). — De برقوق les Espagnols ont tiré ***albaricoque,*** en plaçant l'article ***al*** (ال) devant le mot oriental, et les Portugais ***albricoque.***

ABYSSINIE, n. pr. (A.)

حبش Royaume d'Afrique, autrement nommé Éthiopie, borné au nord par la Nubie, à l'est par la mer Rouge, au sud par la Cafrerie, et à l'ouest par la Nigritie. — ***Abyssinie*** est une altération de ***h'abech,*** nom donné par les Arabes à ce pays, qui fournit aux Orientaux un grand nombre d'esclaves noirs. — L'adjectif حبشيّ, au fém. حبشيّة, est encore mal représenté par son correspondant français ABYSSIN, E; car on ne retrouve pas dans ce dernier mot l'aspiration particulière à la première radicale arabe, et son orthographe est assez éloignée de celle de ***h'abechyy,*** dénomination exacte des habitants de l'Abyssinie, chez divers peuples de l'Orient.

ACCABLER, v. a. (A.)

كبل ***charger de liens, d'entraves; mettre les fers aux pieds d'un captif.*** — ***Accabler*** s'emploie en français plutôt au figuré que dans le sens propre. On dit, en

mauvaise part, au lieu de ***surcharger : accabler de travail, d'injures;*** et en bonne part, comme synonyme de ***combler : accabler de biens, d'honneurs,*** etc.

ACHETER, v. a. (A.)

اشترى 8e forme de شرى ***acheter*** et ***vendre.*** — Le radical arabe offre un sens plus étendu que le verbe ***acheter;*** on peut le rendre par ***trafiquer.*** — En Turquie, le mot اشترا *ichtirâ* (*achat*) signifie aussi les céréales que plusieurs provinces sont tenues de livrer au sultan, et que celui-ci revend ensuite à son gré, après les avoir achetées à vil prix.

ADJEM-OGHLAN, s. m. (A.-T.)

Mot composé de عجم ***étranger*** (ar.), et de اوغلان ***jeune homme, garçon,*** en turc. Ce terme désigne les élèves d'équitation attachés au séraï du Grand-Seigneur; on les appelle ainsi, parce qu'on les choisit parmi les enfants étrangers à la nation turque. — Les dictionnaires français donnent ***azamoglan,*** mais l'orthographe indiquée ci-dessus est plus régulière, et, par conséquent, préférable. Ecrivez, au pluriel, des ***adjem-oghlans.***

AFFLUER, v. n. (A.)

حفل ***s'amasser*** et ***couler abondamment*** (comme le lait, l'eau, ou tout autre liquide). — Au figuré, ***se réunir en grand nombre*** (se dit du peuple, de la foule); ex.: عنده حفل النّاس ***il y a chez lui affluence de monde; il***

y a foule chez lui. — On trouve sans doute dans la langue latine le verbe *affluere,* formé de *ad* (*vers*) et *fluere* (*couler*), auquel se rattache le français *affluer.* Toutefois, il n'est pas indifférent de rappeler le radical arabe حفل, qui, dans sa simplicité orthographique, présente une analogie de signification assurément digne d'être signalée.

AGACER, v. a. (A.)

أحث 4e forme de حث *exciter, irriter.* C'est une onomatopée qui se dit en français, au propre, comme : *agacer un animal; agacer les nerfs, les dents;* et au figuré, dans le sens d'*attirer à soi;* ex. : les femmes *agacent* par des paroles, des gestes, des regards. — Le mot français se forme en changeant la lettre ح en *g,* permutation qui n'est qu'un adoucissement de la lettre arabe. — Il est bon de remarquer, en passant, que le substantif *agacement* ne s'emploie qu'au propre, et *agacerie* au figuré.

AGHA, s. m. (T.)

اغا *seigneur, maître,* en parlant d'un chef militaire; pour les fonctionnaires civils, on se sert ordinairement du mot *éfendi* افندی. — On appelle en Turquie le chef des eunuques noirs قزلر اغاسی, c'est-à-dire *agha des filles;* les officiers de la cour du sultan, *aghas de l'étrier* رکاب اغالری. — Autrefois le titre d'*agha* était par-

ticulièrement donné au général des janissaires. — On écrit aussi *aga*, mais la première transcription est un peu plus exacte.

AGILE, adj. des 2 g. (A.)

عاجل *qui se hâte, qui se dépêche;* dérivé de عجل *se hâter.* — *Agile,* qui appartient au latin *agere,* semble plus rapproché du radical arabe. En effet, *agere* signifie *faire une chose,* sans indiquer la manière plus ou moins prompte de l'exécuter; tandis que le verbe عجل et son dérivé عاجل donnent une idée de vitesse qui s'applique très-bien aux mots français *agile, agilement, agilité.*

AHURI, E, adj. et subst. (A.)

حاير fém. حايرة *stupéfait, interdit, troublé;* dérivé de حار *être troublé, stupéfait.* Étourdi, brouillon, qui a perdu la tête et ne sait plus agir de lui-même ni d'après les conseils des autres. — Les Arabes, pour donner plus de force à cette expression, la font souvent suivre de باير *qui se perd,* dérivé de بار *se perdre;* ces deux mots rapprochés ainsi l'un de l'autre حاير باير semblent offrir une grande analogie avec l'adjectif français *hurluberlu,* dont le sens est le même, et qui peut-être nous a été transmis par les Turcs. Chez ce dernier peuple, la terminaison لو ajoutée aux substantifs sert à former des adjectifs; or, cette particule, jointe aux substantifs arabes حور

trouble, et بور *perte*, donne حورلو بورلو *troublé perdu*, étymologie probable de HURLUBERLU.

AIDE, s. f. (A.)

ايد *force, puissance, vigueur;* dérivé de آد pour ايد *être fort, puissant*, dont la 2e forme ايّد signifie *donner de la force, secourir*, AIDER. — Cette expression, d'un grand usage en français, appartient essentiellement à l'arabe; c'est en vain, je pense, qu'on en chercherait ailleurs l'origine.

AKHARNAHR, n. pr. (A.)

Nom formé de اخر *dernier*, et de نهر *fleuve;* c'est-à-dire *la Dernière du Fleuve*, étoile de première grandeur située à l'extrémité centrale de la constellation de l'Éridan. — Il ne faut pas écrire *Acarnar*, ni *Acharnar*, car il serait bien difficile d'y reconnaître l'étymologie arabe, qui indique précisément la position de l'astre.

AL ou EL, particule inséparable. (A.)

ال *le, la, les*, article invariable et toujours uni au substantif ou à l'adjectif; ex.: القاضي (*alqâd'y*) *le cadi;* الحسن (*alh'asan*) *le beau*. Cet article, conservé dans plusieurs mots français tirés de l'arabe, leur donne une idée d'excellence qui les distingue d'expressions analogues. Il est facile de saisir la différence qui existe entre :

alambic et *vase à distillation*,
alcali — *soude*,

alcohol et *vapeur subtile,*
alcoran — *lecture;*

mais, grammaticalement, l'emploi de l'article français devant ces mots n'en est pas moins vicieux.

ALADDIN, et mieux 'ALÂ EDDÎN, n. pr. (A.) علاء الدين *élévation de la religion,* titre porté par plusieurs princes musulmans de l'Égypte et de la Perse. Il est particulièrement question d'un personnage de ce nom dans les *Mille et une nuits :* tout le monde connaît l'histoire d'*Aladdin* ou *la Lampe merveilleuse;* mais c'est à tort qu'on écrit souvent ALADIN, orthographe trop éloignée du correspondant arabe. — EDDÎN (الدين) entre dans la composition d'un grand nombre de noms propres orientaux; c'est ainsi que l'on dit :

BEDR EDDÎN بدر الدين *pleine lune de la religion;*
CHEMS EDDÎN شمس الدين *soleil de la religion;*
NÂS'IR EDDÎN ناصر الدين *défenseur de la religion;*
NOÛR EDDÎN نور الدين *lumière de la religion,* dont on a fait NORADIN;
S'ALÂH' EDDÎN صلاح الدين *pureté de la religion,* défiguré par la transcription SALADIN.

ALAMBIC, s. m. (A.)

ال *le,* انبيق nom d'un appareil de chimie qui sert à la distillation de certains liquides. — Les étymologistes s'accordent à regarder *alambic* comme la transcription du

grec ἄμβιξ, précédé de l'article *al*. Cependant il y a lieu de penser que les chimistes ont emprunté directement ce terme aux Arabes, qui sans doute l'avaient tiré de la langue grecque.

ALCADE, s. m. (A.)

ال *le*, قاضي *juge*, dérivé de قضى *décréter*. Titre de ceux qui administrent la justice en Espagne. Voyez CADI. — Les lexicographes qui donnent à ce mot le sens de *gouverneur*, et présentent *alcaïde* (قايد) comme son synonyme, ont confondu deux termes qui diffèrent et d'orthographe et de signification. — Voyez CAÏD.

ALCALI, s. m. (A.)

ال *la*, قالية et قلي *soude*. — Se dit, en général, de toutes les substances salifiables qui ont la puissance de changer en vert les couleurs bleues végétales. On nomme *alcali fixe* celui qui demeure solide, et *alcali volatil* celui qui se vaporise à une température peu élevée.

ALCANTARA, n. pr. (A.)

القنطرة *le pont*. Ville d'Espagne, qui tire son nom du mot arabe sous lequel les Maures désignèrent le pont que l'empereur Trajan avait fait construire près d'elle, sur le Tage.

ALCHIMIE, s. f. (A.)

ال *la*, كيميا *chimie; art de décomposer, d'analyser les corps*. — *Alchimie*, ou chimie par excellence, se dit de

l'art chimérique de transformer les métaux et de composer des remèdes destinés à prolonger la vie au delà de ses limites naturelles. Voyez CHIMIE.

ALCOHOL, s. m. (A.)

ال *le,* كحل *collyre,* et non *esprit de vin,* ou *subtil,* acceptions données par quelques étymologistes, et que l'on chercherait inutilement dans les dictionnaires arabes, où l'on ne rencontre que la définition suivante : *poudre noire, impalpable et très-volatile; préparation d'antimoine dont les femmes, en Orient, se teignent les paupières.* — Les Turcs l'appellent SURMÉ. Voyez ce mot. — C'est seulement par allusion à la subtilité de cette poudre, que les chimistes ont nommé *alcohol* l'esprit de vin, qu'il faudrait rendre en arabe par روح العرقى *rouh' el'araqy,* traduction littérale du français. — Depuis plusieurs années, on écrit *alcool* sans *h;* mais c'est à tort : le second *o* n'est qu'euphonique, et la lettre ح *h'* est tellement aspirée, qu'on ne peut la supprimer ici sans défigurer le mot arabe, qui se trouverait alors réduit aux seules lettres *alcol,* et n'offrirait aucun sens. — Le célèbre professeur M. Quatremère a déjà fait connaître dans une note savante l'étymologie d'*alcohol.*

ALCORAN, s. m. (A.)

ال *la,* قرآن *lecture,* dérivé de قرأ *lire; la Lecture par excellence,* comme nous disons : *la Bible, l'Écriture,*

en attachant à ces mots une idée de respect. — Ce livre se divise en 36 cahiers ou sections, comprenant 114 chapitres et 6,666 versets : c'est le code religieux, moral et politique des Musulmans. — Les dictionnaires français donnent *Alcoran,* ou *Coran* et *Koran* sans article. Cette dernière orthographe se rapproche certainement davantage de l'arabe ; mais les personnes qui prononcent *le Coran* ne peuvent s'empêcher de dire : *l'alambic, l'alcôve,* etc., où deux articles figurent pour le même mot. Peut-être vaut-il autant prononcer *l'Alcoran ;* c'est la règle que j'ai suivie, ne pouvant réformer l'emploi de l'article français devant les autres mots introduits dans notre langue, et qui se trouvent déjà précédés de l'article arabe. — Une autre irrégularité à laquelle il est bien difficile de remédier, c'est la transcription du ق rendue en français tantôt par *c,* tantôt par *k* ou *q ;* j'ai cru devoir me conformer, à cet égard, à l'orthographe des dictionnaires, quand il ne s'agissait pas d'une transcription rigoureuse.

ALCOVE, s. f. (A.)

ال *la,* قبة *voûte, coupole* ou *tente.* Enfonçement réservé dans une chambre à coucher pour y placer un lit. — *Alcôve,* dérivé du verbe قب *couper* (à la 2e forme, *voûter, cintrer*), s'est introduit d'abord dans la langue espagnole, qui l'a transmis au français.

ALDÉBARAN, n. pr. (A.)

الدبران Nom d'une étoile de première grandeur, dans l'OEil du Taureau, près des Hyades. — Relativement aux noms donnés par les Arabes à plusieurs autres étoiles, on peut consulter un Index fort étendu, qui fait partie du Mémoire de M. L. Am. Sédillot *Sur les instruments astronomiques des Arabes;* Paris, Imprimerie royale, 1841, in-4°.

ALEP, n. pr. (A.)

حلب Cette ville occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne Béroé dont il est parlé dans la Bible. La couleur de ses murailles l'a fait surnommer *Alep la cendrée,* حلب الشهبا (*h'aleb echchehbâ*). — De là vient l'adjectif حلبى, au féminin حلبيّة ALÉPIN, E, né à Alep, en Syrie. — L'orthographe *Haleb, Halébin* serait préférable; mais l'usage ne permet guère d'écrire ainsi.

ALEZAN, E, adj. (A.)

ال *le,* حسن *beau, de bonne race.* Se dit d'un cheval dont le poil est fauve : *cheval alezan, jument alezane.* — La signification du mot français est, il faut en convenir, bien éloignée du sens propre de sa racine; cependant c'est de là que vient *alezan.* — On devrait écrire *alhasan.*

ALFANGE, s. f. (A.)

الخنجر formé de l'article ال et de خنجر *coutelas.* Poignard à lame longue et à deux tranchants, à l'usage des

Arabes, des Persans, des Turcs, des Tatars et autres peuples de l'Orient. — *Alfanges*, au pl., signifie, selon certains dictionnaires, *hordes chinoises ou tatares*, et l'on cite pour exemple deux vers, extraits de *l'Orphelin de la Chine*, acte Ier, scène 3, où l'on fait dire à Étan :

De nos honteux soldats les *alfanges* errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.

Quelquefois, il est vrai, on dit par métaphore : *deux cents lances*, *mille baïonnettes*, etc., pour deux cents hommes armés de lances ou de baïonnettes ; mais comment employer ici *alfanges* dans un sens analogue, quand le mot *armes* est exprimé au second vers? D'ailleurs, plusieurs éditions du Théâtre de Voltaire portent *phalanges*, seule expression qui paraisse convenable. — *Alfange* est une corruption du mot oriental, qui se prononce *alkhandjar*. — Voyez KHANDJAR.

ALFAQUI, s. m. (A.)

ال *le*, فقيه *jurisconsulte ;* dérivé de فقه *être sage et intelligent.* — C'est le nom qu'on donnait autrefois en Espagne aux prêtres des Maures. — *Alfaquin* et *alfaquis*, mentionnés dans quelques dictionnaires, sont des erreurs qu'il faut éviter. La distinction établie entre ces deux derniers mots n'est pas plus fondée que leur orthographe. Il serait plus conforme à l'étymologie d'adopter la transcription *alfaquih*.

ALGARADE, s. f. (A.)

Formé de l'article ال et de غارة nom d'action de غار *faire une incursion.* — Ce mot, qui nous est parvenu par l'espagnol *algarada,* se disait primitivement d'une *attaque subite,* tentée par un corps de troupes, dans le but de répandre l'alarme. Il appartient maintenant au style familier, et signifie une *insulte,* une *sortie brusque* contre quelqu'un, faite à grand bruit et sans motif.

ALGARVE, n. pr. (A.)

ال *le,* غرب *occident.* Nom de la province la plus méridionale du Portugal, bornée au nord par l'Alentejo, à l'est par le Guadiana, au sud et à l'ouest par l'Océan. Elle produit en abondance des figues, des dattes, des citrons, des oranges, des olives, et surtout d'excellent vin. Les Maures, longtemps maîtres de cette province, en furent chassés par Alphonse III.

ALGÈBRE, s. f. (A.)

ال *la,* جبر *consolidation, restitution.* — Science du calcul des grandeurs en général, représentées par des signes et des lettres. — Le radical arabe signifie proprement *consolider les différentes parties d'une chose brisée,* par exemple *d'un os;* ainsi, le sens figuré du mot *algèbre* est, comme on voit, en rapport exact avec sa racine, puisqu'il indique l'art de représenter avec peu

de signes des opérations différentes dont chacune peut demander un assez grand nombre de chiffres en arithmétique.

ALGER, n. pr. (A.)

ال *les*, جزائر *îles*, pl. de جزيرة. Ville célèbre de Barbarie, prise par les Français en 1830, et capitale de l'Algérie. Elle est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne, et l'on prétend qu'elle tire son nom de petites îles autrefois situées dans son voisinage. Le géographe arabe Edrisi l'appelle جزائر بنى مزغنّان *îles des Béni Mezr'annân.* — Nous n'avons conservé du radical arabe que la première et la dernière lettre; aussi la transcription régulière, qui devrait être *aldjézâïr,* se trouve-t-elle tout à fait défigurée.

ALGUAZIL, s. m. (A.)

La racine de ce mot, emprunté à l'arabe par les Espagnols, n'est pas indiquée uniformément dans les dictionnaires. Les uns veulent que *alguazîl* vienne de الغازى, qui signifie *le guerrier, le soldat;* mais le lexicographe portugais Jean de Sousa, dans son ouvrage intitulé : *Vestigios da lingoa arabica em Portugal* (Lisboa, 1830, in-4°, 2e édit.), le rapporte aussi à الوزير *le ministre, l'aide.* Il est assez difficile de décider à laquelle des deux étymologies on doit donner la préférence; car *alguazil*, en espagnol, a le sens de *huissier, exempt*

de police civile et militaire; chez nous, c'est un terme de mépris dont on se sert souvent en parlant d'un agent de police ou de tout fonctionnaire qui exerce une surveillance importune.

ALHAMBRA, n. pr. (A.)

الحمرا formé de l'art. ال et du fém. de احمر *rouge* (sous-entendu قصبة *qas'bat, forteresse*). Ancien palais des Maures à Grenade, dont la construction, entreprise par Mohammed ben alahmar, auquel il doit son nom, fut achevée en 1273 de notre ère.

ALI, n. pr. (A.)

علی *élevé, sublime*. Fils d'Abou Taleb, oncle de Mahomet. — Ali naquit à la Mecque, au VIIe siècle de l'ère chrétienne, et devint l'époux de Fatima, fille du Prophète, dont il fut le quatrième khalife. C'était un homme recommandable par son savoir et sa générosité.

ALIDADE, s. f. (A.)

ال *la,* هداة *règle;* dérivé de هدی *conduire dans la voie droite*. Règle mobile et horizontale, terminée par les pinnules, et qu'on place sur le centre du graphomètre, instrument qui sert à mesurer les angles.

ALIDES, n. pr. pl. (A.)

علوی *descendant d'Ali*, au plur. علويان. On appelle ainsi les douze imams considérés par les sectateurs d'Ali comme les seuls véritables successeurs de Mahomet.

ALKÉKENDJE, ou COQUERET, s. m. (A.)

ال *le*, كاكنج nom arabe d'une plante monopétale, appelée communément ***herbe à cloches***, et dont la graine est renfermée dans une baie rougeâtre; on l'emploie avec succès contre l'hydropisie.

ALKERMÈS, s. m. (A.)

ال *la*, قرمز ***écarlate***. Voyez KERMÈS. Préparation de kermès et autres substances. C'est le nom d'une liqueur fort estimée en Italie; elle se compose d'eau-de-vie, sucre, muscade, cannelle, laurier, gérofle et kermès.

ALLAH, n. pr. (A.)

الله formé de l'article ال et du substantif إله ***Dieu***, dérivé de أله ***adorer : le Dieu, le Dieu unique***. Nom par lequel les Musulmans désignent l'Être suprême, et qu'ils ne manquent jamais d'invoquer en tête de leurs compositions littéraires, qu'elles traitent ou non de sujets religieux. Tout le monde connaît la formule بِسْمِ اللهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِيمِ ***Au nom du Dieu clément et miséricordieux***, dont les Mahométans font un continuel usage, et celle de leur profession de foi : لَا إِلٰهَ إِلَّا اللهُ وَمُحَمَّدٌ رَسُولُ اللهِ ***Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.***

ALMADIE, s. f. (A.)

الماضية formé de l'article ال et du fém. de ماض ***qui passe*** ou ***fend***, dérivé de مضى ***fendre, pénétrer en coupant***,

expression qui s'applique très-bien à l'esquif qui sillonne les flots. C'est ainsi qu'on appelle dans l'Inde et sur la côte d'Afrique une embarcation très-longue et très-étroite, une espèce de canot creusé dans le tronc d'un arbre. — Le même mot se retrouve dans l'espagnol et le portugais.

ALMANACH, s. m. (A.)

L'origine de ce mot n'a pas manqué d'embarrasser un grand nombre d'étymologistes. On croit assez généralement qu'il vient du verbe arabe منح *offrir* (et non *compter*, comme le disent les dictionnaires). *Almanach* signifie donc *le don*, *le présent*, peut-être à cause de l'usage où l'on était autrefois de se faire présent d'un calendrier les uns aux autres, à l'époque du renouvellement de l'année. — Castel écrit المنخ (avec un خ), *calendarium*, *ephemerides*, et place ce mot à la suite de la racine susmentionnée. Pour lui donner le sens de *comput*, il conviendrait de le rapporter au verbe hébreu מנה *compter*, devant lequel on aurait mis l'article arabe. — Cependant il est bon de faire observer que le mot propre, chez les Arabes, pour désigner un calendrier, est *taqouîm*, qui se dit également de tout ouvrage disposé en tableaux. — Chez les Persans et les Turcs, on appelle *rouz-nâmeh* une espèce de calendrier perpétuel, écrit sur un rouleau de parchemin, où sont indiqués par de simples lettres les jours, les mois, les saisons, etc.

ALMARGEN, s. m. (A.)

ال article, مرجان *corail*, mot usité en alchimie, mais dont la transcription française ne représente pas exactement la prononciation arabe; l'orthographe *almerdjân* serait préférable.

ALMÉE, s. f. (A.)

عالمة fém. de عالم *savant*, dérivé de علم *savoir*. Épithète donnée en Orient aux danseuses qui font les principales délices des fêtes publiques par leurs poses voluptueuses, leurs chants, et les vers qu'elles déclament avec un talent merveilleux.

ALMOHADES, n. pr. pl. (A.)

ال article, موحّدين pl. de موحّد *qui professe l'unité de Dieu*, dérivé de وحد *seul, unique.* — Mohammed ben Abd allah, qui succéda, en 1146, aux Almoravides, fut le fondateur de la dynastie des Almohades, dont la domination s'étendit longtemps en Afrique et en Espagne. — Les Musulmans appellent *mouchrikîn*, c'est-à-dire *polythéistes*, les Chrétiens, qui reconnaissent trois personnes en Dieu, par opposition à l'épithète d'*unitaires*, qu'ils se donnent à eux-mêmes.

ALMORAVIDES, n. pr. pl. (A.)

ال *les*, مرابطين pl. de مرابط *qui défend les frontières contre l'invasion des ennemis;* dérivé du verbe رابط, pris dans le même sens. Nom d'une dynastie musulmane qui

régna, par ses conquêtes, en Afrique et en Espagne, depuis 1070 jusqu'en 1146, et fut remplacée par les Almohades. — De ce mot vient MARAVÉDI, petite monnaie de cuivre qui avait autrefois cours en Espagne et valait un centime et demi; elle fut sans doute frappée sous la domination des Almoravides, comme le MARABOUTIN, monnaie d'or introduite dans le midi de la France au moyen âge.

ALMOUCANTARAT, s. m. pl. (A.)

ال article, مُقنطرات petits cercles tracés parallèlement à l'horizon, et nommés aussi *cercles de hauteur*. — *Almoucantarat* ne doit pas prendre l'*s*; c'est une forme de pluriel arabe. Cette orthographe est certainement préférable à *almicantarat*, que l'on trouve dans les dictionnaires.

ALOÈS, s. m. (A. ou P.)

أَلُوَّة (ar.) ou آلوا (pers.) Nom d'une plante liliacée, très-commune en Orient, et que l'on cultive particulièrement dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs. On tire de ses feuilles une espèce de soie qui sert à faire des cabas, des bourses et autres objets de fantaisie; le suc qu'elles fournissent à la médecine s'appelle également *aloès*. — Comparez avec les mots orientaux le grec ἀλόη et le latin *aloe*, d'où vient par suite le mot français. — Le *bois d'aloès* se nomme عود en arabe.

AMAN, s. m. (A.)

امان *sécurité*, *protection*, dérivé de امن *être en sûreté, sans crainte.* Ce mot nous est devenu familier depuis la conquête de l'Algérie. *Demander l'aman*, c'est se soumettre au vainqueur, en implorant sa clémence ou en réclamant un sauf-conduit.

AMARRE, s. f. (A.)

مرار *sorte de corde;* أمرّ *serrer une corde.*—*Amarre* se dit du cordage qui sert à fixer un navire ou à l'attacher à un autre bâtiment.—Le terme arabe s'applique au français plus exactement que l'expression latine *ad mare*, dans laquelle on a cru reconnaître quelque rapport avec *amarre.*

AMBASSADE, s. f. (A.)

انبعاث Nom d'action de la 7e forme de بعث *envoyer.* —*Ambassade* répond assez exactement au substantif arabe, pour l'orthographe et la signification; et il n'est guère possible, quoi qu'en disent les lexicographes, d'admettre une autre étymologie.

AMBRE, s. m. (A.)

عنبر Substance odorante et inflammable, dont on fait des électuaires. Il y en a de deux espèces : l'ambre jaune, ou succin, et l'ambre gris. Ce dernier est particulièrement estimé des Arabes, des Persans et des Turcs, qui l'emploient avec le musc et l'aloès dans leurs parfums. — En

français, on dit au figuré, en parlant d'un homme rusé, adroit : *il est fin comme l'ambre.*

AMBRETTE, s. f. (A.)

Racine عنبر *ambre.* Nom de la ketmie odorante, parce qu'elle sent l'ambre. On l'appelle encore AB-ELMISC ou *père du musc,* et *fleur du Grand-Seigneur.* Les Orientaux recherchent sa graine et la mangent souvent en prenant leur café, pour lui donner un goût plus exquis.

AMER, ÈRE, adj. (A.)

مُرّ *rude, acerbe, désagréable au goût,* en parlant d'un fruit, d'une herbe, etc. Au figuré, *douloureux, triste, affligeant.* — Du superlatif أمرّ vient sans doute le latin *amarus* (*amer*). — AMERTUME, s. f., se dit, au propre, de l'âcreté d'un suc, d'un fruit, etc.; et, au figuré, de la mauvaise humeur, de l'affliction de l'esprit. — C'est à la même racine qu'il convient de rapporter le substantif MYRRHE. Voyez ce mot.

AMIRAL, s. m. (A.)

أمير *commandant,* dérivé de أمر *commander.* Remarquez l'emploi de l'article ال après أمير pour former *amir al* (AMIRAL), bizarrerie que l'usage a consacrée. Cette irrégularité est d'autant plus étrange, que, pour les autres mots tirés de l'arabe, c'est toujours l'article qui précède; ex.: *alambic, alcohol, alcôve,* etc.—En arabe,

أمير suivi de l'article exige un complément. On dit: AMÎR ALDJOUYOÛCH أمير الجيوش *chef* ou *commandant des troupes;* AMÎR ALMOUMINÎN أمير المؤمنين *commandant des croyants*, dont on a fait par corruption MIRAMOLIN. Voyez ce mot. — *Amiral* ne se dit que du grand officier des armées navales. — Voyez ÉMIR. — L'expression AMÎR ALBAH'R أمير البحر *chef de la mer* est celle qu'on aurait peut-être dû conserver dans notre langue, puisque le second mot est nécessaire pour déterminer le sens du premier.

AMPUTER, v. a. (A.)

ابتر *couper*, *retrancher*, 4e forme de بتر, même signification. — Les mots latins *putare*, *amputare*, qui ont servi d'intermédiaires au verbe français, remontent probablement au radical arabe.

AMULETTE, s. f. (A.)

حمالة pl. حمايل *objet porté*, dérivé de حمل *porter*. Médaille, inscription, talisman qu'on attache au cou, au bras ou à ses vêtements, pour être préservé de tout maléfice. Les Orientaux ont la plus grande confiance dans la vertu des amulettes. — C'est à tort que plusieurs dictionnaires donnent à ce mot le genre masculin; il est du féminin comme son correspondant arabe.

ANÉMONE, s. f. (A.)

النعمان formé de l'article ال et de نعمان *délicieux*,

dérivé de نعم *être agréable*. Espèce de renoncule, autrefois fort estimée des Arabes à cause de sa fleur, qui fait l'ornement et les délices des jardins. — Les lexicographes français se sont étrangement trompés en rattachant *anémone* au grec ἄνεμος, qui ne désigne que le *vent*, et n'offre aucun rapport avec cette plante. Il est facile de reconnaître que ἀνεμώνη, d'où vient ensuite *anémone*, n'est que la reproduction assez fidèle du mot arabe, précédé de l'article.

ANSAR, s. m. pl. (A.)

انصار *auxiliaires*, pl. de ناصر dérivé de نصر *secourir*. Titre d'honneur pour les habitants de Médine, qui donnèrent asile à Mahomet lorsqu'il fut obligé de quitter la Mecque, et s'acquirent, par leur dévouement, des droits sacrés au respect des Musulmans. — Ce mot, étant déjà mis au pluriel, ne doit pas prendre d'*s*. Cependant on dit aussi *ansarien*, et dans ce dernier cas on ajoute l'*s* pour former le pluriel français, contrairement à l'orthographe arabe.

ANSE, s. f. (A.)

اذن *oreille*, *anse*, *poignée*. — Bien que le substantif *anse* paraisse venir du latin *ansa*, je ne crois pas inutile de signaler l'analogie que présentent le français et l'arabe, puisqu'on dit aussi *l'oreille d'un vase*. Il suffit, d'ailleurs, pour mettre en rapport l'orthographe des deux

mots, de transposer seulement les deux dernières consonnes arabes.

ANTIQUE, adj. des 2 g. (A.)

عتيق *ancien*, dérivé de عتق *être ancien, appartenir à l'antiquité*. Épithète applicable aux monuments et aux peuples fort anciens. — Remarquez l'analogie de l'adjectif arabe avec le latin *antiquus*.

ARABE, s. et adj. des 2 g. (A.)

عرب *Arabe des villes*; اعراب *Arabe des déserts*. On appelle *Arabes purs* ceux qui descendent de Kahtan, et *mélangés*, les Arabes issus d'Ismaël.

ARAC, ou mieux ARAQY, s. m. (A.)

عرقي Espèce d'eau-de-vie ou de liqueur fermentée, particulièrement en usage dans l'Inde. Le mot *'araqy* vient de عرق *suer*, parce que cette liqueur est le résultat de la distillation à l'alambic; précédé de روح *esprit*, il répond à l'expression française *alcohol*, que les Arabes ne connaissent pas dans le sens d'*esprit de vin*. — Voyez ALCOHOL.

ARAFAT, n. pr. (A.)

عرفات dérivé de عرف *connaître* ou *reconnaître*. Montagne située près de la Mecque. Les Orientaux prétendent qu'Adam, conduit sur cette montagne par l'ange Gabriel, y retrouva Ève après deux cents ans de séparation. Ainsi, le *mont Arafat* signifie proprement : *montagne de la*

Reconnaissance. Les pèlerins musulmans viennent y faire leurs dévotions dans le mois consacré à la visite des lieux saints.

ARCHE, s. f. (A.)

عرش *construction, édifice* (particulièrement en bois, comme l'arche de Noé). — Le mot français semble calqué sur la racine arabe, à laquelle on peut également rapporter le latin *arca*, pris dans le même sens.

ARRHES, s. f. pl. (A.)

عربون *argent donné comme gage d'un marché conclu*, et que le déposant perd s'il vient à se rétracter; dérivé de عرّب *donner un gage, des arrhes.* — Comparez avec ce mot, qui existe aussi dans la langue hébraïque, le grec ἀῤῥαϐὼν et le latin *arrhabo*. — *Arrhes* ne se dit qu'au pluriel en français.

ARRIÉRER, v. a. (A.)

اخّر (2e forme de اخر) *mettre en arrière, différer.* — Les étymologistes attribuent au latin l'origine de ce verbe; ils prétendent que *arrière* et *arriérer* proviennent de la réunion de la préposition *ad* (*vers*) à l'adverbe *retrò* (*en arrière*). — La racine arabe n'est-elle pas plus satisfaisante?

ARROBE, s. f. (A.)

ال article, ربع *quart*. Poids de 25 livres, usité en Espagne, en Portugal, et autrefois dans le midi de la France.

— L'*arrobe* est, comme le prouve le radical arabe, le *quart* du *quintal*, qui vaut 100 livres.

ARSENAL, s. m. (A.)

دار *maison*, صناعة *de fabrication;* lieu où l'on fait et conserve toute sorte d'armes. Les Turcs disent ترسخانه ou ترسانه, qui n'est, comme le français, qu'une altération sensible des deux mots arabes. — *Tarsianatus*, en latin du moyen âge, et *arzanà*, mot italien employé par Dante, témoignent assez en faveur de la source orientale du mot *arsenal*, que les étymologistes ne nous expliquent pas d'une manière satisfaisante. Les uns l'attribuent au celtique, d'autres au latin. D'après Boiste, *arsenal* vient de *arx navalis;* l'analogie des deux expressions me paraît, je l'avoue, assez difficile à constater. Quel motif peut donc lui faire donner la préférence à l'orthographe *arcenal?*

ARSENIC, s. m. (P.)

زرنيخ *orpiment*, *arsenic jaune*, mot usité également chez les Arabes, et qui, précédé de l'article ال (الزرنيخ), a servi sans doute à la transcription grecque dont nous avons fait *arsenic*. — Les étymologistes se sont trompés, je pense, en disant que *arsenic* vient de ἄρσην *mâle, fort*, et νικᾷν *vaincre*, *dompter*, à cause de la propriété vénéneuse de cette substance; on n'y doit reconnaître qu'une analogie d'orthographe avec l'adj. ἀρσενικός, ή, όν,

masculin, dont le sens n'a pas de rapport avec celui de l'*arsenic*. C'est une altération du persan, dont la première syllabe, qui signifie *or*, sert peut-être à indiquer la couleur de l'orpiment à l'état naturel.

ARTICHAUT, s. m. (A.)

ارضى *terrestre,* شوك *épine.* — Les dictionnaires ne sont pas d'accord sur l'origine de ce mot : les uns disent qu'il vient du latin *arsus carduus* (*chardon cuit*), ce qui est inadmissible, attendu qu'on le mange aussi à l'état naturel; d'autres lui donnent pour racine *art* (*épine*), *chaulx* (*chou*), en celtique. L'expression arabe, cependant, caractérise mieux la qualité de cette plante, et me paraît préférable, en ce qu'elle représente assez exactement la prononciation française.

ASPERGE, s. f. (P.)

اسفراج Nom d'une plante potagère qui croît en arbrisseau et dont il existe plusieurs espèces ; sa tige, coupée quand elle est jeune, fournit un aliment très-sain et très-recherché. — Le même mot s'écrit en grec ἀσπάραγος, et en latin *asparagus*.

ASSASSIN, s. m. (A.)

حشّاش plur. حشّاشين *vendeur* ou *consommateur* de *hachiche*. Surnom porté par des brigands ismaéliens, qui, sous la conduite du *Cheïkh eldjebel* ou *Vieux de la montagne*, se livraient aux derniers actes de férocité

envers les Francs, du temps des Croisades. C'est à l'usage immodéré de la graine et de la feuille du *hachiche* que ces brigands devaient leur surnom, transcrit en français par *assassin*, mot qui chez nous désigne spécialement un meurtrier. — Voyez HACHICHE.

ASSISE, s. f. (A.)

أسيس, أُسُس, أُسّ *base, fondement d'un édifice, d'un empire*, etc. — Se dit particulièrement d'une rangée horizontale de pierres sur lesquelles on élève un mur. — Il est évident que le verbe ASSEOIR vient de أَسّس, dont il a conservé le sens propre, et non du latin *assidere*, composé de *ad* (*auprès*) et de *sedere* (*siéger, demeurer*); car *sedere*, aussi bien que ses composés *insidere*, *considere*, *obsidere*, *supersedere*, n'a qu'une signification neutre, et les prépositions qui le modifient gouvernent seules l'ablatif ou l'accusatif. Le sens principal ne varie pas; c'est toujours *demeurer, siéger sur, avec, dans, contre*, etc. L'apparente analogie du mot latin *assidere* avec *asseoir* a pu seule induire en erreur sur la véritable origine du mot français, qui représente une idée simple, comme son radical arabe, sans avoir besoin d'aucune préposition modificative.

ATÉMADOULET, s. m. (A.)

إعتماد الدولة *appui de l'empire*. Titre donné en Perse au premier ministre, qui remplit auprès du chah des

fonctions analogues à celles du grand vizir en Turquie. — On trouve aussi dans les dictionnaires français *atamadaulet*, *atema-devlet* et *etmadaulet;* mais ce sont autant de corruptions des deux mots arabes, qui doivent se prononcer *i'timâd eddaoulet.*

ATLAS, n. pr. (A.)

اطلع *très-élevé*, superlatif de طلع *haut*, *élevé*. Nom d'une chaîne de montagnes d'Afrique, qui s'étendent de l'est à l'ouest et séparent la Barbarie du Béled eldjérîd. — La fable d'Atlas, roi de Mauritanie, sur les épaules duquel les poëtes grecs et latins placent le ciel, n'est qu'une allusion à la hauteur de ces montagnes; et les Grecs, en donnant au mot Ἄτλας le sens de *porteur*, ont altéré la racine arabe, plus simple et plus naturelle; car اطلع *très-élevé* est certainement préférable à ἄτλας *qui porte*. — Chez les Berbers, l'Atlas est appelé *Daran*, c'est-à-dire *montagne*.

AUBADE, s. f. (A.)

نوبة Parade militaire, avec accompagnement de musique, qui a lieu le matin en présence du sultan et des grands officiers de sa cour. — Le mot arabe n'est indiqué ici que comme un simple rapprochement de termes identiques, et non comme la racine du mot français, qui se dit spécialement des concerts donnés le matin sous les fenêtres de quelqu'un. On sait que ceux du soir se nomment *séré-*

nades. — Voyez, sur l'usage de l'aubade en Orient, une note très-savante de M. Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse*, tome Ier, page 418.

AVALER, v. a. (A.)

بلع *avaler, absorber par la déglutition.* — Il ne faut pas confondre la racine de ce verbe avec celle d'*avaler*, usité dans la marine dans le sens de *faire descendre, aller en aval* (*ad vallem*), par opposition à *remonter, aller en amont* (*ad montem*). — Les dictionnaires français attribuent à ces deux mots la même origine latine, et cependant *avaler* (*engloutir dans son estomac*) se rapporte plutôt à بلع, dont la 8e forme ابتلع désigne la même action.

AVANIE, s. f. (A.)

هوان *mépris*, dérivé de هان *être vil, méprisable.* Insulte faite à quelqu'un avec intention d'attirer sur lui le mépris; affront en public. — Se dit également des impôts énormes que les Turcs font peser sur les Chrétiens, dans le but de les humilier.

AVERROES, n. pr. (A.)

Corruption de ابن الرُّشْد *fils de la droiture*, surnom d'un médecin arabe, appelé Abou -'loualid, qui traduisit du grec en arabe les œuvres d'Aristote et les accompagna d'un long commentaire. Appelé en 1182 (578 de l'hégire) à la cour de Maroc, par Yousouf ben Abd elmoùmin,

pour y résider en qualité de médecin de ce prince, il fut dans la suite nommé cadi de Cordoue. Sa mort arriva dans les premières années du XIIIe siècle.

AVICENNE, n. pr. (A.)

ابو علي سينا *père d'Ali Sînâ*. C'est ainsi qu'on écrit en arabe le nom de cet homme célèbre à la fois par ses connaissances approfondies en médecine et en mathématiques. Né près de Bokhara en 980, il entreprit de nombreux voyages, et vint terminer ses jours dans la ville d'Hamadan, après avoir éprouvé alternativement les faveurs et les revers de la fortune. Il était alors âgé de cinquante-six ans. — L'Imprimerie royale de France possède un fort beau caractère arabe, connu sous le nom d'*Avicenne*, parce qu'il servit probablement pour la première fois à l'impression de quelque ouvrage de ce savant.

AYAN, s. m. (A.)

اعيان *distingués*, *notables*, pl. de عين *œil*, employé au figuré. — *Ayan*, bien qu'au pluriel en arabe, se dit en turc comme s'il était au singulier, et sans varier d'orthographe, en parlant d'un magistrat turc dont les fonctions ressemblent assez à celles de nos maires. La transcription *ayan* doit servir en français pour les deux nombres ; en écrivant *ayans* au pluriel, on s'écarterait étrangement du correspondant oriental. Rien d'ailleurs

ne force à franciser ce mot, qui peut très-bien se rendre par un équivalent. — *Ayam*, que l'on trouve dans les dictionnaires français, est une transcription tout à fait inadmissible.

AZIMUT, s. m. (A.)

ال article, سمت *voie droite*. Cercle qui, passant par le point vertical, coupe l'horizon à angle droit. — L'*azimut magnétique* est un arc qui sert à mesurer la déclinaison de l'aiguille aimantée. — L'usage a consacré l'orthographe *azimut*, mais on pourrait tout aussi bien écrire ce mot avec un *s* au lieu du *z*, ce qui le rapprocherait davantage du radical arabe.

AZUR, s. m. (A.)

ازرق *bleu*, *azuré*, dérivé de زرق *être bleu*. — Plusieurs étymologistes font venir *azur* de *lazurd*, transcription vicieuse de لاجورد (*lapis-lazuli*, couleur *bleu de ciel*), terme qu'ils attribuent faussement à la langue arabe : c'est un mot persan, qu'on doit prononcer *lâdjuverd*, et qui ne peut guère être mis en rapport avec le français. On doit donc regarder ازرق comme l'origine du substantif *azur*, bien que la dernière consonne arabe ne soit point représentée dans l'orthographe du correspondant français.

B

BAB ELMANDEB, n. pr. (A.)

باب *porte*, المندب *du deuil.* Détroit qui unit la mer Rouge à celle des Indes, et dont la navigation est très-périlleuse, à cause de plusieurs petites îles qu'on y rencontre; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Porte du deuil.*

BABOUCHE, s. f. (P.)

پاپوش composé de پا *pied* et de پوش *qui couvre.* Espèce de pantoufle sans talon qu'on dépose par respect à la porte d'un appartement, avant d'y entrer. Cette chaussure est d'un usage aussi commun chez les Arabes et les Turcs que chez les Persans. — Mieux vaudrait écrire *papouche.*

BACHA, s. m. (T.)

باشا *maître*, dérivé de باش *tête, chef.* Titre d'honneur donné en Turquie aux gouverneurs de provinces ou autres personnages recommandables. — Voyez PACHA.

BAÏRAM, s. m. (T.)

بيرام Grande fête annuelle chez les Musulmans. Il y a deux baïrams : le premier a lieu immédiatement après le jeûne de ramadan, et dure trois jours; le second, appelé *fête du sacrifice,* parce qu'alors on immole des moutons pour les distribuer aux pauvres, se célèbre soixante-dix

jours plus tard, et dure un jour de plus que le premier. Pendant les deux baïrams, tout travail est suspendu, on se fait mutuellement des visites et des cadeaux, et les Turcs attachent autant d'importance à leur solennité, que les Chrétiens à celle de Pâques.

BAISER, s. m. et v. a. (P.)

بوس et بوسه *action d'appliquer sa bouche sur le visage de quelque personne, ou sur un objet vénéré.* — Comparez avec le persan le substantif latin *basium*, et le verbe *basiare* auquel se rattache intimement l'orthographe du français *baiser*, à la fois verbe et substantif.

BALADIN, E, subst. (A.)

بلا *sans*, دين *religion*, *foi*. Homme sans aveu, saltimbanque qui cherche à faire rire le public par ses bouffonneries et ses gestes indécents. — En société, *baladin* se dit également d'un homme qui se livre à des plaisanteries de mauvais goût. — Plusieurs étymologistes font venir ce mot du français *bal*, attendu que *baladin* désignait autrefois un danseur de théâtre; mais le radical proposé paraît insuffisant, et l'expression arabe caractérise bien le personnage, en offrant à la fois une orthographe plus rapprochée du dérivé français.

BALCON, s. m. (P.)

بالاخانه formé de بالا *élevé*, et de خانه *maison*. Partie supérieure d'une habitation, d'où l'on aperçoit les alen-

tours; belvédère. — De là viennent probablement, malgré l'altération d'orthographe, l'italien *balcone* et le français *balcon*, galerie ornée d'une balustrade devant les fenêtres des maisons de luxe.

BALSAMIER, s. m. (P.)

بلسان *baume*. Arbre qui produit le baume de la Mecque, ou de Judée, espèce de suc résineux. — On peut également rapporter *baume* au grec βάλσαμον, mais il ne faut pas oublier que le terme persan est d'un usage plus répandu chez les peuples orientaux.

BALZAN, adj. m. (A.)

بالحسن pour ب *avec*, ال *le*, حسن *beau*. Se dit d'un cheval noir ou bai qui porte aux pieds des marques blanches, regardées comme un signe de beauté. — Puisqu'on écrit *alezan*, on ne conçoit guère le motif qui fait retrancher l'*e* de *balzan*, tiré de la même racine. Dans les dictionnaires français, ce dernier mot n'est présenté que comme un adjectif masculin, et l'on ne trouve à cet égard aucun détail. Pour parler étymologiquement, ce n'est pas un adjectif, mais une locution composée d'une préposition, d'un article, et d'un adjectif pris substantivement, et signifiant : *avec le beau*, ou, si l'on veut, *avec la* (*marque de*) *beauté*. Voilà ce qui rend invariable en français le faux adjectif *balzan*, qui d'ailleurs est d'un emploi très-rare. On dit plutôt : *cheval qui porte une balzane*, *des*

balzanes. Toutefois, le substantif *balzane*, admis au manége, n'est pas en rapport direct avec sa racine; car la lettre *b* est complétement inutile pour la formation du mot; il semble qu'on devrait dire, en conservant l'article arabe, comme on le fait pour d'autres mots: *cheval qui porte des alzanes* (mieux *alhasanes*); mais *balzane*, consacré par l'usage, sert à désigner la marque blanche placée aux pieds de certains chevaux; et l'on ne peut que signaler la forme vicieuse de l'expression.

BANDE, s. f. (P.)

بند *lien plat et large*, qui sert à envelopper quelque chose. — Les acceptions figurées de ce mot sont assez nombreuses dans nos dictionnaires; mais le radical persan ne rappelle ici que l'idée de *lier*, de *retenir*.

BANNIÈRE, s. f. (P.)

بند *bande*, *banderolle*. Sorte d'étendard qui précède les confréries dans les processions. Il est ordinairement formé d'une étoffe de soie brodée, représentant la figure de quelque saint, et supportée par un bâton horizontal attaché à un long manche. Autrefois on appelait ainsi le drapeau d'un seigneur qui menait ses vassaux à la guerre. — Le même terme se retrouve dans le latin barbare *bandum* et l'espagnol *bandera*.

BARMÉKIDES, n. pr. pl. (A.)

برامكة pl. de برمكي *descendant de Barmek* برمك. Famille

puissante, issue du Khorasan, et qui fournit des vizirs à la dynastie Abbasside. Djafar, fils de Yahya, dernier prince de cette famille, fut mis à mort, en 803 de notre ère, par l'ordre du khalife Haroun arrachid; les gens de sa maison et ses amis, emprisonnés à Rakka, subirent le même sort. Cette fin déplorable anéantit la race des Barmékides, dont la générosité, devenue proverbiale, attirait auprès d'eux l'élite des savants et tous les genres de mérite.

BASIN, s. m. (T.)

بز *toile*. Étoffe croisée, de fil et de coton. Autrefois fort estimée en France, cette étoffe est aujourd'hui presque abandonnée; mais la Turquie, la Perse et l'Inde en font encore un très-grand usage. — On ne peut s'empêcher de reconnaître dans le mot turc l'origine du français *basin*.

BATELEUR, s. m. (A.)

باطل *futile, frivole;* dérivé de بطل *se livrer à des futilités*. Se dit, en français, d'un faiseur de tours sur les places publiques. — On fait venir *bateleur* du latin *balatro*, mais la racine arabe me paraît plus exacte.

BAZAR, s. m. (P.)

بازار *marché*. Galeries couvertes, en Orient, où se tiennent les bijoutiers, les marchands d'objets précieux, d'étoffes, d'esclaves, etc. — En France, c'est un lieu d'exposition, destiné à la vente des produits des arts et de l'industrie.

BEDAINE, s. f. (A.)

بطن *ventre*. Terme comique pour désigner un gros ventre. — Bien que *bedaine* dise plus que *ventre*, on ne laisse pas d'ajouter parfois à sa signification, au moyen de quelque épithète, telle que *grosse*, *large*, etc. : *Quelle large bedaine!*

BEDON, s. m. (A.)

بادن *gros et gras*, dérivé de بدن *être* ou *devenir gras*. On dit quelquefois en français, par plaisanterie, d'un homme chargé d'embonpoint : *C'est un gros bedon.*

BÉDOUIN, s. m. (A.)

بدوى, pl. بداوى *nomade*; dérivé de بدا *mener une vie errante*. Épithète donnée aux tribus répandues dans les déserts de l'Arabie, de l'Égypte, de la Syrie, et dans plusieurs autres parties de l'Afrique et de l'Asie. Chacune de ces tribus, où le type arabe se retrouve presque dans sa pureté primitive, obéit à un chef appelé *cheïkh*, lorsqu'elle est peu nombreuse, ou *émir*, si elle est considérable. Elle prend toujours le nom de celui qui la dirige : ainsi, de *Ouaïl* descendaient les *Béni Ouaïl*, contemporains et ennemis de Mahomet; de *'Abes*, qui se donna comme prophète après le fondateur de l'islamisme, viennent les *Béni 'Abes*, habitants du Djebel Hasan (mont de Hasan), au nord d'Yambo, etc. — De tous les Arabes, les Bédouins sont ceux qui parlent le plus correctement

leur langue. On peut consulter sur leurs mœurs les renseignements précieux fournis par Burckhardt dans le tome III de ses *Voyages en Arabie*, traduits de l'anglais par M. Eyriès. Paris, Arthus-Bertrand, 1835; in-8°. — Depuis 1830, les nombreuses victoires remportées par nos soldats sur les Bédouins de l'Algérie nous ont rendu si familier le nom de ces Arabes, qu'il est aujourd'hui connu de tous les Français.

BEÏLER BEY, s. m. (T.)

بكلر بكى *seigneur des seigneurs.* Titre réservé aux gouverneurs généraux de l'Empire turc. Celui de la Roumilie réside à Sophia ou à Monastir, et celui d'Anatolie à Kutahia. Trois queues de cheval, deux grands drapeaux, et une musique militaire qui les accompagne dans les marches solennelles, sont les principales marques de leur dignité. — On écrit aussi BEGLER BEG.

BEÏLIKTCHI, s. m. (T.)

بكلكجى Vice-chancelier, à Constantinople, chargé spécialement d'expédier aux gouverneurs de provinces les ordres de la Porte relatifs aux affaires intérieures ou extérieures.

BÉLED ELDJÉRID, n. pr. (A.)

بلد *pays*, ال article, جريد *branche de palmier qui n'a plus de feuilles.* Partie méridionale du royaume de Tunis, ainsi appelée à cause de la grande quantité de

palmiers qui y croissent et qui fournissent en abondance des dattes aux États barbaresques, d'où on les transporte en divers pays d'Europe.

BEN, s. m. (A.)

بان Arbre d'Arabie, produisant une sorte de noix dont on extrait de l'huile pour la parfumerie. — C'est aussi le nom d'une plante caryophyllée, à racine cardiaque, dont il existe deux espèces : le *ben* blanc, originaire du Liban, et le *ben* rouge, qui croît dans d'autres parties de l'Orient. — Les dictionnaires français donnent indifféremment *behen* ou *ben;* mais l'orthographe *ben* me paraît préférable à la première, attendu que la lettre *h* ne figure pas dans le mot arabe.

BEN, s. m. (A.)

بن *fils*, pour ابن qui se place au commencement des noms propres, et fait au pluriel ابنا. Les autres pluriels de بن sont بنو, بنون et بنى. Les Musulmans réservent ordinairement ce mot pour eux seuls, et emploient à l'égard des Chrétiens celui de OUALAD ولد, dont le sens est le même. Ainsi l'on dit : EBN 'ALY ابن على *fils d'Ali;* MOH'AMMED BEN MOUST'AFA محمّد بن مصطفى *Mohammed fils de Moustafa;* mais on dira, pour désigner le chrétien Pierre, fils de Paul : BOT'ROUS OUALAD BOÛLOÛS بطرس ولد بولوس. — Le pluriel بنو ou بنى, en tête d'un nom propre, sert aussi à désigner les membres d'une

même tribu, d'une même famille, chez les Bédouins; comme les *Béni 'Abes*, les *Béni Salem*, etc. Voyez BÉDOUIN.

BENJAMIN, n. pr. (A.)

بن *fils*, يمين *heureux*, *fortuné*. Nom propre employé communément pour désigner un enfant préféré par ses parents à ses frères et sœurs, par allusion à la prédilection de Jacob pour le dernier de ses fils. — يمين, en arabe, signifie *le côté droit*, comme en hébreu; or, on sait, d'après l'Écriture sainte, que *la droite* est réservée *aux bons*, et *la gauche aux méchants*, ce qui a fait donner à l'adjectif arabe le sens d'*heureux, fortuné*.

BERBER, ÈRE, s. et adj. (A.)

بربر Nom des habitants primitifs de l'Afrique du Nord. Les Berbers ne sont autres que les descendants des Libyens, répandus autrefois dans l'Égypte et dans l'Inde. Repoussés de ces contrées, à la suite de guerres sanglantes, ils furent bientôt forcés de chercher un refuge dans les parties désertes de l'Afrique occidentale, laissant çà et là quelques-unes de leurs familles; et s'étendant sur les bords de la Méditerranée, ils couvrirent de nombreuses tribus les plaines et l'Atlas appelé par eux *Daran*, ou *montagne*. — On serait tenté de croire, au premier abord, que le mot *Berber* n'est qu'un redoublement de l'expression arabe برّ *berr* qui signifie *terre*; mais il vaut

peut-être mieux y reconnaître, avec l'historien arabe Ebn Khaldoun, une origine patronymique, applicable à *Ber*, fils de Tamla, fils de Mazigh, un des ancêtres de la race libyenne. Ce fut d'abord en Égypte que le mot *Berber* eut du retentissement; introduit ensuite chez les Grecs, sous la forme βάρβαρος, il servit à qualifier généralement les peuples d'origine et de mœurs étrangères (Voyez l'*Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale*, par M. Pascal Duprat; Paris, 1845; in-8°). *Barbarus*, en latin, et *barbare*, en français, rappellent la même idée, et de plus se disent d'un homme *farouche*, *cruel*. On voit par là combien les Grecs et les Latins ont contribué à détourner ce mot de sa signification spéciale, faute d'en avoir recherché la source. — Pour désigner les peuples du littoral de l'Afrique, on se sert généralement en France de l'épithète *barbaresque*. — A l'égard de la langue des Berbers, il faut observer que le nombre de mots qu'elle renferme est assez restreint, et qu'il lui faut souvent avoir recours à l'arabe pour exprimer les objets que l'exiguité de ses ressources ne lui permet pas de définir. Elle ne possédait ni grammaire ni dictionnaire national, et les souvenirs du peuple qui la parle ne reposaient que sur la tradition, quand Venture de Paradis entreprit de recueillir les mots de cette langue, à l'aide de caractères arabes, accompa-

gnés de la transcription française. Son ouvrage, enseveli depuis plusieurs années dans l'oubli, vient enfin d'être mis au jour, et la publication simultanée d'un autre dictionnaire berber-français, plus étendu que le premier, et composé par ordre du Ministre de la guerre, ne peut manquer d'appeler l'attention des philologues sur cet idiome si peu connu, et pourtant si digne d'être étudié.

BERGAMOTE, s. f. (T.)

بكك ارمودى *poire de seigneur*. Espèce de poire ainsi nommée à cause de l'excellence de son goût. — Se dit aussi d'une orange très-odorante dont on tire une essence agréable. La prononciation turque exigerait *begarmoude*.

BEY ou BEÏ (pour BEG), s. m. (T.)

بكك *seigneur*. Titre d'honneur toujours mis à la suite des noms propres, et donné en Orient aux chefs de districts, aux fils de pachas, aux capitaines de navires, et même à des Chrétiens recommandables par leurs services ou leurs talents. Dans les États barbaresques, qui relèvent de la Porte, il existe plusieurs gouverneurs de petites provinces revêtus de cette dignité, et il est à remarquer que le souverain de la Régence de Tunis, quoique leur supérieur, ne prend pas d'autre qualification. Le chef de la Régence de Tripoli est considéré comme pacha, et c'est ainsi qu'avant 1830 les Algériens appelaient Housaïn. — L'épithète de *dey*, autrefois portée par les prédécesseurs

de ce dernier, était déjà tombée dans l'oubli chez les habitants du littoral de l'Afrique, à l'époque de l'occupation d'Alger par les Français. — Voyez DEY.

BEZESTAN, s. m. (T.)

بزستان littéralement *marché à la toile*. Lieu destiné en Turquie à la vente des étoffes, des bijoux, et, en général, des objets précieux.

BÉZOARD, s. m. (P.)

پاد *préservateur*, زهر *poison; antidote*. Concrétion pierreuse, formée dans l'estomac ou les intestins de certains animaux, et dont on faisait autrefois usage en Orient pour combattre les effets du poison. — En chimie, ce mot servait aussi jadis à caractériser plusieurs préparations minérales, employées comme antidote. — Malgré l'altération sensible de l'expression persane, on ne peut assigner d'autre origine au substantif français *bézoard*.

BIBAN, n. pr. pl. (A.)

بيبان pl. de باب *porte*. Défilé très-dangereux de l'Atlas, entre Alger et Constantine; appelé aussi BÎBÂN ELH'ADÎD بيبان الحديد *Portes de fer*. — *Biban*, étant déjà mis au pluriel, ne doit pas prendre l'*s*. On écrira donc : « Les Français, en 1839, sous la conduite du duc d'Orléans, ont traversé les *Biban*, c'est-à-dire les *Portes de fer*. »

BOABDIL, n. pr. (A.)

Corruption des mots ABOU 'ABD ALLAH ابو عبد الله *père*

du serviteur de Dieu. Nom du dernier roi maure de Grenade. — Après avoir détrôné son père Mouley Hasan, il fut vaincu lui-même par les troupes réunies de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille; il perdit sa couronne, et alla chercher un refuge en Afrique, l'an 1492. — Ce nom propre a subi, comme on peut s'en convaincre, une altération remarquable en venant jusqu'à nous; mais il est assez facile de le ramener à sa signification primitive.

BONDE, s. f. (P.)

بند *digue.* Pièce de bois mobile, servant à contenir ou à laisser échapper l'eau d'un réservoir, d'un étang. Le terme بند, en Turquie, se dit des réservoirs eux-mêmes. A Belgrade, village situé à quatre lieues de Constantinople, il en existe plusieurs ainsi appelés, et qui approvisionnent d'eau la capitale de l'Empire turc.

BORDAT, s. m. (A.)

بردة Petite étoffe de laine, de couleur grise ou brune, qu'on fabrique en Égypte. — Le manteau de Mahomet portait ce nom. — C'est aussi le titre mystique d'un poëme très-célèbre chez les Arabes, composé à la louange du Prophète par Abou Abd allah Mohammed, fils de Saïd, fils de Hamad, Bousiri, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse qu'il avait obtenue, en invoquant le nom du fondateur de l'islamisme.

BOSTANDJI, s. m. (P.-T.)

بوستان *jardin*, en persan; جى particule turque, qui, jointe aux substantifs, indique la profession. *Jardinier*, en général; se dit aussi des jardiniers enrégimentés du séraï, qui sont employés à la garde du Grand-Seigneur. — Le colonel de ce corps porte le titre de BOSTÂNDJI BÂCHI بوستانجى باشى ou *chef des jardiniers.*

BOUDJOU, s. m. (A.)

بوجو, ou ريال بوجو *ryâl boudjou*, pièce d'argent, unité monétaire en Algérie. Une pièce de ce genre, que j'ai eue entre les mains, portait sur la face l'inscription suivante, en quatre lignes entourées d'un cercle perlé :

سلطان البرين
وخاقان البحرين
السلطان محمود
خان عز نصره

Le sultan des deux continents — et le monarque des deux mers, — le sultan Mahmoud — khan ; que sa victoire soit illustre !

Le revers offrait ces mots, également en quatre lignes :

ضرب
فى
جزاير
١٢٣٨

Frappé — à — Alger. — 1238.

L'année 1238 de l'hégire correspond à 1822-1823 de J.-C., époque de la refonte des monnaies d'Alger. Le nom de Mahmoud khan, qu'on lit sur la face, est celui du père du sultan Abd elmédjîd, qui règne aujourd'hui sur les Turcs. On sait qu'avant 1830 l'Algérie relevait de la Porte, et que la monnaie était frappée au nom du Grand-Seigneur.

Le *ryâl boudjou*, dont la valeur légale est de 1 fr. 86 c., n'est compté que pour 1 fr. 80 c. dans les transactions particulières.

Il faut remarquer que ريال, qui précède بوجو, n'appartient pas à la langue arabe; c'est une transcription en caractères orientaux du mot *réal*, que les Algériens avaient coutume d'employer devant le nom de cette pièce d'argent.

BOUGIE, n. pr. (A.)

بجاية Nom d'une ville d'Afrique, bâtie sur la Méditerranée, à l'est d'Alger. Elle renferme un nombre considérable de ruines arabes, romaines et espagnoles, et appartient à la France depuis le 29 septembre 1833. C'est de là qu'anciennement on tirait la cire employée à la fabrication des chandelles connues sous le nom de *bougies*.

BOURG, s. m. (A.)

برج *mur*, *rempart*. Réunion plus ou moins considérable d'habitations entourées autrefois de murailles. *Bourg*

désignait aussi un fort placé à la frontière. Aujourd'hui la seule particularité qui distingue le *bourg* du *village*, c'est que le premier possède un marché, tandis que le second n'en a pas.

BOURNOUS, s. m. (A.)

برنس Manteau de laine, sans manches et à capuchon, que les Arabes, et surtout ceux de l'Afrique septentrionale, ont coutume de porter par-dessus leurs autres vêtements. Les bournous d'été sont de couleur blanche, et ceux d'hiver de couleur foncée et en laine beaucoup plus épaisse. — Depuis 1830, l'usage des bournous s'est introduit en France, avec plusieurs modifications, pour servir à la toilette d'hiver des deux sexes.

BOURRACHE, s. f. (A.)

بو pour ابو *père*, الرشح *de la sueur*. Plante originaire du Levant, et dont l'étymologie arabe rappelle la vertu sudorifique; on l'emploie principalement dans les tisanes pectorales.

BOURRIQUE, s. f. (A.)

بُراق dérivé de برق *briller*. Nom d'un animal fantastique dont il est parlé dans l'Alcoran. Les Musulmans prétendent qu'il transporta leur Prophète à travers les airs, de la Mecque à Jérusalem, puis au ciel, pendant la nuit du *mi'radj*, c'est-à-dire de son ascension. — De là vient probablement l'espagnol *borrica* (*ânesse*), dont les Fran-

çais ont fait *bourrique*, qui désigne aussi la *femelle de l'âne* ou une *mauvaise jument.* — Plusieurs étymologistes attribuent l'origine de *bourrique* au grec πύῤῥιχος (*roux*), à cause de la couleur ordinaire de l'âne; mais les Espagnols, de qui nous tenons ce mot, ont eu des rapports si intimes avec les Arabes d'Afrique, que le nom de la jument de Mahomet n'a pas dû leur être étranger, et l'on peut en conclure que, par une allusion maligne à la miraculeuse monture du Prophète, qui n'avait employé qu'une nuit à son grand voyage, ils ont ainsi qualifié l'animal de l'espèce inférieure au cheval.

BOUZA, s. m. (T.)

بوزه Breuvage fait de millet bouilli dans l'eau, et particulièrement estimé des Turcs. — Les dictionnaires français donnent *bosan ;* mais c'est une transcription vicieuse que l'on ne doit pas adopter.

BREVET, s. m. (A.)

براءة pl. براوات *diplôme qui confère un privilége, un droit, une grâce*, etc., dérivé de برأ *être exempté, affranchi.* — Ce n'est pas l'adjectif latin *brevis* qu'il faut considérer comme l'étymologie de *brevet*, ainsi que le prétendent la plupart des lexicographes, séduits par l'apparente analogie de *brevis* (*bref*) avec le mot français : le radical arabe nous offre une définition plus claire et plus satisfaisante.

BRIQUET, s. m. (A.)

بارقة fém. de بارق *qui lance des éclairs*, *resplendissant*, dérivé de برق *briller*. Instrument d'acier qui sert à tirer du feu d'un caillou. — Se dit également d'un sabre court, à l'usage de l'infanterie. — L'épithète arabe بارق, employée pour désigner l'éclat de la lame du sabre, justifie l'étymologie orientale de *briquet*.

BRONZE, s. m. (P.)

پرنج *laiton*, *cuivre jaune*. Mélange de cuivre, d'étain et de zinc, dont on se sert pour faire des statues, des vases, des médailles, etc. — Comparez avec ce mot l'italien *bronzo*, dont les Français ont fait *bronze*.

BUCCINE, s. f. (A.)

بوق *trompette*, *cornet*. Vieux mot employé jadis pour désigner une sorte d'instrument à vent. — Quelques étymologistes font venir *buccine* du grec βυκάνη, d'autres du latin *buccina;* mais il faut remarquer que les deux langues reproduisent le radical arabe, augmenté d'une terminaison.

C

CAABA, n. pr. (A.)

كعبة Edifice placé vers le milieu de la cour de la grande mosquée, à la Mecque, et ainsi nommé à cause

de sa forme cubique. Construit en pierre grise, il a été entièrement restauré en 1627 de J.-C. Il n'a qu'une porte, revêtue d'argent et d'ornements dorés; on ne l'ouvre que deux ou trois fois l'an. C'est à l'angle nord-est de la Caaba qu'est enchâssée la fameuse pierre noire, de forme à peu près ovale, que les Musulmans viennent tour à tour baiser avec le plus profond respect. Un voile de soie noire, appelé *késoua* ou *mahmil*, couvre les murs de ce temple, et chaque année, à l'époque du pèlerinage, on le remplace par un voile nouveau, apporté d'Égypte sur le dos d'un chameau spécialement consacré à cet usage.

CABAN, s. m.; CAPE, s. f. (P.)

قبا Espèce de *manteau* court, en laine grossière et à capuchon. Le *caban* sert aux marins dans le mauvais temps; la *cape* est un vêtement du même genre, mais plus léger et porté plus ordinairement par les femmes. Autrefois, ce dernier mot désignait, dans l'art militaire, le *manteau* de chevalier, et l'on disait proverbialement : *il n'a que la cape et l'épée*, pour : c'est un noble sans fortune. — *Capote* est l'augmentatif de *cape*, mais dans le sens de *manteau;* car il signifie aussi une coiffure légère, à l'usage des femmes, et la racine est sans doute prise du latin *caput* (*tête*), à laquelle je rapporterais volontiers *cape* et *caban* (*manteaux à capuchon*), en considérant le persan comme une analogie.

CABARET, s. m. (A.)

خمارة pl. خمارات *taverne,* lieu où l'on vend en détail du vin, des liqueurs, etc. — Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine de *cabaret;* les uns l'attribuent au grec κάπη, d'autres au bas latin *caparetum.* — Bien que le substantif arabe qu'on lit ici ne soit pas très-connu, plusieurs écrivains orientaux d'une grande autorité, tels que Nouaïri et Abou -'lmah'âsen, en ont fait usage; et ce qui me paraît lui donner la préférence sur les autres étymologies citées, c'est qu'il se rattache au radical خمر *vin,* principal objet de consommation dans les *cabarets.* — M. Quatremère a déjà parlé de ce mot dans une note de son *Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte.*

CABIRE, adj. m. (A.)

كبير *grand, puissant,* dérivé de كبر *être grand.* Épithète donnée à plusieurs dieux des Pélasges, à cause du pouvoir redoutable qu'on leur attribuait. D'après la mythologie, Proserpine fut la mère des Cabires, et CABIRA (كبيرة *grande*), fille de Protée et femme de Vulcain, donna le jour aux nymphes Cabirides. On célébrait particulièrement à Samothrace des fêtes nocturnes en l'honneur de ces divinités.

CABLE, s. m. (A.)

حبل Très-grosse corde, d'un usage particulier à la marine. On écrit aussi CHABLE, et cette dernière ortho-

graphe se rapproche peut-être davantage du mot arabe; car le ح était anciennement représenté en français par *ch*, et non par un *c* seulement. — *Chable* a deux diminutifs : *chableau* et *chablot*; le premier se dit d'une longue corde qui sert à tirer les bateaux, et le second de menus cordages à l'aide desquels les maçons assujettissent leurs échafauds.

CACHEMIRE, s. m. (P.)

كشمير Nom persan d'une ville d'Asie, capitale d'une province appelée de même, dans le royaume de Lahore. Elle est surtout célèbre par ses châles de luxe, qui unissent à la finesse et à la solidité du tissu les plus riches couleurs et les dessins les plus variés. — On appelle *cachemires français* les châles qui, sortis de nos fabriques, imitent par leur disposition et leur qualité les produits de Cachemire. — Voyez CHÂLE.

CADI et CADHI, s. m. (A.)

قاضي *juge*, dérivé de قضى *décréter, décider*. Fonctionnaire musulman chargé de régler les contestations civiles et religieuses; il peut au besoin remplacer l'imam. Si les sentences rendues par lui semblent injustes, on les défère au mufti, qui seul a le droit de prononcer en dernier ressort. — De ce mot, précédé de l'article, vient ALCADE, titre porté par les juges en Espagne, et qu'il ne faut pas confondre avec celui d'*alcaïde*.

CADI ASKER et CADI LECHKER, s. m. (A.)

قاضي *juge*, عسكر *armée* (en persan لشكر). Juge d'armée, ou grand-juge. — Cette dignité n'est conférée qu'à deux personnages, dont l'un administre les affaires de la Turquie d'Europe, et l'autre celles de la Turquie d'Asie. Dans l'ordre religieux et judiciaire, les *cadis asker* viennent immédiatement après le mufti, chef de la loi musulmane, et peuvent prétendre à lui succéder.

CAFARD, E, adj. (A.)

كافر *infidèle*, dérivé de كفر *ne pas croire en Dieu, le renier*. Épithète injurieuse donnée par les Mahométans à tous ceux qui ne suivent pas les lois de l'islamisme. De ce mot les Turcs ont fait كاور *guiaour*, altération de l'adjectif arabe, et dont ils se servent en parlant des Chrétiens. — Le sens de *cafard* n'est pas aussi absolu en français qu'en arabe : dans notre langue, il n'exclut pas toute idée de fidélité à Dieu ; mais il s'applique à ceux qui affectent des sentiments et des pratiques extérieures de dévotion pour mieux réussir dans leurs projets. — Remarquez que la lettre *d*, dans *cafard*, n'est pas radicale.

CAFÉ, s. m. (A.)

قهوة Baie du cafier, appelée aussi بن *bounn*. Le fruit du cafier, d'abord semblable à la cerise, acquiert en mûrissant une couleur brune et renferme deux grains

opposés l'un à l'autre. Ces grains, torréfiés et pulvérisés, produisent un breuvage délicieux. L'usage du café, apporté du Yémen à la Mecque en 859 de l'hégire, c'est-à-dire vers le milieu du XVe siècle de notre ère, donna lieu plus tard à des prohibitions sévères de la part des docteurs et des souverains musulmans, en Arabie, en Égypte et en Turquie. Il ne s'introduisit en Europe qu'au XVIIe siècle : à Venise d'abord, en 1615; puis à Marseille, en 1654. — La dénomination de *café* est commune en France à la baie du cafier, à son infusion, et au lieu où l'on vend cette liqueur. — Pour ramener le mot *café* à sa racine arabe, il suffit de représenter par un *f* le ه et le و de قهوة, puisque les deux consonnes *h-v* ont quelque analogie avec la consonne *f*.

CAFILA, s. f. (A.)

قافلة *caravane*, dérivé de قفل *rassembler*. Troupe de marchands qui voyagent ensemble. — Les dictionnaires français donnent *caffila;* mais le redoublement de la lettre *f* est inutile, puisque l'orthographe du mot arabe ne l'autorise pas.

CAFIR, s. m. (A.)

كافر *infidèle,* dérivé de كفر *ne pas croire en Dieu.* C'est ainsi que les Musulmans appellent tous ceux qui ne reconnaissent pas la loi de leur Prophète, et particulièrement les Chrétiens et les Juifs. — *Cafard,* tiré de cette

racine, désigne chez nous un *hypocrite*, un *faux dévot*. Voyez CAFARD.

CAFRE, s. et adj. des 2 g. (A.)

كافر *infidèle;* nom donné par les Musulmans aux habitants de la Cafrerie, vaste contrée du midi de l'Afrique. — Les Cafres sont en général idolâtres; la plus grande partie de leur temps se passe à la chasse ou à la danse. — Au lieu d'appeler *infidèle* un peuple qui, après tout, ne l'est pas plus que ses voisins, ne pourrait-on pas rapporter plus heureusement l'étymologie de *cafre* à l'arabe قفر *désert, terre privée d'herbe et d'eau*, mot qui caractérise la nature du sol de la Cafrerie?

CAFTAN, s. m. (T.)

قفتان Pelisse d'honneur que les souverains de l'Orient ont coutume d'offrir aux personnages de distinction, et surtout aux ambassadeurs de puissances étrangères. Cet usage a pris naissance en Turquie. — Les dictionnaires français qui donnent *cafetan* ont peut-être tort de faire trois syllabes d'un mot qui ne doit en avoir que deux. — Le caftan est un vêtement semblable à celui qui porte chez les Arabes le nom de *khil'a* (ou *cril'at*).

CAÏC, s. m. (T.)

قايق Esquif d'une forme gracieuse et légère, particulièrement en usage à Constantinople. Il y en a qui portent depuis une paire jusqu'à cinq paires de rames, nombre

qu'aucun particulier ne peut dépasser. Les caïcs construits pour l'agrément des ministres de la Porte et des ambassadeurs étrangers ont sept paires de rames. — On écrit aussi CAÏQUE.

CAÏD ou KAÏD, s. m. (A.)

قايد *chef, gouverneur*, dérivé de قاد *conduire, guider*. Dans les États barbaresques, ce titre désigne les gouverneurs de provinces, de villes, ou les chefs militaires qui commandent au moins à cinq cents hommes. — Les étymologistes se sont trompés en donnant à ce mot le sens de *juge* ou *cadi :* il appartient évidemment à une autre racine; et le titre de *caïd* (ou *alcaïde*, avec l'article), connu en Espagne depuis la domination des Maures, indique un fonctionnaire dont les attributions sont différentes de celles de *l'alcade*, sorte d'officier municipal ou de juge civil.

CAÏM-MACAM, s. m. (A.)

قايم participe prés. de قام *se tenir debout;* مقام *lieu, place*, dérivé du même verbe. Ce terme répond au français *lieutenant*, avec cette différence, toutefois, qu'en arabe *tenant* est placé avant *lieu*. Quelques dictionnaires donnent *caïmacan*, contrairement à l'étymologie, qui réclame deux *m* au milieu du mot et un autre *m* à la fin. — Si l'on voulait parler de plusieurs personnages portant ce titre, faudrait-il dire: des *caïm-macams?*

Non, sans doute; *macam* (*lieu*) doit rester invariable, et *caïm* seul recevoir l'*s*. Écrivez donc: *des caïms-macam*. Cette orthographe ne paraîtra pas étrange, si l'on veut bien remarquer que, dans certains mots de notre langue, on ajoute un *s* à la finale *m* du singulier pour former le pluriel, ex.: un *daim*, des *daims*; un *essaim*, des *essaims*; et que, dans plusieurs mots composés, la première partie prend seule la marque du pluriel, comme: des *chefs-d'œuvre*, des *arcs-en-ciel*, des *ayants-droit*, des *ayants-cause*.

CAIRE (LE), n. pr. (A.)

ال *la*, قاهرة *victorieuse*, fém. de قاهر, dérivé de قهر *vaincre*. On sous-entend مدينة *ville*, devant l'adjectif arabe. Nom de la capitale de l'Égypte, située à peu de distance de la rive orientale du Nil. Les rues y sont fort étroites, et la population se compose en majeure partie de Coptes, d'Arabes, de Turcs et de Grecs. Cette ville, prise par les Français en 1798, fut replacée en 1801 sous l'autorité de la Porte.

CAISSE, s. f. (A. ou P.)

كيس *bourse, sac où l'on met l'argent, les dépêches*, etc. (en persan كيسه). Le participe persan دار *qui tient* ou *garde*, joint à ce dernier mot, forme كيسه دار, expression analogue au subst. masc. CAISSIER, celui qui, chez un négociant ou dans une administration quelcon-

que, est chargé des opérations de la caisse. — Plusieurs étymologistes indiquent le grec κάψα comme racine des mots *casse*, *cassette*, *caisse;* cela paraît exact à l'égard des deux premiers mots; mais on n'y rencontre pas la lettre *i* qui fait partie du radical arabe, et dont l'emploi est nécessaire à l'orthographe de *caisse*, dans le sens de *bourse* ou *bureau de financier*.

CALAMBOUR, s. m. (A.)

كلام *parole, discours*, بايِر *confus, incertain*. Jeu de mots fondé sur une expression à double entente ou sur une ressemblance de sons communs à divers mots étrangers l'un à l'autre par leur sens ou leur orthographe. En général, c'est une plaisanterie de mauvais goût et sans portée, comme l'indique son étymologie. — On écrit plus ordinairement *calembour*, avec un *e;* mais, comme en arabe la deuxième syllabe est longue, *calambour* me paraît préférable. — Quant aux lexicographes qui ajoutent un *g* à la fin de ce mot, ils ne donnent aucune raison qui puisse en justifier l'emploi.

CALAMBREDAINE, s. f. (A.)

كلام *parole, discours*, بارد *froid, faible*. Faux-fuyant, réponse évasive à une question. — Le pluriel *calambredaines* est plus usité. — Dans tous les dictionnaires français, ce mot porte un *e* à la seconde syllabe, cependant j'aime mieux l'écrire avec un *a*, comme CALAMBOUR.

CALEM, s. m. (A.)

قلم Espèce de roseau, à tige ligneuse et de couleur brune, qui croît dans le Levant, et dont les Orientaux se servent pour écrire. — Il existe une analogie remarquable entre l'arabe et le latin *calamus*, en français *calame*. — Les dictionnaires ne donnent pas l'orthographe *calem;* cependant il est utile de s'y arrêter, puisqu'elle représente la prononciation orientale, et que d'ailleurs on la retrouve dans CALEMAR, vieux mot français qui désignait une espèce d'étui renfermant des plumes et un encrier, et fait de manière à pouvoir s'attacher à la ceinture.

CALENDER, s. m. (P.)

قالندر *or pur* (selon Mouradgea d'Ohsson, mentionné par M. Bianchi, dans son *Dictionnaire turc-français*). Surnom pris par l'Arabe Yousouf, originaire d'Andalousie et fondateur d'un ordre de derviches auxquels il conféra le même titre, par allusion à la pureté du cœur et à l'exemption de toute souillure qu'il exigeait d'eux. Ces religieux sont répandus dans la Perse et dans la Turquie: ils ont l'habitude de se raser les cheveux et la barbe. — On appelle aussi *calenders*, parmi les autres classes de derviches, ceux qui se distinguent de leurs coreligionnaires par leur mérite ou leurs œuvres surérogatoires.

CALFAT, s. m. (T.)

قلفات et قلفت *étoupe goudronnée*, qui sert à bou-

cher les fentes d'un vaisseau. — Les Turcs, qui emploient fréquemment ce terme, l'écrivent ainsi lorsqu'ils veulent désigner l'*étoupe* ou le *calfatage*, travail du calfateur; ils le font suivre de la terminaison qui sert aux noms de métier, pour indiquer l'ouvrier chargé de réparer les fentes d'un navire; ainsi قلفاتجى répond au français *calfat* ou *calfateur*. — Le verbe CALFEUTRER, *boucher les fentes* d'une fenêtre, d'une porte, me paraît avoir la même origine.

CALIBRE, s. m. (A.)

قالب *moule, prototype*, dérivé de قلب *modeler, donner la forme*. Ce terme désigne, dans l'artillerie, le diamètre du tube d'une arme à feu, ou la grosseur des projectiles; dans les arts et métiers, un instrument-modèle pour prendre et fixer les dimensions; au figuré et familièrement, la qualité des personnes, ou l'état des choses comparées. — Plusieurs étymologistes font venir *calibre* du latin *æquilibrium;* mais cette dernière expression est composée et n'a pas avec le français autant de rapport que la racine arabe.

CALIFAT, — CALIFE, s. m. (A.)

Voyez KHALÎFAT, — KHALIFE, orthographe adoptée par les Orientalistes.

CAMISOLE, s. f. (A.)

Voyez CHEMISE.

CAMPHRE, s. m. (A.)

كافور Résine végétale blanche, qui provient d'une espèce de laurier. — Les poëtes orientaux, naturellement portés au mysticisme, emploient souvent cette expression pour désigner une blancheur éclatante ou la clarté du jour, de même que la couleur du musc s'applique à l'obscurité de la nuit. — La lettre *m*, qu'on rencontre dans ce mot, est purement euphonique; on la trouve aussi dans le latin *camphora*, dont la racine est la même que celle de *camphre*.

CANON (règle, statut), s. m. (A.)

قانون *loi, règle*, dérivé du verbe inusité قنّ. — Ce mot répond au subst. grec κανὼν, qui se dit des décisions de l'Église catholique; du recueil des livres inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament; des prières que le prêtre récite à la messe pour la consécration de l'Eucharistie; du tableau mobile placé sur le milieu de l'autel et qui renferme ces prières. — On l'emploie aussi comme terme de musique, de droit, de mathématique, et toujours dans le sens de *règle, formule, méthode*. — Le *canon-nameh*, ou code des Turcs, établi par Soliman Ier, au XVIe siècle, comprend cinq divisions : la première est relative aux finances; la seconde aux délits et aux peines; la troisième à la discipline militaire; la quatrième aux domaines; la cinquième, enfin, au cérémonial de la Cour.

— C'est à tort que les dictionnaires n'indiquent le *canon-nameh* (littéralement *livre de lois*) que comme un registre des revenus de l'Empire turc, puisqu'il est évident que c'est l'ensemble de plusieurs codes.

CAPITAN PACHA, s. m. (T.)

قپودان پاشا, autrement دریا قپودانی *chef de la mer*. Grand-amiral, en Turquie. Son autorité s'étend sur toutes les possessions maritimes de l'Empire. — Les Turcs ont sans doute emprunté le premier des deux termes à l'italien *capitano*, dont le radical est *capo* (*tête, chef*).

CAPOU AGA, s. m. (T.)

قپو اغا *chef de la Porte*. A Constantinople, ce titre désigne le chef des eunuques blancs attachés au sérail. Il s'employait aussi autrefois en parlant du général des janissaires.

CAPOUDJI BACHI, s. m. (T.)

قپوجی باشی *portier en chef*. Chambellan du sérail. Les capoudjis bachis, au nombre de douze, sont chargés d'introduire les ambassadeurs et de communiquer aux différents fonctionnaires de l'Empire les ordres émanés du Grand-Seigneur. — On écrit aussi CAPIDJI BACHI, suivant la prononciation vulgaire des Turcs.

CARABÉ, s. m. (P.)

کاهربا *tire-paille*, composé de کاه *paille*, et de ربا *qui enlève, attire*. Nom persan du succin ou ambre jaune,

qui, échauffé par le frottement, a la propriété d'enlever la paille, la plume, et autres substances légères.

CARACOLER, v. n. (A.)

كركر *courir en sautant*, verbe quadrilittère formé du primitif كرّ dont le sens est le même. — Se dit, au manége, d'un cheval qui fait des *caracoles*, mouvement circulaire ou changement de direction exécuté en bondissant. — كرّ, suivi de فرّ, se traduit ordinairement par *attaquer;* le premier verbe répond alors à اقبل *s'avancer,* et le second à ادبر *reculer,* comme on le voit dans le premier hémistiche d'un vers du célèbre 'Amroù -'lqays, où l'harmonie de chaque mot fait sentir avec précision la cadence des pas du cheval :

مِكَرٍّ مِفَرٍّ مُقْبِلٍ مُدْبِرٍ مَعًا

Plein d'une égale ardeur dans l'attaque et la fuite,
Promptement il s'élance et recule aussi vite.

— Changez en *l* la dernière consonne du verbe quadrilittère, et vous obtiendrez facilement *caracoler.*

CARAÏTE, s. m. (A.)

قرّاء, pl. قرّائين dérivé de قرأ *lire.* Juif qui s'attache uniquement à la lettre de la Bible, et rejette le Talmud ainsi que toute espèce de commentaire de l'Écriture sainte.

CARAT, s. m. (A.)

قيراط, dérivé de قرط *couper en morceaux.* Poids calculé d'après celui de la baie du caroubier (en grec, κεράτιον),

et qui vaut quatre grains, ou vingt-deux centigrammes : on s'en sert pour les diamants, les perles et les pierres précieuses. — Avant l'adoption du système décimal, le mot *carat* désignait en France le titre des monnaies d'or. Une pièce contenant vingt-quatre *carats* était d'or pur et sans alliage. — Aujourd'hui *carat* ne s'emploie plus guère qu'au figuré, dans cette phrase proverbiale : « Cet homme est sot à vingt-quatre, à trente-six *carats.* »

CARAVANE, s. f. (P.)

کروان et کاروان *troupe de voyageurs, pèlerins ou marchands*, qui se réunissent pour traverser avec plus de sûreté les déserts de l'Afrique, de l'Arabie, ou toute autre contrée du Levant. — *Caravanes*, au pluriel, se disait autrefois, en France, des courses maritimes que les chevaliers de Malte entreprenaient contre les Turcs.

CARAVANSÉRAÏ, s. m. (P.)

کروان et کاروان *troupe de voyageurs, caravane,* سرای *hôtel.* Grand bâtiment au milieu duquel existe une vaste cour, et où les voyageurs rencontrent pour eux-mêmes et pour leurs bêtes de somme tous les approvisionnements désirables. Les plus remarquables d'entre les caravansérais qu'on trouve en Orient sont ceux de Constantinople et d'Ispahan. — C'est contrairement à l'orthographe radicale que les dictionnaires français donnent *caravansérail;* il vaut mieux terminer ce mot par un

t, qui représente très-bien le ى; et rien n'empêche d'écrire *caravansérais*, au pluriel.

CARAVELLE, s. f. (T.)

قراوله Espèce de navire en usage chez les Turcs et les Portugais. — On écrit également *crevelle*, mais la première orthographe se rapporte mieux au mot turc.

CARIE, s. f. (A.)

قرح *ulcère*. Pourriture des os, des dents, des arbres, des céréales. — Quoique le mot *carie* vienne directement du latin *caries*, il est bon de faire remarquer l'analogie du correspondant arabe.

CAROUBE, s. f. (A.)

خروب *fruit du caroubier*. Silique aplatie, longue de trois décimètres environ, et qui renferme une pulpe d'un goût assez agréable. L'arbre qui la produit se plaît sur les rochers, en Afrique, en Asie, et généralement dans les contrées chaudes de l'Europe. — Nos dictionnaires ne font pas connaître d'une manière exacte la racine de ce mot, qu'on trouve également dans la langue persane, sous la forme خرنوب, avec le sens de *gousse*, *cosse*, qui s'applique parfaitement au fruit dont il s'agit.

CARQUOIS, s. m. (P.)

ترکش *carquois, étui à flèches*, dont les Italiens ont fait *turcasso*. — *Carquois* ne paraît être qu'une altération de *tarquais* ou *turquois*, employé par quelques

écrivains français du moyen âge (Voyez l'*Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte*, traduite en français par M. Quatremère, tome I[er], 1[re] partie, page 13). — On écrit aussi تيركش, où l'on trouve تير *flèche*, et كش *qui supporte : porte-flèche*, exacte définition du mot *carquois*.

CARTELLE, s. f. (T.-A.)

خرطار et خرطال *sorte de parchemin*, peau préparée pour écrire un brouillon ou tracer une esquisse que l'on veut ensuite effacer. Les Turcs sont généralement renommés pour la préparation de certaines peaux, telles que le chagrin, la cartelle; et c'est aux Arabes de l'Afrique occidentale que l'on doit le maroquin. Il est donc naturel de penser que les noms donnés par les Turcs ou les Arabes à ces objets doivent provenir d'une racine orientale; aussi trouvons-nous l'étymologie du mot *cartelle* dans le verbe arabe خرط *frotter, racler*. Voyez GRATTER. — En français, *cartelle* se dit également de planchettes fort minces à l'usage des menuisiers et des ébénistes; mais cette acception n'offre pas de rapport étymologique avec la première.

CARTHAME, s. m. (A.)

قرطم *safran bâtard*, plante originaire d'Égypte. Sa semence porte le nom de *graine de Perroquet*, et sa fleur, d'un rouge foncé, sert à former le rouge végétal.

— Les lexicographes ne sont pas d'accord sur l'origine de ce mot; cependant le français n'est ici que la fidèle transcription de l'arabe.

CASBAH, s. f. (A.)

قصبة *forteresse qui défend une ville*, selon le sens qu'on donne à ce mot en Afrique. — Depuis la conquête de l'Algérie par les Français, ce terme s'est introduit dans notre langue avec bien des variations d'orthographe; mais il est bon de s'en tenir à la transcription *casbah*, pour éviter toute erreur.

CASSER, v. a. (A.)

كسر *briser*, *rompre*. — Le verbe latin *quassare* est-il bien, comme on le prétend, l'étymologie de *casser?* *Quassare* désigne l'action d'*ébranler*, d'*agiter violemment*, et non celle de *rompre*, *briser*. Il faut donc remonter à une source plus exacte, et, pour peu que l'on compare le mot français avec son correspondant arabe, on verra clairement qu'ils présentent tous deux une analogie frappante d'orthographe et de signification.

CAVE, s. f. (A.)

كهف *caverne*, *crypte*. Comparez avec l'arabe le latin *cavus*, auquel on rapporte *cave*, *caveau*, *caverne*. — كهف se dit d'un antre plus profond que la caverne appelée *r'âr;* mais comme les mots français indiqués ci-dessus appartiennent tous à la même racine, il est facile

de les ramener à leur source orientale. — La *cave* désigne un endroit souterrain, ordinairement voûté, où l'on place des liquides ou des substances que l'on veut conserver dans un état de fraîcheur. Le *caveau*, diminutif de la cave, est destiné au même usage; c'est aussi le nom d'une construction souterraine dans laquelle on dépose un cadavre enfermé dans un cercueil de plomb. Enfin, la *caverne* est un espace creux, plus ou moins étendu, sous terre ou dans le flanc des rochers et des montagnes. — Les Musulmans appellent AS'H'ÂB ELKAHF, ou *Compagnons de la caverne*, les Sept Dormants, sur lesquels il existe une légende assez curieuse dans une sourate de l'Alcoran, consacrée à leur mémoire.

CAVIAR, s. m. (T.)

حويار Œufs d'esturgeon salés, réduits en pâtée et séchés au soleil. Sur les côtes de la Méditerranée, on fait un grand usage de cette sorte d'aliment, qu'on appelle aussi BOUTARGUE.

CHABRAQUE, s. f. (T.)

چاپراق *housse de cheval*, qui fait partie du harnais de la cavalerie légère, et se compose ordinairement d'une peau de mouton, comme on le voit dans les régiments de hussards. — Quelques dictionnaires français portent *schabraque*, mais il est plus simple de s'en tenir à la première orthographe, puisque la lettre *s* est complète-

ment inutile. — L'usage de la chabraque nous vient des hussards hongrois.

CHACAL, s. m. (T.)

چقال *chacal*, animal très-féroce, qui vit en Orient à l'état sauvage, et tient le milieu entre le loup et le chien. — Le pluriel de *chacal* se forme en ajoutant un *s* au singulier.

CHAFÉITE, s. m. (A.)

شافعی Qui suit la doctrine de Chaféi, célèbre jurisconsulte et fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. — L'imam Chaféi, né en Syrie l'an 767 de J.-C., termina ses jours en Égypte l'an 819.

CHAGRIN, s. m. (T.)

صاغری *croupe de cheval*. Cuir grenu pris sur la croupe du cheval, de l'âne, du chameau, etc. On s'en sert ordinairement pour couvrir des étuis, des boîtes, des livres et autres objets. — Les peaux de chagrin préparées en Perse et en Turquie sont encore aujourd'hui les plus estimées. — On appelle aussi *chagrin* une étoffe de soie parsemée de grains semblables à ceux du cuir qui porte ce nom.

CHAH, s. m. (P.)

شاه *roi*, titre des souverains de la Perse. — On trouve dans un long poëme intitulé CHÂH-NÂMEH شاهنامه, ou *Livre des Rois*, l'histoire prétendue des dynasties de la

Perse, depuis les temps les plus reculés, c'est-à-dire de Kaïoumors à Yezdedjird, sous le règne duquel les Arabes firent la conquête de la Perse. L'auteur de cette vaste composition, qui embrasse une période de trois mille six cents ans, est le célèbre Abou-'lqâsem Firdoûsi, né à Tous, ville du Khorasan, où il mourut l'an 1020 de J.-C. (411 de l'hégire). — Dans quelques dictionnaires, on trouve *schah* et *shah*; cependant il vaut mieux rendre le ش par *ch*, comme dans *châle, charte, cheïkh,* etc. — On dit aussi *padichah*; mais ce dernier mot doit se traduire plutôt par *empereur*. Voyez PADICHAH.

CHALE, s. m. (P.)

شال Vêtement de laine plus ou moins fine, dont les hommes et les femmes en Orient se couvrent la tête, les reins, ou les épaules. Les châles les plus renommés viennent de l'Inde et de la Barbarie. — Il n'y a pas encore un demi-siècle que la mode des châles s'est introduite en France, et cependant les tissus de laine sont déjà parvenus chez nous à un tel degré de perfection, que les fabriques françaises peuvent aujourd'hui rivaliser avec celles de l'Inde. — *Schall*, donné par plusieurs dictionnaires, ne peut exactement représenter le mot persan.

CHAMADE, s. f. (A.)

شماتة *bruit, vacarme;* dérivé de شمت *se réjouir, faire du bruit* (particulièrement en signe de joie). —

L'expression *battre la chamade* s'employait autrefois en parlant d'ennemis assiégés qui, par le son du tambour ou de la trompette, demandaient à capituler. Aujourd'hui, on ne l'applique guère qu'aux charlatans qui rassemblent à grand bruit autour d'eux un nombre de spectateurs plus ou moins considérable. — Il est probable que *chamade* vient de l'arabe, et non du latin *clamare*, que les étymologistes lui donnent pour racine.

CHAMEAU, ELLE, subst. (A.)

جمل *chameau*, quadrupède ruminant, originaire d'Arabie. Cet animal, monté sur de hautes jambes, a le cou très-long et porte deux bosses sur le dos; s'il n'a qu'une bosse, on l'appelle *dromadaire*, mot qui vient du grec δρομὰς, et signifie *coureur*. La patience et la sobriété du chameau le rendent très-précieux pour les Orientaux, exposés souvent à traverser de longs déserts. Sa chair et le lait de sa femelle nourrissent les Arabes, qui font servir son poil à la confection de leurs vêtements. — *Camelus*, en latin, ou κάμηλος, en grec, donnés comme racines de *chameau*, ne sont autre chose qu'une imitation du mot arabe.

CHANDELLE, s. f. (A.)

قنديل *lampe*, origine du latin *candela*, d'où le français *chandelle*, mèche couverte de suif ou de cire, et qui sert à l'éclairage. — Il ne faut point s'étonner de ren-

contrer dans le correspondant arabe une signification qui peut paraître, au premier coup d'œil, étrangère à celle du mot français : la chandelle, aussi bien que la lampe, ne donne de lumière qu'à cause de la mèche qu'elle renferme, et d'ailleurs ce mode d'éclairage n'est venu que postérieurement au premier, puisque l'usage de la chandelle en France ne remonte qu'au commencement du XIVe siècle. — En arabe, CHAM' شمع est le terme spécial pour désigner un *flambeau*, une *bougie*.

CHANVRE, s. m. (T.)

كندر vulg. كنور (en turc), ou قنّب mot arabe dont les Latins ont fait *cannabis*. Plante annuelle, originaire de l'Asie, et naturalisée depuis longtemps en Europe. Les gens du peuple en Orient font sécher les feuilles du chanvre et les fument comme celles du tabac. — La graine de cette plante, connue sous le nom de *chenevis*, sert à la nourriture des oiseaux domestiques, et sa tige produit des filaments dont on fait de la toile. — Il est probable que le mot *chanvre* vient du turc, et que *chenevis* répond au latin *cannabis*, pris de l'arabe ; cependant les étymologistes n'en ont pas fait la différence.

CHARANÇON, s. m. (A.)

جاروس *qui dévore*, dérivé de جرس *dévorer*. Genre d'insectes coléoptères dont la larve ronge le blé. — La légère différence d'orthographe que présente le mot fran-

çais avec son correspondant oriental ne peut empêcher de reconnaître l'analogie des deux expressions; au moyen du *tenouîn* caractéristique du nominatif en arabe, placé sur la dernière consonne radicale, on obtient la terminaison du mot *charançon*, qui devrait plutôt s'écrire *charaçon*, attendu que rien n'autorise l'emploi de l'*n* avant le *ç*.

CHARTE, s. f. (A.)

شرط *convention*, *stipulation*. Titre ancien, acte relatif à certains droits ou priviléges de villes, de communes, etc. —L'apparente analogie de ce mot avec le grec χάρτης (*papier*) a fait commettre aux étymologistes une erreur assez grave. Χάρτης n'offre pas un sens assez précis pour s'appliquer spécialement à *charte*, *stipulation*: qu'on le donne pour racine du mot *carte*, à la bonne heure! —*Charte* vient donc de l'arabe et rappelle exactement l'orthographe et le sens de son radical.

CHAT, TE, subst. (A.)

قط *chat*, animal qui vit à l'état sauvage et domestique, et d'une grande utilité pour la guerre continuelle qu'il fait aux souris.—L'adjectif latin *catus* (*adroit*, *rusé*), donné par quelques dictionnaires comme la racine de *chat*, paraît d'abord admissible; mais en italien on écrit *gatto*, qui paraît confirmer l'origine arabe du substantif français.

CHAUDRON, s. m. (A.)

قدر *petite chaudière*, ustensile de cuisine, ordinairement en cuivre jaune, et portant une anse. — Rien n'est plus aisé que de reconnaître dans le radical arabe, mis au nominatif, l'origine de *chaudron*, qu'on ne peut faire venir du latin *caldarium*, qui contient trop de lettres et désigne plutôt une grande chaudière. — L'usage du terme oriental était d'ailleurs très-commun autrefois chez les Arabes et les Hébreux.

CHAVIRER, v. a. et n. (T.)

چورمك *mettre sens dessus dessous*, *retourner*. — *Chavirer* s'emploie aussi au neutre, en parlant d'une barque qui tourne sur elle-même. — Suivant l'usage reçu, les dictionnaires turcs ne donnent que l'infinitif de chaque verbe, actif ou passif; mais il faut en chercher la racine à la seconde personne du singulier de l'impératif. Ainsi de چور *chavire*, se forme چورمك *chavirer*, par l'addition de la terminaison مك, caractéristique de l'infinitif. — چورلمك *se retourner*, *se renverser*, répond en turc au verbe neutre français.

CHEÏKH, s. m. (A.)

شيخ *vieillard*, dérivé de شاخ *vieillir*. — Ce mot désigne aussi un personnage recommandable par son autorité, son savoir ou sa piété; un chef de tribu; l'aîné d'une famille; le supérieur d'un couvent turc. Le titre

de *Cheïkh elislâm*, ou *Pontife de l'islamisme*, est porté par le mufti; celui de *Cheïkh eldjebel*, ou *Vieux de la montagne*, était donné au chef arabe qui, du temps des Croisades, se rendit fameux par ses cruautés. — Voyez ASSASSIN. — Ajoutez un *s* au singulier pour former le pluriel français, et prononcez comme s'il y avait CHEÏCR, transcription qui du reste serait plus exacte.

CHEMISE, s. f. (A.)

قميص Vêtement à manches, de toile ou de coton, qui se met sur la peau. Le mot *chemise* a deux diminutifs : 1° CHEMISETTE, petite chemise sans manches, beaucoup plus courte que l'autre, et que l'on porte par-dessus; 2° CAMISOLE, espèce de chemisette à manches, qui, pour un grand nombre de femmes, complète avec le jupon la toilette du matin, dans l'intérieur de l'appartement. — En Turquie, le mot arabe désigne aussi l'espèce de tunique dans laquelle on ensevelit les morts.

CHENEVIS, s. m. (A.)

قنّب *chanvre*, et *sa graine* particulièrement recherchée des oiseaux. — Voyez CHANVRE.

CHÉRIF, s. m. (A.)

شريف *noble*, *élevé;* dérivé de شرف *être noble*, *illustre*. Titre porté par les descendants de Mahomet, le gouverneur de la Mecque, l'empereur de Maroc, et autres princes musulmans.

CHIBOUQUE, s. f. (T.)

چبوق Pipe turque à long tuyau de bois au bout duquel est placé le foyer. L'usage de la chibouque est très-commun en Orient et dans l'Afrique septentrionale; son nom turc signifie proprement *baguette.*

CHICANE, s. f. (P.)

چوگان *raquette* pour jouer à la paume; et *petite masse en bois* qui sert à chasser avec force une balle appelée GOÛY گوی; par extension, le *jeu de mail* lui-même. — L'exercice de la chicane, inventé par les anciens habitants de la Perse, avait lieu à cheval, dans le but de figurer des évolutions militaires, et l'ardeur qu'on y déployait exposait souvent à de graves dangers. C'est de là probablement que nous avons tiré l'expression : *guerre de chicane*, pour désigner un combat où l'on se dispute le terrain pied à pied, par des marches et contre-marches. — Chez les Arabes, le jeu de la paume à cheval était aussi en grande faveur autrefois. Au rapport de l'historien Masoudi, le premier khalife qui s'y livra publiquement dans un manége fut Haroun arrachid. Dans la suite on s'y exerça simplement à pied. — La connaissance de ce jeu en France ne paraît pas remonter au delà de l'époque des Croisades, tandis qu'il était en usage dans la Perse avant la fondation de Constantinople. — *Chicane* se dit quelquefois en persan, au figuré, dans le sens de

force, *énergie*. En voici un exemple, où le mot كوى (*balle*) se trouve également employé: كوى كلام بچوكان بيان در ميدان مقالت انداخت «Il lança avec la *chicane* de l'éloquence la *balle* du discours dans le manége de l'élocution.» — Les renseignements qu'on lit ici sur l'origine du mot *chicane* sont extraits d'une note fort intéressante, publiée par M. Quatremère dans sa traduction de l'*Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte*, tome Ier, 1re partie, pages 121 à 132. — Je n'ai cependant pas rencontré de phrase orientale où *chicane* signifie, comme chez nous, *dispute*, *objection vétilleuse*, en matière de jeu ou de procès; mais on sait que le jeu fait souvent naître des querelles, et l'on aura donné le nom du jeu lui-même aux contestations qui peuvent en être la suite.

CHIFFRE, s. m. (A.)

صفر *vide*, nom primitif du zéro, qui, n'ayant aucune valeur par lui-même, décuple celle du chiffre placé à sa gauche. Par extension, ce mot désigne d'une manière générale les autres signes de numération. — L'introduction des chiffres arabes en Europe ne date que du règne de Charlemagne; avant cette époque, on se servait de caractères romains pour exprimer les nombres. — C'est aux Indiens que les Arabes ont emprunté les signes qu'ils emploient aujourd'hui en remplacement de leurs lettres,

dont ils faisaient autrefois usage dans leurs relations commerciales, à l'instar des Hébreux et des Grecs.

CHIITE, s. m. (A.)

شيعي *sectateur*, *dissident*, partisan de la morale d'Ali; épithète applicable aux Persans. Le peuple turc, attaché au dogme traditionnel des paroles et des actions de Mahomet, prend la qualification de SUNNITE. Voyez ce mot.

CHIMIE, s. f. (A.)

كيميا Art d'analyser et de recomposer les éléments des corps, afin de reconnaître leurs rapports et leur action intime. — C'est à la chimie que l'industrie française est en grande partie redevable de ses belles découvertes. — Χημεῖα, tiré du verbe χέω, *fondre*, est ordinairement, et avec raison, donné comme la source de *chimie*; cependant comme le mot arabe, adopté par les Persans et les Turcs, remonte aussi à une époque très-reculée, et que d'ailleurs, précédé de l'article ال, il sert à former *alchimie*, on peut citer l'analogie qu'il offre avec le grec.

CIBLE, s. f. (A.)

قبلة Point qui indique la position géographique du temple de la Mecque, ou de celui de Jérusalem, et vers lequel se tournent les Musulmans pour faire leurs prières; par extension, *but* qu'on se propose, qu'on a *en face de soi* (قبلاً). — L'expression *cible*, qui reproduit exactement l'orthographe arabe, ne se dit chez nous que du

but auquel on vise avec un arc ou une arme à feu, pour exercer son adresse. — En se reportant à l'ancienne orthographe *cibe*, qui n'est plus usitée, on pourrait attribuer ce mot au persan سیب *pomme*, considérée comme point de mire; mais la première étymologie me paraît préférable.

CID, s. m. (A.)

سيّد *seigneur*, dérivé de ساد *commander*. Suivi du pronom affixe de la première personne, سيّدى *seyydy* (ou vulg. *sidi*) répond à *Monseigneur*, ex.: *Sidi Mohammed*, ou *Monseigneur Mahomet.*—Ordinairement, la lettre س se rend par *s* en français, mais comme le son du *c* devant les voyelles *e*, *i*, est le même que celui de l'*s*, Corneille a cru pouvoir écrire *Cid* dans ces vers si connus :

DON FERNAND A RODRIGUE.

Ils t'ont nommé tous deux leur *Cid* en ma présence :
Puisque *Cid* en leur langue est autant que *Seigneur,*
Je ne t'envîrai pas ce beau titre d'honneur.

Le Cid, acte IV, scène 3.

CIERGE, s. m. (A.)

سراج *flambeau*, *lumière*. Grande chandelle de cire que l'on fait brûler sur les autels ou les tombeaux, dans les cérémonies religieuses. — L'usage des cierges est, comme on sait, fort ancien en Orient; c'est de là que nous vient

cette espèce de flambeau; et le terme arabe qui le désigne est véritablement la racinè du français, car le latin *cera* (*cire*) est insuffisant : il ne peut justifier l'emploi de la lettre *g* dans *cierge.* — On trouve aussi, dans le rapprochement du mot oriental avec EBN (*fils*), le nom d'une tribu maure, célèbre au XVe siècle par sa bravoure. Voyez ABENCÉRAGES.

CIMETERRE, s. m. (P.)

شمشير *sabre persan,* assez difficile à manier pour des Européens, mais dont les Orientaux se servent avec adresse. — La poignée du *chimchir* ou *cimeterre* n'a pas de garde; sa lame se courbe et s'élargit vers l'extrémité, qui porte une échancrure. — *Cimeterre* est une altération du persan : on ne peut lui donner d'autre radical.

CLABAUD, s. m. (A.)

كلب *chien.* Espèce de chien de chasse, à oreilles pendantes, et qui aboie sans nécessité. — Ce terme s'applique par extension à un homme bavard, qui crie toujours mal à propos ou pour le motif le plus léger. — On écrit aussi *clabaudeur,* dans le sens figuré.

CLIMAT, s. m. (A.)

اقليم *partie de la terre,* pl. اقاليم. Chez les Arabes, ce mot désigne les divisions établies par les géographes orientaux, qui partageaient le monde en sept *climats.* — *Climat* se dit aujourd'hui de la *température* d'un

pays, selon qu'elle est chaude, froide ou tempérée; on l'emploie également dans le sens général de *région, contrée.* — C'est sans doute au grec κλίμα qu'il convient de rapporter l'origine du mot français; mais l'analogie du terme arabe, emprunté peut-être lui-même à la langue grecque, méritait d'être signalée.

COIN, s. m. (P.)

كنج *coin, angle, rencontre de deux lignes.* — Le grec γωνία, *angle,* donné par les dictionnaires comme racine du mot français *coin,* ne justifie pas la présence du *g* dans *encoignure;* et sous ce rapport l'étymologie persane, qui veut dire aussi *pli, ride,* paraît beaucoup plus exacte.

COLBAC, ou KOLBAK, s. m. (T.)

قلپاق Sorte de bonnet garni de fourrure, porté en Turquie, avec plusieurs modifications, par les drogmans, les médecins, les Arméniens et les Juifs. — Chez nous, ce mot désigne une espèce de bonnet à poil, qui sert de coiffure aux tambours majors et aux trompettes de certains régiments de cavalerie. Les chasseurs à cheval en firent usage pour la première fois, en France, au retour de l'expédition d'Égypte. — *Colbach* et *colback,* variantes données par les dictionnaires, ne valent rien; l'orthographe *colbac* ou *kolbak* est celle qui se rapproche le plus du mot turc.

COMME, adv. de comparaison (A.)

كما formé de ك *comme*, adv. préfixe, et de ما *ce qui*, *ce que*. — Cette étymologie n'est-elle pas plus probable que *quo modo*, dont les lexicographes ont tiré l'adverbe *comme?* — Les Italiens, dont la langue se rapproche du latin bien plus que la nôtre, ont *come*, qui ne paraît guère formé de *quo modo;* les Portugais et les Espagnols se servent de *como:* il est donc possible que, pour ces peuples aussi bien que pour nous, le terme arabe ait servi de type.

CONTRÉE, s. f. (A.)

قطر plur. اقطار, *région*, pays d'une assez vaste étendue. — Au moyen de l'intercalation d'un *n* euphonique entre les deux premières consonnes arabes, on obtient le substantif *contrée*, que les étymologistes rapportent au participe passé latin *contracta* (sous-entendu *regio*).

COPTE, s. et adj. des 2 g. (A.)

قبطي *Copte*, *Égyptien*, dérivé de قبط *Égypte*, appelée aussi MISR مصر par les Arabes, les Persans et les Turcs. Nom des Chrétiens originaires de la Thébaïde, dans la Haute-Égypte, et attachés à la doctrine d'Eutychès, hérésiarque du vᵉ siècle, qui ne reconnaissait en Jésus-Christ que la nature divine. Leurs prêtres sont mariés et relèvent d'un patriarche. — La langue copte, anciennement parlée dans l'Égypte, n'est plus en usage aujour-

d'hui, on l'écrivait avec des lettres semblables en grande partie à celles de l'alphabet grec. — On peut, sans avoir recours au grec Αἰγύπτιος, trouver dans l'étymologie de *Copte* celle d'*Égyptien*, puisque la même racine renferme les consonnes nécessaires à la construction des deux mots; il suffit, pour le second, d'adoucir la première radicale *q* en *g*.

CORAN, s. m. (A.)

Voyez ALCORAN.

CORBEAU, s. m. (A.)

غراب Oiseau très-vorace, à plumage noir, et très-commun. Sa couleur et son appétit pour la charogne le font regarder par les gens du peuple comme un messager de malheur. — Cette étymologie est, sans doute, préférable à κόραξ ou à *corvus*, donnés par plusieurs lexicographes; car le mot grec, pour former *corbeau*, aurait à subir trop de modifications, et le latin *corvus* se rattache à l'arabe.

CORNE, s. f. (A.)

قرن Partie dure, saillante, de forme variée, ordinairement double, et placée à la tête de certains animaux pour leur servir de défense. — Le mot arabe, mis au duel, désignait jadis chez les Mahométans l'extrémité de l'Orient et celle de l'Occident; aussi ont-ils donné à Alexandre le Grand l'épithète de DZOU-'LQARNEÏN, ou *Possesseur des*

deux cornes (extrémités du monde), à cause de l'étendue de ses conquêtes.

CORSAC, s. m. (T.)

قورصق Petit renard de Tartarie. — L'orthographe turque n'est probablement que la transcription du terme tartare sous lequel est connu cet animal.

CORVETTE, s. f. (A.)

غاربة *qui va au loin*, fém. de غارب, dérivé de غرب *s'éloigner*. Vaisseau léger, plus petit que la frégate, et dont on se sert pour aller à la découverte dans les régions lointaines. — L'étymologie arabe indique assez clairement l'usage et la destination de ce bâtiment.

COTON, s. m. (A.)

قطن Sorte de *duvet blanc* qui recouvre les graines du cotonnier, arbuste originaire d'Arabie, et dont il existe plusieurs espèces. — Le bas prix et l'abondance de cette matière en rendent l'usage beaucoup plus fréquent que celui du fil, de la laine ou de la soie, pour la fabrication des vêtements.

COUFIQUE, adj. des 2 g. (A.)

كوفى *de Coufa*, ville de l'Irak arabe. — Épithète donnée au caractère arabe en usage à Coufa, avant le IVe siècle de l'hégire. Les lettres coufiques, de forme peu gracieuse, ne portent aucun point diacritique, ce qui en rend la lecture très-difficile. A cette écriture a succédé le *nescry*,

beaucoup plus élégant que le *coufique*, et dont les lettres portent les points qui leur sont propres. Le *nescry* est généralement adopté par les Arabes et les Turcs; quant aux Persans, ils préfèrent l'emploi du *ta'liq*, autre genre d'écriture plus inclinée que le *nescry* et qui présente avec lui la même différence que, chez nous, l'*italique* avec le *romain*. — Voyez, au mot NESCRY, les noms des divers genres d'écriture arabe, turque et persane.

COULOGHLI, s. m. (T.)

كول *esclave*, اوغل *fils*. En Algérie, cette expression désigne les fils de Turcs et de femmes mauresques. Les Couloghlis ou Turco-Arabes ne se rencontrent qu'en petit nombre et dans l'intérieur des villes soumises jadis au pouvoir des soldats turcs.

COUP, s. m. (P.)

كوب *choc de deux corps*, et كوبيدن *frapper*. — Il est difficile, je crois, de trouver une étymologie qui s'applique mieux au sens et à l'orthographe du mot français.

COUPE, s. f. (A.)

كوب *patère*, *vase à boire*, sans anse, et plus large que profond. — Κύββα, indiqué souvent comme la racine de *coupe*, est moins simple et moins ancien que le mot arabe, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une

imitation du français; car il existe aussi dans le dialecte araméen, avec la même orthographe et le même sens.

COUPOLE, s. f. (A.)

قبة *intérieur d'un dôme*, dérivé de قب, dont la 2e forme signifie *voûter*, *cintrer*. — Les Arabes comprennent sous la même dénomination : l'extérieur d'un dôme ; une chapelle ; tout édifice qui, dans sa partie supérieure, présente une forme hémisphérique ; une tente ; un pavillon ; une ALCÔVE. Voyez ce dernier mot.

COURBAN, s. m. (A.)

قربان *offrande à Dieu, sacrifice.* — Fête musulmane qui se célèbre annuellement, le 10 du mois consacré au pèlerinage, et dans laquelle on immole un grand nombre de brebis. — L'usage d'offrir des victimes à Dieu fut transmis par les Juifs aux Mahométans, qui donnent aussi le nom de *courban* au saint sacrifice de la messe, chez les Chrétiens.

COUSCOUS, s. m. (A.)

كسكس Mélangé de viande et de farine réduites en boulettes très-petites qu'on fait frire dans l'huile. C'est le mets de prédilection des Arabes de l'Afrique septentrionale. Les Berbers, qui en font également un grand usage, le nomment *soucsou*. — On ne doit pas écrire *couscoussou ;* rien n'autorise l'emploi de la troisième syllabe.

COUTEAU, s. m. (A.)

قاطع *instrument tranchant*, comme un *glaive*, un *couteau*, dérivé de قطع *couper*. — Cette racine est, je crois, préférable au latin *cultellus*, diminutif de *culter* (*coutre*, *tranchant de charrue*), indiqué généralement comme la racine du mot *couteau*. On pourra bien objecter que les expressions *coutelier*, *coutellerie* ont un rapport incontestable avec *cultellus* : je ne le nie point, mais il importe d'abord de faire connaître les principaux éléments de la racine dépouillée de terminaisons particulières aux langues qui ont puisé à une source commune. — Je signalerai, comme un autre rapprochement, le verbe anglais *to cut* (*couper*), qui semble calqué sur l'arabe.

CRAMOISI, E, adj. et subst. (A.)

قرمزي *de kermès*. — Se dit de l'écarlate produite par une sorte d'excroissance rouge qui résulte de la piqûre d'un insecte sur les feuilles d'une espèce de chêne. Voyez KERMÈS. — *Cramoisi* n'est qu'une corruption du mot arabe, qui se prononce *qermezy*.

CRASSEUX, EUSE, adj. (A.)

خسيس *avare*, *sordide*, dérivé de خسّ *être avare* ou *sordide*. En arabe, ce mot se dit particulièrement d'un *avare*, comme en français. — Le latin *crassus*, auquel on attribue l'origine de *crasseux*, ne présente pas tout à fait le même sens ; il signifie *gras*, *replet*, *lourd*, *gros-*

sier, au physique et au moral, mais non *avare.* — En comparant *crasseux* avec l'adjectif arabe, on trouve un exemple de la transcription du خ par *cr*, lettres qui, je crois, indiquent mieux que d'autres la véritable manière de prononcer cette consonne gutturale, souvent considérée par les grammairiens comme intraduisible en français, bien qu'il suffise de grasseyer un peu *cr* pour en rendre exactement le son.

CRAVACHE, s. f. (T.)

قرباج Fouet dont on se sert en Turquie, en Égypte, en Syrie et autres contrées de l'Orient, pour frapper les esclaves et les bêtes de somme. Il est formé d'une lanière de cuir arrondie et plus mince d'un bout que de l'autre; le plus souvent, c'est un nerf de bœuf taillé de la même manière. — Le mot turc, qui existe aussi dans le hongrois, a passé dans la langue allemande, où il s'écrit *karbatsche;* c'est de là que nous avons pris *cravache*, petit fouet d'une seule pièce, à manche plombé, pour les chevaux de selle.

CRAVATE, s. f. (A.)

ربقة *lien passé autour du cou* (d'un homme ou d'un animal), dérivé de ربق *entourer d'un lien.* — Il existe en arabe un mot très-rapproché de celui-ci, et qui ne peut manquer de confirmer le sens de *cravate;* c'est رقبة, qui veut dire *cou.* Au moyen d'une simple méta-

thèse, on obtient facilement le terme français, sur lequel les étymologistes ne donnent rien de satisfaisant.

CREUX, s. m. (A.)

قعر et قعرة *fosse, trou;* dérivé de قعر *sonder, creuser.* — Le verbe arabe s'emploie, comme en français, au propre et au figuré : *creuser un puits, un tombeau; sonder un sujet, l'approfondir*, et donne assez exactement la racine du mot *creux.*

CRIBLE, s. m. (A.)

غربال Instrument de forme circulaire, percé de trous, pour nettoyer le blé, les graines, etc.; dérivé de غربل *cribler, passer au crible.* — *Cribler* se prend quelquefois au figuré, en français, dans le sens de *choisir, trier.*

CUBE, s. m. (A.)

كعب Solide à six faces carrées égales; hexaèdre, terme d'architecture. — Le dé à jouer, marqué de *un* à *six* points, est un *cube.* — Il existe, comme on voit, une grande analogie entre le mot arabe et le grec κύβος, auquel on rapporte généralement le substantif français.

CUBÈBE, s. m. (A.)

كبابة Nom d'une plante originaire des Indes, qui produit une espèce de poivre employé dans certaines préparations médicinales.

CUMIN, s. m. (A.)

كمون Plante ombellifère, qui a beaucoup de rapport avec l'anis et fournit une graine employée souvent avec succès pour faciliter la digestion.

CURCUMA, s. m. (A.)

كركم *safran des Indes*, plante vivace dont la racine, de couleur jaune, est d'un fréquent usage en médecine et pour la teinture.

CUVE, s. f. (A.)

كوب *vase de forme ronde*, plus large que profond. — La *cuve*, composée de douves et de cercles, n'a qu'un seul fond; on l'emploie pour fouler le raisin, faire la bière, etc. — Le mot arabe peut aussi bien servir à désigner une *coupe* et une *cuve*, que l'expression latine *cupa*, appliquée par les étymologistes aux deux mots français.

D

DAMAS, n. pr. (A.)

دمشق Nom d'une ville très-ancienne et très-célèbre, capitale de la Syrie; résidence d'un pacha. Assiégée et prise nombre de fois par divers peuples, elle fut enfin conquise sur les Mamlouks, en 1516, par le sultan Sélim, et depuis cette époque elle appartient aux Turcs. Elle

est particulièrement renommée pour la finesse des lames d'acier et la beauté des soieries auxquelles elle a donné son nom. — De l'adjectif DIMACHQY دمشقى, transformé en *damascène* ou *damasquin*, vient le verbe français DAMASQUINER, incruster des filets d'or ou d'argent dans une lame d'acier. — Lorsqu'on veut parler de la fabrication d'étoffes semblables à celles de Damas, il faut se servir du verbe DAMASSER.

DÉ, s. m. (A.)

دد *jeu*, *badinage*, *jeu de hasard;* origine de l'italien *dado*, d'où le français *dé* (*à jouer*). — Le *dé à jouer* est un petit cube d'os ou d'ivoire, à faces marquées de points, depuis *un* jusqu'à *six*, dont l'usage est très-répandu parmi les peuples orientaux. — Les étymologistes indiquent le latin *digitale* comme racine de *dé* à coudre et de *dé* à jouer; cependant il n'y a guère que le premier mot qui puisse venir par abréviation de *digitale* dont on aurait conservé seulement la première et la dernière lettre. Quant au *dé* à jouer (en latin *tessera*), il est évident que, malgré l'analogie de son orthographe avec celle de *dé* à coudre, il appartient à une autre racine; et c'est l'arabe qui la fournit. — On croit que le jeu de dés fut introduit en France vers la fin du XIIe siècle.

DÉBILITER, v. a. (A.)

تبل *affaiblir, rendre malade.* — On peut facilement re-

connaître la racine des mots latins *debilis, debilitare* (*débile, débiliter*) dans les consonnes ت ب ل (*t b l*) en changeant la première en *d*, lettre douce correspondante.

DEGRÉ, s. m. (A.)

درج et درجة *progression;* dérivé de درج *s'avancer graduellement.* — *Degré*, en français, désigne une *marche d'escalier;* l'*intervalle* plus ou moins grand qui peut exister entre divers emplois ou les membres d'une même famille; les *divisions* d'un thermomètre, etc. — Ce mot n'est pas composé, comme on pourrait le croire, de la préposition latine *de* et du verbe *gradi* (*marcher*); le radical arabe peut à lui seul former *degré* et *grade:* en renversant les deux dernières consonnes, on obtient *d g r*, d'où *degré;* et si l'on prend le mot arabe en remontant de gauche à droite, *g r d*, il est facile de découvrir l'origine de *grade*, degré d'honneur. — Voyez GRADE.

DERVICHE, s. m. (P.)

درویش *pauvre.* Religieux musulman, très-pauvre et vivant en communauté. — Les derviches se livrent particulièrement à la prière et au soin des malades; ils portent constamment sur eux le *tesbîh'* ou *chapelet.* Ceux d'entre eux qui pratiquent des vertus spéciales peuvent prétendre au titre de CALENDER. Voyez ce mot.

DEUX, adj. num. card. des 2 g. (P.)

دو. — Le radical persan se retrouve dans plusieurs langues, notamment dans le grec, δύο; le latin, *duo;* l'italien, *due;* l'anglais, *two;* l'espagnol, *dos;* le portugais, *dous*, etc.

DEY, s. m. (A.)

داعي *qui appelle*, dérivé de دعا *appeler, convoquer.* — Ce titre, qui désigne une espèce de *missionnaire* musulman chargé d'appeler les fidèles à la guerre sainte, était anciennement porté par les souverains d'Alger, qui gouvernaient sous la protection d'un pacha; mais, à partir du commencement du XVIIIe siècle jusqu'en 1830, les deys d'Alger substituèrent à leur qualité celle de *pacha*, et l'orthographe arabe du mot *dey* tomba dans un tel oubli parmi les sujets de la Régence, qu'elle se confondit avec celle de دايي *oncle maternel:* pourtant la différence est grande!

DINAR, s. m. (A.)

دينار *pièce d'or*, autrefois en usage dans l'Orient et qui valait environ 12 francs de notre monnaie. Le pluriel arabe DENÂNÎR دنانير exprime en général *toute somme d'or ou d'argent;* c'est ainsi qu'en français nous disons: *les deniers de l'État.* — Il paraît assez probable que le mot latin *denarius* a servi de type à l'arabe, car les premiers *dinars* ne remontent qu'au VIIe siècle de notre ère.

DIRHEM, s. m. (A.)

درهم *monnaie d'argent* chez les Arabes, d'une valeur égale à celle de la *drachme*, qui représente à peu près 1 franc chez nous. Le pluriel دراهم se dit d'une *somme quelconque d'argent*. — Ce mot est évidemment le même que le grec δραχμή. — *Dirhem*, en français, prend un *s* au pluriel.

DIV, s. m. (P.)

دیو *génie* ou *démon*, chargé de la garde des trésors cachés, selon la croyance des Persans. — Les divs jouent souvent un grand rôle dans la magie orientale ; le *Châh-nâmeh*, un des plus célèbres poëmes de la Perse, contient une foule de vers consacrés au récit merveilleux de leur pouvoir surnaturel.

DIVAN, s. m. (A.)

دیوان *recueil de poésies* (*arabes*, *persanes* ou *turques*). — Se prend aussi dans les acceptions suivantes : *conseil d'État*, présidé par le sultan ou le grand-vizir ; *audience* donnée par le Grand-Seigneur ; *tribunal de justice ; chancellerie* de la Porte ; *salle d'audience, du conseil* ou *du tribunal ; salon* garni de *coussins* qui portent aussi le même nom. — Du mot arabe se forme l'adjectif DÎVÂNY دیوانی, qui désigne une écriture particulièrement en usage dans les bureaux de la chancellerie, à Constantinople.

DJÉRID. s. m. (A.)

جريد *javelot*, ou bâton long et droit, mais sans fer, que les cavaliers arabes ou turcs apprennent à se jeter de l'un à l'autre et à ramasser en lançant leurs chevaux au galop. L'exercice du *djérid*, qui exige beaucoup d'adresse, est d'un grand usage en Turquie et fait essentiellement partie de l'éducation militaire. — On écrit également DJIRID.

DJINN, s. m. (A.)

جن *démon invisible*, qui, d'après la croyance des Musulmans, inspire ou tourmente les hommes. — Ce terme s'emploie le plus souvent en mauvaise part, aussi appelle-t-on en arabe MEDJNOÛN مجنون un *insensé*, un *fou*, parce qu'on le suppose possédé par un *djinn* ou GÉNIE. Voyez ce dernier mot.

DOLIMAN et DOLMAN, s. m. (T.)

طولامه Vêtement que les Turcs portent sous la pelisse. C'est une espèce de longue robe ou soutane à manches étroites, boutonnées sur l'avant-bras. Pour les dolimans d'été, on emploie la toile, le satin ou la mousseline, et pour ceux d'hiver, le drap ou le velours. — De là vient notre mot *dolman*, qui désigne une veste de drap garnie de boutons et de fourrure, et que les hussards attachent sur l'épaule gauche, lorsqu'ils sont en grande tenue. — Importé en France, sous Louis XIV, par des soldats hongrois qui le tenaient des Turcs, ce vêtement a subi plu-

sieurs modifications, et n'est porté maintenant que par les hussards, sur une autre veste de même forme.

DOUANE, s. f. (A.)

ديوان Bureau des inspecteurs chargés de la visite des marchandises et de la perception des droits d'entrée et de sortie. Les Italiens disent *dogana* et *doana*, dont le sens est le même qu'en français.—Pour les autres significations du mot arabe, voyez DIVAN.

DOUAR, s. m. (A.)

دار pl. ديار et ادوار *habitation, demeure*. On appelle ainsi, chez les Arabes nomades, la réunion de plusieurs tentes au milieu desquelles sont placés les troupeaux. *Douar* est une légère altération du substantif arabe; ce mot s'est répandu particulièrement en France depuis la conquête de l'Algérie; on en a fait un substantif masculin qui prend l'*s* au pluriel.—Il existe un grand nombre de *douars* dans l'Afrique septentrionale.

DOUZE, adj. num. card. des 2 g. (P.)

دوازده *douze*; et de là دوازدهم *douzième*.—Les deux mots français ne semblent-ils pas plus rapprochés du persan, que du latin *duodecim*, *duodecimus?*

DROGMAN, s. m. (A.)

ترجمان *interprète*, dérivé de ترجم *interpréter*, *traduire*. Traducteur attaché à une ambassade européenne en Orient.—On trouve encore dans les dictionnaires

français *truchemen* et *truchement;* mais la première transcription est beaucoup plus usitée; quant à la dernière, il ne faut en tenir aucun compte.—La racine de ce mot tient à la langue chaldaïque, d'où vient aussi TARGUM תרגום, *interprétation* (*des livres saints*). Le plus ancien *Targum*, composé par Onkelos, ne contient que le Pentateuque; on le croit du IIe siècle de l'ère chrétienne.

DROIT, E, adj. (P.)

درست *droit, sans détour, sincère;* de là le substantif درستی *droiture, probité.*—Tous les étymologistes rattachent au latin *directus* (*direct*) l'adjectif français *droit*, dont les acceptions assez nombreuses ne sauraient cependant s'expliquer par le même terme. Ainsi, DROIT (l'opposé d'*oblique*) en hauteur, longueur ou largeur, se rapporte bien à *directus*, ou mieux *rectus*, car le premier mot est déjà composé;—DROIT (l'opposé de *gauche*) ne peut s'entendre qu'au moyen de *dexter;* — DROIT, s. m., avec le sens varié de *titre, pouvoir accordé par la loi*, ou *science des lois*, répond au latin *jus;* et DROIT, *impôt*, à *vectigal.*—Mais l'adjectif *droit*, employé au moral, représente très-bien le persan درست *vrai*, *sincère*, qui n'est pas un dérivé comme le latin *directus*. DROITURE rend également bien le substantif persan. Il est certain que *directio* ne peut expliquer sans périphrase

le sens moral de ce dernier terme; et pour fournir une nouvelle preuve à l'appui de l'étymologie orientale, on peut citer l'adjectif anglais *trusty* (*sincère*, *fidèle*), dont la racine, toute persane, n'a rien de commun avec la langue latine.

DRUZE, n. pr. (A.)

درزى pl. دروز Nom des disciples de Hamza, fils d'Ali, fondateur d'une religion bizarre, mêlée de pratiques chrétiennes et musulmanes. Les Druzes croient à la manifestation de la Divinité dans la personne du khalife égyptien Hakem biamr allah, fameux par sa folie et sa cruauté, et qui disparut miraculeusement, disent-ils, après avoir vécu 36 ans et 7 mois. Ils reconnaissent dans Hamza l'*Intelligence universelle*, portent le titre d'*unitaires* et habitent le mont Liban. — Voyez l'*Exposé de la religion des Druzes*, par feu le baron Silvestre de Sacy; Paris, Imprimerie royale, 1838; 2 vol. in-8°.

E

EBN et IBN, s. m. (A.)

ابن pl. ابنا *fils*. — Ce mot fait souvent partie des noms propres, et s'écrit ainsi quand il les précède, ex. : EBN H'ANBAL ابن حنبل. Lorsqu'il doit au contraire être placé entre deux noms, il perd sa première lettre et doit se

prononcer *ben :* YAH'YA BEN AH'MED يحيى بن احمد. *Yahya fils de Ahmed.* — Voyez BEN.

ÉCHEC, s. m. (P.)

كش Exclamation usitée au jeu d'échecs, pour avertir que le roi est en danger; elle a le même sens que l'interjection française *gare!* — ÉCHEC ET MAT كش مات, ou simplement مات, signifie que le roi ne peut plus quitter sa place ni se mettre à couvert, ce qui termine la partie. On dit aussi CHÂH MÂT شاه مات, littéralement *roi défait.* — *Échec*, qui paraît provenir du redoublement de كش, ou même de ce mot lu à rebours, se prend au figuré dans le sens de *dommage*, *désappointement*, *revers de fortune.* — Quant au jeu d'échecs, il se nomme en persan CHAT'RENDJ شطرنج et n'offre aucun secours pour remonter à la source du terme français. Les pièces dont il se compose sont : *le roi; la reine; le rokh*, autrement appelé *la tour; l'éléphant* (الفيل), dont on aura sans doute fait *le fol*, puis *le fou; le cavalier; le pion.* — Au lieu de شطرنج, on écrit quelquefois S'ADRENDJ صدرنج, ce qui veut dire alors : les *cent peines*, les *cent infortunes*, à cause des nombreux *échecs* que le roi peut avoir à subir durant la partie. — On a cru découvrir l'origine de l'expression *échec et mat* dans les mots arabes ECHCHEÏKH MÂT الشيخ مات qui signifient *le cheïkh est mort;* mais *échec* n'a rien de commun avec

châh ni *cheïkh*, et le jeu d'échecs, inventé par les Indiens, a dû être connu dans la Perse avant de se répandre en Arabie; de plus, مات est un adjectif persan qui veut dire *réduit*, *déconcerté*, *interdit*, et non pas le verbe arabe مات *mourir*.

ÉCORCHER, v. a. (A.)

قشر *arracher* (la peau d'un animal, l'écorce d'un fruit, le vêtement de quelqu'un). — On dit au figuré, en français : *écorcher une langue* (la parler peu correctement); *écorcher les oreilles* (importuner); *écorcher quelqu'un* (le rançonner). — Ces diverses acceptions ont beaucoup de rapport avec celles du verbe *déchirer*. — قِشْر veut dire *écorce*, au propre et au figuré. — Le verbe arabe, au moyen de la simple transposition des deux dernières radicales, n'offre-t-il pas plus de ressemblance avec le français, que le latin *excoriare?*

EDDIN, n. pr. (A.)

الدّين formé de l'article ال *la*, et de دين *religion, foi.* Mot qui entre dans la composition de titres honorifiques, portés par divers personnages célèbres de l'Orient, et dont la transcription se trouve souvent représentée d'une manière inexacte chez plusieurs historiens français. — Voyez ALADDIN.

ÉDEN, s. m. (A.)

عدن Nom poétique d'une ville maritime de l'Arabie Heu-

reuse, située sur l'Océan, et dont le port est très-fréquenté par les Orientaux. La beauté de son aspect et la fécondité de ses alentours lui ont valu le titre d'*Éden* ou *Aden*, pris de l'hébreu עדן *lieu de délices*, *paradis*. — La poésie française emploie souvent le mot *Éden* pour qualifier un *séjour enchanteur*.

ÉFENDI, s. m. (T.)

افندى *maître*, *seigneur*, altération du grec αὐθεντής, *qui agit de sa propre autorité*. — En Turquie, on donne ce titre aux officiers civils, aux savants, et à tous ceux qui remplissent quelque fonction importante. — Les dictionnaires français portent également EFFENDI ; mais, en turc, la lettre ف (*f*) ne prend pas dans ce mot le signe du redoublement.

ÉLIXIR, s. m. (A.)

ال article, اكسير *quintessence*, *extrait précieux*. — *Élixir* se dit principalement en français des liqueurs spiritueuses que l'on extrait de diverses substances employées en médecine.

ÉMERAUDE, s. f. (P.)

زمرد Pierre précieuse, de couleur verte, employée en bijouterie pour la parure des colliers, des bracelets, etc. — Le grec σμάραγδος, donné comme l'étymologie du français *émeraude*, n'est probablement qu'une imitation du persan.

ÉMIR ou AMIR, s. m. (A.)

أمير *chef, commandant;* dérivé de أمر *commander.* — Se dit du gouverneur d'une province ou d'une tribu considérable; des membres de la famille d'Ali, gendre de Mahomet. — Les premiers successeurs du Prophète, et les autres khalifes à leur imitation, prirent individuellement le titre de أمير المؤمنين *prince des croyants.* Cette expression a souvent été défigurée par de vieux auteurs français, qui ont changé *àmîr almoùminîn* en MIRAMOLIN. Les Turcs et les Persans disent quelquefois *mîr* pour *àmîr*, surtout quand ce mot doit en précéder un autre. — *Amiral* n'est aussi qu'une altération des mots أمير البحر *àmîr albahr* (*chef de la mer*), dont on a conservé le premier suivi de l'article du second. Le titre qui correspond aujourd'hui en Turquie au grade d'*amiral* est CAPITAN PACHA. — Voyez ce mot.

ÉPONGE, s. f. (P.)

أسفنج Substance élastique et poreuse qui se trouve principalement dans la mer et sert à divers besoins domestiques. — Le même mot se retrouve dans le grec σπόγγος, le latin *spongia,* l'italien *spugna,* l'anglais *spunge,* etc. — Aujourd'hui les Arabes emploient quelquefois le terme persan dans le sens de *beignet*, pâte frite à l'huile.

ÈRE, s. f. (A.)

أرخة *date, époque fixe;* dérivé de أرخ *dater.* — On

chercherait en vain dans les dictionnaires français une explication satisfaisante sur l'origine du mot *ère;* aucun d'eux ne la fait connaître. — Pour mieux faire ressortir l'exactitude de la racine arabe, il est bon de rappeler qu'elle est en rapport avec l'hébreu ירח *nouvelle lune*, qui sert à régler le temps, et que تاريخ (au pl. تواريخ), dérivé de ارخ, désigne une *chronique*, des *annales*.

ESTIVE, s. f. (T.)

استوف Chargement d'un navire que l'on opère en comprimant les marchandises, particulièrement les balles de coton et de laine, afin qu'elles occupent le moins de place possible. — Ce terme, fort usité sur la Méditerranée, présente une grande analogie avec le sens du verbe grec στείϐω, *presser*, *fouler*.

ÉTOUFFER, v. a. et n. (A.)

أطفأ *éteindre* (le feu), et au figuré *comprimer*, *faire cesser* (la colère, la révolte, etc.), 4ᵉ forme de طفأ *s'éteindre*. La 2ᵉ forme طفّأ présente le même sens que la 4ᵉ, mais l'أ de cette dernière semble justifier l'emploi de la lettre *é* dans le verbe français. — *Étouffer*, au neutre, correspond à la 1ʳᵉ forme arabe. On dit *étouffer*, pour : *manquer d'air*, *périr faute de respiration ; être suffoqué par excès de rire ou de colère.* — En vain chercherait-on dans les dictionnaires quelque chose de satisfaisant sur l'origine du verbe *étouffer :* les uns le font

venir du grec, les autres du latin; mais rien ne paraît aussi précis que le radical arabe.

EUPHRATE, n. pr. (A.)

فرات Fleuve d'Asie, qui prend sa source au mont Ararat, en Arménie, et se jette dans le golfe Persique, après avoir uni ses eaux à celles du Tigre.—Les Arabes le désignent souvent par le seul mot NEHR نهر *fleuve*.—C'est un des quatre fleuves dont la source, suivant la Genèse, était placée dans le Paradis terrestre. Les trois autres s'appelaient le *Phison*, le *Géhon* et le *Tigre*.

ÉVIDENT, E, adj. (P.)

هويدا *manifeste, clair.* —Malgré l'analogie de l'adjectif français avec son correspondant latin, il vaut mieux attribuer à tous deux une origine persane. En effet, *evidens*, qui semble tenir à *videre*, n'en vient réellement pas; il faudrait, pour cela, que cet adjectif, dont la forme est semblable à celle du participe présent *videns* (*voyant*), rappelât comme ce dernier l'action du sujet. Il est certain qu'il désigne une manière d'être, et s'applique non à celui qui voit, mais à la *chose vue clairement*, *incontestablement*. —Donc, la racine n'est pas latine. —La suppression de l'*h* dans la transcription de la lettre ه *hé* ne saurait rien prouver contre l'authenticité du radical persan, attendu que l'aspiration représentée par cette lettre est très-peu sensible.

EXILER, v. a. (A.)

عزل *bannir*, *exiler*.—C'est du latin *exsilium*, *exsulare*, que les étymologistes font venir *exil*, *exiler ;* mais il faut remarquer que le verbe *exsulare* est neutre, qu'il signifie *être exilé*, et n'est point transitif. Ainsi, l'expression française se lie intimement à l'arabe. — Dans le sens figuré, *s'exiler* désigne l'action de *se retirer*, de *s'éloigner* (du monde, des affaires, etc.); en arabe, اعتزل 8ᵉ forme de عزل, offre la même idée, et le mot معتزلة (*mou'tazalet*), qui en dérive, appliqué aux membres d'une secte musulmane, peut se traduire en français par *séparés*, *dissidents*. Voyez MOUTAZALITES.

ÉZAN, s. m. (A.)

اذان *appel* (*des Musulmans à la prière*), dérivé de اذن *proclamer*. L'*ézan* a lieu cinq fois par jour, et le crieur qui l'annonce aux Musulmans du haut des minarets porte le titre de MOUEZZIN. Voyez ce mot. — Voici la formule de cet appel : لا إله إلا الله محمد رسول الله حي على الصلوة * *Il n'y a de Dieu que Dieu! Mahomet est l'envoyé de Dieu! Venez à la prière!*

F

FAKIR ou FAQUIR, s. m. (A.)

فقير pl. فقرا *indigent*, *pauvre ;* dérivé de فقر *être*

pauvre. Épithète donnée dans l'Inde à des religieux musulmans qui font vœu de pauvreté; elle répond à celle de *derviche* chez les Persans. C'est aux fakirs qu'est attribuée la découverte de la propriété enivrante du hachiche; aussi cette plante est-elle appelée H'ACHÎCH ELFOUQARÂ حشيش الفقرا *herbe des fakirs* ou *des pauvres.* Voyez HACHICHE.

FALAQUE, s. f. (T.)

فلاقه Instrument de bois qui sert, au moyen d'une corde, à attacher les jambes d'un patient, pour lui donner la bastonnade sur la plante des pieds. — *Falaque* désigne aussi, par extension, le *supplice de la bastonnade.*

FANER (SE), v. pr. (A.)

فنى *languir, se dessécher; périr.* — Le verbe arabe, qui ne s'emploie qu'au neutre, se dit d'une fleur qui se flétrit, d'une femme qui perd sa beauté, et en général de toutes les choses périssables de ce monde; il répond donc exactement au français. — FANER, v. a., couper l'herbe d'une prairie pour la faire sécher, appartient à la même racine. — FANE, s. f., se dit des feuilles sèches destinées à servir de litière aux animaux, et FOIN, s. m., de l'herbe des prés que l'on coupe et que l'on fait sécher pour la nourriture des bêtes de somme.

FATIMA, n. pr. (A.)

فاطمة Nom de la fille de Mahomet, épouse d'Ali. De là

vient l'épithète de FATIMITE (الفاطميّة), portée par la dynastie des khalifes musulmans qui prétendaient descendre en droite ligne de Fatima et d'Ali. Ces princes régnèrent longtemps sur l'Égypte. — Presque tous les dictionnaires donnent *Fathimites;* mais la lettre *h* ne faisant pas essentiellement partie du mot, il vaut mieux la rejeter. Le ط n'exprime qu'une articulation plus forte que celle du ت, et non les deux lettres *t h*. Il est vrai, cependant, que la plupart des orientalistes ajoutent ordinairement une *h* aux lettres simples pour représenter leurs correspondantes emphatiques; mais ce système de transcription ne laisse pas de renfermer des inconvénients; il expose à faire prendre une lettre pour deux.

FAUTE, s. f. (A.)

فوت *manque*, *omission*, *négligence;* dérivé de فات *manquer*, *échapper*, *passer outre*, et de plus, *périr*, *venir à manquer*. Dans ce dernier cas, فوت est synonyme de موت *mort*, et les écrivains orientaux emploient souvent à la fois ces deux mots. — On chercherait en vain dans la langue latine une orthographe analogue à celle du substantif *faute*, exactement donnée par la racine arabe.

FELLAH, s. m. (A.)

فلّاح *laboureur*, nom de métier dérivé de فلح *labourer*. — C'est ainsi qu'on désigne particulièrement les paysans de la Haute-Égypte. — Le pluriel français se forme par

l'addition de la lettre *s* au singulier : un *fellah*, des *fellahs*.

FELOUQUE, s. f. (A.)

فلك *navire*. Petit bâtiment à voiles et à rames, en usage sur la Méditerranée. — Les Italiens ont d'abord introduit dans leur langue ce terme, sous la forme *feluca*, et les Français en ont fait *felouque*, qui présente la même signification.

FETVA, s. m. (A.)

فتوى *sentence prononcée par le moufti* sur un point de doctrine ou de droit difficile à résoudre; elle supplée au silence de la loi et demeure sans appel. — La racine de ce mot est فتا qui, à la 4e forme, افتا signifie : *faire connaître la vérité et la justice*. — C'est contrairement à l'orthographe orientale que les dictionnaires français donnent *fetfa*, dont Voltaire a tourné en ridicule la prononciation dans ces vers extraits d'une Épître adressée par lui à Catherine II, impératrice de Russie :

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses vizirs, ses divans, son muphti, ses *fetfa;*
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille;
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet :
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*

Mais les Arabes ne prononcent pas *fetfa;* ils disent *fetoua*,

et les Turcs *fetva*, ce qui n'offre assurément rien de désagréable. — *Fetva* doit prendre l'*s* au pluriel, comme cela a lieu pour les mots *aga*, *pacha*, et autres dont le singulier est terminé par un *a*.

FEZ, n. p. (A.)

فاس Province de l'Empire de Maroc qui a pour capitale une ville du même nom. On y fabrique une très-grande quantité de calottes de laine rouge et blanche, à l'usage des hommes et des femmes, ce qui lui procure avec la Turquie un commerce considérable. Ces bonnets s'appellent *fez* comme le pays qui les produit.

FINESSE, s. f. (A.)

فن *art*, *science; artifice*, *ruse.* — On voit que les diverses acceptions du radical arabe s'appliquent exactement au français, qui se prend aussi en bonne et mauvaise part. Le substantif *finesse* désigne la qualité d'une chose travaillée avec art, habileté, comme une étoffe, une dentelle, un tableau, etc.; la *subtilité* de l'odorat, de l'ouïe, de l'esprit; enfin, la *ruse* d'un homme adroit.

FIOLE, s. f. (P.)

پياله *coupe, vase à boire.* Comparez avec ce mot le grec φιάλη, dont le sens est le même. — *Fiole* se dit en français pour *petite bouteille.*

FIRMAN, s. m. (P.)

فرمان Ordre émané de la Sublime Porte ou de toute autre

Cour musulmane. Les firmans donnés par le Grand-Seigneur sont ordinairement revêtus de sa signature autographe, appelée **CHAT'T'I CHÉRÎF** خط شريف *écriture noble*, et portent en tête le **T'OUGHRÂ** طغرا, sorte de monogramme ou cachet composé des noms et des titres du souverain. C'est surtout pour les firmans concernant les provinces que la formalité du *t'oughrâ* est nécessaire; quant aux arrêtés relatifs à l'administration intérieure de la capitale, la signature d'un ministre ou d'un membre du divan suffit en pareil cas. — On appelle aussi *firman* l'autorisation écrite, accordée à des marchands européens, de se livrer au commerce dans les contrées de l'Orient.

FOISON, s. f. (P.)

فزون *abondance, multitude.* — *Foison* ne s'emploie guère en français que dans cette locution adverbiale et familière : *à foison*, pour dire : *en grande quantité.* — **FOISONNER**, v. n., *devenir plus nombreux* ou *plus volumineux*, répond au verbe persan فزودن *augmenter.*

FONDIQUE, s. m. (G.-A.)

فندق Usité particulièrement en Barbarie, dans le sens de *hôtellerie, maison commune de négociants, entrepôt de marchandises.* C'est de là que les Portugais ont pris *alfandega*, et les Italiens *fondaco.* — Le mot arabe n'est pas cependant la racine propre; c'est une imitation d'un terme grec, composé de l'adjectif neutre πᾶν *tout*, et du

verbe δέχομαι *recevoir* : πανδοχεῖον, *lieu où tout le monde se rassemble.*

FOUR, FOURNEAU, s. m. (A.)

فرن Mot arabe dont le sens est le même qu'en français. Le *four* est un lieu voûté qu'on fait chauffer pour y cuire le pain, la pâtisserie, etc. — On appelle FOURNAISE un four plus considérable, destiné à recevoir un très-grand feu, et qui sert à la fonte des métaux. — FOURNEAU se dit ordinairement du meuble de cuisine sur lequel on cuit les aliments; le combustible qu'on y met repose sur une grille à travers laquelle passe la cendre. — C'est de l'arabe que viennent les mots latins *furnus* et *fornax*, donnés par les dictionnaires comme racines de *four* et *fournaise.*

FOURBE, adj. des 2 g. (P.)

فريبا *trompeur, imposteur qui cherche à nuire.* — Voyez FRIPON. — L'adjectif italien *furbo*, qui exprime la même idée, dérive aussi de la racine persane. — On rencontre parfois dans le style élevé, et surtout en poésie, le substantif féminin FOURBE employé pour *tromperie*, *fourberie*. Ainsi Racine met dans la bouche d'Athalie cette imprécation contre Joad :

Ta *fourbe* à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi!

Athalie, acte V, scène 5.

En persan فریب, étymologie du substantif *fourbe*, remplit la même fonction et signifie *tromperie, déception, illusion*.

FRÈRE, s. m. (P.)

برادر *frère*. Le substantif français n'est qu'une corruption du latin *frater*, dans lequel le persan se trouve tout entier, au moyen de la simple permutation des lettres *b, d* en *f, t*. — A l'appui de l'étymologie orientale, on peut citer également l'anglais *brother* et l'allemand *bruder*, dont la prononciation offre une grande analogie avec celle du persan.

FRICTION, s. f. (A.)

فرك *frottement*, dont le sens propre indique l'action de presser entre ses mains un épi pour en extraire le grain. — Il est évident que du radical arabe فرك *frotter* viennent les expressions latines *fricare, fricamentum, fricatio* et *frictio*, traduites en français par *frotter, frottement, friction*. Ce dernier mot n'est ordinairement usité dans notre langue que pour désigner le frottement d'une partie malade du corps, à l'aide de la main, d'une brosse ou d'un liniment.

FRIPON, NE, subst. (P.)

فریبا et فریبنده participe de فریبیدن *tromper, abuser, séduire;* FRIPONNER. Se dit d'un *voleur adroit*, d'un *homme fourbe* qui emploie la ruse pour parvenir à faire

des dupes. — Rien de satisfaisant n'est donné par les dictionnaires français à l'égard de l'étymologie de *fripon*, qu'on obtient facilement du persan, en changeant en *p* le ب du radical فريب, origine de *fourbe* ou *fourberie*. De cette manière, les deux termes, dont la source est commune, s'expliquent l'un par l'autre.

FROID, s. m. (A.)

برد *froid*, absence de chaleur, au physique et au moral. — On donne ordinairement pour racine de *froid* le latin *frigus*, d'où dérive l'adjectif *frigidus;* mais il faut remarquer que la lettre *g* ne fait pas partie du mot français, et de plus, que l'italien *freddo* reproduit exactement, comme *froid*, la racine arabe, en changeant en *f* la première radicale ب *b*, permutation très-fréquente. — Le substantif *froideur* est synonyme de *froid* en français; cependant, pour désigner la rigueur de l'atmosphère, on dit mieux : *la froidure*.

FUTILE, adj. des 2 g. (A.)

باطل *vain*, *futile;* dérivé de بطل *être vain*. — Cet adjectif français et son correspondant latin *futilis* proviennent de l'arabe, en substituant la lettre *f* à la première radicale ب *b*. Souvent la permutation d'une lettre faible en sa forte du même ordre, et *vice versâ*, conduit à la découverte d'une racine commune à des mots qui paraissent, au premier coup d'œil, étrangers l'un à

l'autre. Ainsi *bateleur*, homme qui se livre, par métier ou par habitude, à des futilités, appartient évidemment à la même racine; et malgré la différence d'orthographe occasionnée par les voyelles dans la construction des mots *bateleur* et *futile*, il n'en est pas moins vrai qu'on trouve dans chacun d'eux les trois consonnes fondamentales *b* (ou *f*) *t l*. — Voyez BATELEUR.

G

GALA, s. m. (A.)

جلاء *éclat*, *splendeur*; dérivé du verbe جلا *briller*, *s'offrir aux regards*. — Le substantif arabe signifie plus particulièrement l'action d'ôter son voile, en parlant d'une nouvelle mariée qui se présente à son époux dans tout son éclat. — En français, *gala* se dit d'une fête à la cour d'un souverain ou dans l'hôtel d'un haut personnage, et par extension, d'un festin de noces, ou de tout autre repas où règne un luxe inaccoutumé. — *Habit de gala* désigne un *vêtement de cérémonie*. — Ce mot nous vient de l'espagnol, qui l'a pris de l'arabe.

GAMBADE, s. f. (P.)

کمبند *saut*, *culbute*. — *Gambade* vient-il de l'italien *gamba* (*jambe*), comme on le croit généralement? Cette étymologie peut paraître satisfaisante, au premier abord;

cependant l'orthographe et le sens du substantif persan offrent trop d'analogie avec le français, pour céder la place à une autre racine.

GARGARISER (SE), v. pr. (A.)

غرغر *faire du bruit avec sa gorge.* — Onomatopée reproduite dans le verbe grec γαργαρίζειν et qui indique l'action de se laver la bouche, en agitant, au moyen de l'air qui sort du larynx, un liquide introduit fort avant et que l'on rejette ensuite sans l'avaler. — C'est en imitant ce bruit, que l'on parvient à prononcer exactement les lettres خ *cr* et غ *gr* ou *r'*. Il faut remarquer, toutefois, que la seconde est bien moins aspirée que la première.

GAZE, s. f. (A.)

غزّة Gaza, ville de la Palestine, d'où provenait autrefois le tissu léger qui chez nous porte le nom de *gaze.* — C'est une étoffe de soie transparente, et qui sert à faire des voiles ou des robes de luxe. — Au figuré, *gaze* signifie *adoucissement : jeter de la gaze sur un discours*, c'est voiler ce qu'un récit pourrait contenir de trop libre ou de trop piquant.

GAZELLE, s. f. (A.)

غزال *antilope, gazelle;* dérivé de غزل *être léger à la course.* Mammifère ruminant, à cornes creuses, et qui tient le milieu entre le cerf et la chèvre. Il est très-répandu dans l'Asie et dans l'Afrique; aussi les poëtes

orientaux en font-ils le sujet d'allusions fréquentes, en parlant de jeunes filles timides ou légères dont ils célèbrent la taille gracieuse et les tendres regards.

GAZIE ou GHAZIA, s. f. (A.)

غزا et غزاة *expédition guerrière* (des Musulmans contre les infidèles), dérivé de غزا *combattre.* — C'est par imitation que les Français, en Algérie, appellent *ghazia* un combat livré par eux aux tribus dont ils enlèvent souvent les biens et les troupeaux. — Depuis quelques années, on a étrangement abusé du sens de *ghazia*, en le donnant comme synonyme de *proie*, *capture*, *butin;* aujourd'hui, *faire une ghazia* signifie, d'après les rapports officiels de l'armée d'Afrique, *s'emparer d'un bien* (appartenant aux Arabes, aux diverses tribus de l'Algérie). Cela n'est pas très-régulier; mais il est vrai de dire que nos soldats n'ont guère de temps à consacrer aux étymologies. — On écrit aussi *razia, razzia* et *rhazia;* cependant, à quoi bon adopter plusieurs transcriptions pour le même mot ?

GAZOUILLER, v. n. (A.)

غزل *chanter doucement, avec amour*. Se dit des petits oiseaux, lorsqu'ils chantent leurs amours au printemps; d'un ruisseau qui fait entendre un doux murmure, ou d'un petit enfant qui commence à parler. — Le sens du mot *ghazal* (*chanson érotique*), formé de la même

racine, conduit naturellement à l'origine du verbe français *gazouiller*. — Voyez GHAZAL.

GÉHENNE et GÊNE, s. f. (A.)

جهنم *enfer* et *feu de l'enfer*. — Cette expression, toute métaphorique, que l'on rencontre fréquemment dans l'Alcoran, n'est pas d'origine arabe; elle est formée de la réunion des mots hébreux GEIA HINNOM גיא הנם *vallée d'Hennom*, lieu situé au sud-est de Jérusalem, et dans lequel les Israélites faisaient brûler vifs des enfants offerts à Moloch, idole des Ammonites. — Les Latins, retranchant la dernière consonne du mot arabe, tiré de l'hébreu, en ont fait *gehenna*, d'où vient le français *géhenne*, employé dans le style biblique pour désigner l'*enfer*. — GÊNE, contraction de GÉHENNE, signifie *peine*, *chagrin*, *torture* ou *misère*.

GÉNIE, s. m. (A.)

جن *génie*, être incorporel, invisible, comme l'indique la racine. Les génies, selon la croyance des Arabes et autres peuples de l'antiquité, présidaient aux bonnes ou aux mauvaises actions des hommes. — Les dictionnaires français rapportent *génie* (*démon*) à *genius*, qui n'est autre que جن augmenté d'une terminaison latine. On sait d'ailleurs que la magie, dans laquelle les génies jouent un si grand rôle, a pris naissance en Orient. — Cependant il ne faut pas attribuer à la même racine un autre mot

français qui s'écrit *génie* comme le premier, mais avec le sens de *talent*, *esprit naturel;* celui-ci appartient au latin *genium* ou *ingenium*, composé de *in* (*dans*, *intérieurement*), et de *gigno* (*créer*, *produire*), d'où nous avons fait le mot *ingénieur*.

GENRE, s. m. (A.)

جنس *genre*, *race*. — C'est au grec γένος que l'on rattache le latin *genus*, d'où vient le français *genre;* et peut-être جنس n'est-il lui-même qu'une imitation de γένος, car les ramifications de ce dernier sont assez étendues, tandis que جنس, dans les dictionnaires arabes par racines, se trouve à la suite d'un verbe représenté par les mêmes consonnes, mais avec un autre sens. Toutefois, en supposant au mot arabe une origine grecque, il ne faut pas oublier que, loin d'être moderne, il est fort ancien et d'un usage encore très-fréquent de nos jours.

GHAZAL ou GHAZEL, s. m. (A.)

غزل *chanson érotique*, poésie légère, composée ordinairement de cinq, sept ou neuf distiques, et très-estimée des peuples orientaux, qui en possèdent de nombreux recueils, connus sous le nom de *divans*. — Il faut éviter d'écrire ce mot sans *h*, comme on le fait quelquefois, car il se rapprocherait trop de *gazelle*, appartenant au même radical, mais avec une signification bien différente.

GIBECIÈRE, s. f. (A.).

جيب *poche* ou *sac*. La gibecière se portait autrefois suspendue à la ceinture, et se met aujourd'hui sur le dos, en voyage et particulièrement à la chasse. — Boiste dit qu'il vaut mieux écrire GYPTIÈRE, *sac d'escamoteur*, *d'Égyptien*. Si l'on adopte cette dernière orthographe, il convient alors de rattacher le mot français à l'arabe قبطى (*Égyptien*). Cependant, comme on écrit ordinairement *gibecière* dans le double sens de *sac de chasse* et *bourse d'escamoteur*, on peut, je crois, s'en tenir à la première racine, plus simple et plus naturelle.

GIBEL, employé pour ETNA, n. pr. (A.)

جبل *montagne*. C'est ainsi que les géographes modernes appellent l'Etna, volcan célèbre de la Sicile; mais il faut observer qu'en faisant précéder le mot arabe du français *mont*, ils sont tombés dans une grave erreur, en donnant à penser au lecteur que *Gibel* avait une signification toute spéciale. جبل veut dire *montagne*, et ne peut à lui seul désigner un *volcan*, qui se dit en arabe GIBEL (mieux DJÉBEL) ENNÂR جبل النار *montagne de feu*. Cette dénomination de l'Etna appartient évidemment à la langue arabe; et si l'usage a fait considérer jusqu'à présent *Gibel* comme un nom propre, il serait au moins plus conforme à la raison d'écrire: *le Gibel*, sans employer un pléonasme que le bon sens réprouve.

GIBET, s. m. (A.)

جبل *montagne*, lieu élevé où l'on faisait autrefois subir aux criminels le dernier supplice, afin que l'exemple de leur châtiment fît plus d'impression sur le peuple. — De là vient, dit-on, *gibet*, auquel on a donné par extension le sens de *croix* ou *potence* à laquelle on attachait les condamnés à mort. — On peut aussi en reconnaître la racine dans l'hébreu גבעה *colline*, qui semble se rapprocher davantage de l'orthographe française.

GIBRALTAR, n. pr. (A.)

جبل طارق ou جبل الطارق *montagne de Tariq*, dans l'Andalousie, ainsi appelée parce que Tariq ben Ziad, général sarrasin, vint s'en emparer, l'an 92 de l'hégire, tandis que Mousa ben Nasir faisait la conquête de la Sardaigne. Près de cette montagne est bâtie la ville qui porte le même nom. — Les Arabes désignent le détroit de Gibraltar par les mots BÂB ELASOUÂQ باب الاسواق *porte des marchés*, probablement à cause des relations fréquentes qu'il établit entre l'Océan et la Méditerranée. — Remarquez aussi qu'en arabe طارق signifie *rôdeur*, *voyageur de nuit*.

GILET, s. m. (A.)

جلد *peau*, *cuir* d'un animal, qui sert à faire des vêtements. Le *gilet* est une sorte de camisole de laine ou de coton que l'on porte habituellement sur la peau ou par-

dessus la chemise. Dans certaines contrées, on en fait encore aujourd'hui avec des peaux de bêtes; et cet usage remonte sans doute aux premiers temps du monde, car il est question, dans l'Écriture sainte, de peaux de bêtes que Dieu donna à Adam et à Ève pour se couvrir, lorsqu'il les chassa du Paradis terrestre. — L'analogie d'orthographe et de signification du mot français *gilet* avec son correspondant arabe ne permet guère de lui assigner une autre origine.

GIRAFE, s. f. (A.)

زرافة dérivé de زرف *marcher vite*, ou *dépasser la mesure*. La *girafe* est probablement appelée ainsi, à cause de sa taille gigantesque et de la longueur excessive de son cou. Semblable au chameau sous plusieurs rapports, cet animal a la tête petite, surmontée de deux cornes velues, et les jambes de devant plus hautes que celles de derrière; sa peau, tachetée de blanc sur un fond roussâtre, lui a fait donner le nom de *caméléopard*. On le croit originaire d'Éthiopie. Lorsqu'il marche, il fait mouvoir à la fois les deux jambes droites ou gauches, contrairement aux autres quadrupèdes.

GOBELET, s. m. (P.)

قاب ou قب par abréviation, et قبای *vase à liqueur*, *coupe à boire*. — Le *gobelet* se distingue des autres vases, en ce qu'il n'a ni anse ni pied. — On trouve dans

les dictionnaires français un vieux mot qui s'employait jadis dans le même sens que *gobelet;* c'est *gobeau*, qui rappelle l'orthographe de قباى. Est-il besoin d'une preuve plus satisfaisante en faveur du radical persan?

GODET, s. m. (A.)

قدح *coupe*, *vase à boire*, *calice.* — Tel était, dans l'origine, l'unique sens de *godet;* mais, par extension, on le dit plus communément aujourd'hui d'un petit vase de verre ou de métal, destiné à recevoir l'huile qui s'échappe d'une lampe. — C'est aussi le nom que les fleuristes donnent au calice des fleurs artificielles. — Malgré l'abandon presque général de la première acception du mot *godet,* il est facile d'en ramener par analogie les autres sens au radical arabe, qui n'a point subi d'altération.

GOUDRON, s. m. (A.)

قطران *poix liquide;* dérivé de قطر *dégoutter*, *tomber goutte à goutte.* Sorte de bitume noirâtre, composé de résine, d'huile de poisson, de suif, etc., pour calfater les navires et enduire les cordages, afin de les garantir contre l'humidité. — On appelle aussi ce mélange GUITRAN, orthographe préférable à la première, en ce qu'elle se rapproche davantage de son correspondant arabe.

GOUFFRE, s. m. (A.)

حفر et حفرة *creux, précipice, abîme;* dérivé de حفر *creuser.* — Cette expression, qui désigne au propre un

trou large et profond, ou encore un précipice où des courants d'eaux opposés se rencontrent, s'emploie aussi au figuré, en arabe et en français, en parlant des malheurs et des chagrins qui fondent à la fois sur quelqu'un. Les Arabes disent proverbialement d'un homme qui a couru les plus grands dangers : كان على شفا حفرة من النار *il s'est trouvé sur la lèvre (le bord) d'un gouffre de feu.* — Quel rapport orthographique les étymologistes ont-ils donc pu trouver entre *gouffre* et le latin *gurges?*

GOULE, s. m. (A.)

غول Nom d'une espèce de démon qui, selon la mythologie orientale, habite les forêts, attaque les animaux et les hommes, et se nourrit de cadavres. — Ce mot vient du verbe arabe غال *fondre sur quelqu'un, l'attaquer subitement.* — Plusieurs dictionnaires français donnent au substantif *goule* le genre féminin, mais en arabe il est au masculin et présente un sens qui équivaut à celui de *loup-garou* dans les contes faits pour les enfants.

GOULOT, s. m. (P.)

گلو *gorge, gosier.* Col d'un vase, d'une bouteille. — Autrefois on disait *goulet;* mais aujourd'hui ce dernier terme n'est plus employé que dans la marine, pour désigner l'entrée étroite d'une rade, comme, par exemple, le *goulet* de Brest, ou encore une espèce d'entonnoir que

les pêcheurs placent à l'entrée du filet, afin que le poisson une fois pris n'en puisse plus sortir. — Remarquez l'analogie du persan avec le latin *gula*, dont le sens est le même.

GOURER, v. a. (A.)

غر *tromper*. — Se dit d'un homme qui falsifie les drogues, ou qui trompe dans les relations commerciales. — *Goure*, tromperie, qui s'écrit en arabe غرور, avec le même sens, vient encore, par l'analogie de son orthographe, à l'appui du radical arabe.

GOURGANDINE, s. f. (P.)

غرغنجه *prostituée*, *femme libidineuse*, *coureuse*. — Terme très-familier et de mauvais ton en français. — L'identité de sens et d'orthographe qui règne entre le persan et le français ne permet guère d'assigner au mot *gourgandine* une origine plus certaine.

GOURMAND, E, adj. (P.)

خورامند *glouton*, *gourmand*; composé de خورا *aliment*, *nourriture*, et de مند terminaison qui sert à former certains adjectifs. — Il ne faut pas confondre l'origine de ce mot avec celle de GOURMANDER, qui appartient aussi à la langue persane, mais avec une orthographe différente.

GOURMANDER, v. a. (P.)

غرييدن *réprimander vertement quelqu'un*, *s'emporter*

en paroles dures contre lui; verbe formé du substantif persan غرم *colère.* — Se dit aussi pour *blâmer* (les vices), *dompter* (les passions). — Au manége, il signifie *manier rudement* (un cheval).

GRADE, s. m. (A.)

درج *progression, marche graduée.* — Ce mot est évidemment tiré de la même racine que *degré,* mais il n'est guère usité qu'en parlant d'une fonction militaire, ou d'un degré universitaire dans les lettres ou les sciences. — Le radical arabe, lu à la française, produit le mot *grade,* et cette inversion semble caractériser la différence qui existe entre *grade* et *degré.*

GRATTER, v. a. (A.)

خرط *racler l'écorce, la superficie d'une chose* (avec les ongles ou quelque instrument), pour la polir, la rendre égale. De là vient le mot turc خرطار ou خرطال, en français CARTELLE, qui désigne une peau préparée pour recevoir de l'écriture ou un dessin qui doit disparaître par le frottement. — Ce rapprochement étymologique prouve qu'une analogie de signification permet quelquefois de découvrir la source commune de certains mots dont l'orthographe, au premier coup d'œil, ne paraît établir entre eux aucune affinité; il est évident qu'on ne peut considérer ici *cartelle* comme un diminutif de *carte.*

GRAVER, v. a. (A.)

Du substantif arabe قبر *tombeau*, *sépulcre*, les Allemands ont formé *grab* (*tombe*), en changeant l'ordre des deux dernières radicales, et de là vient évidemment leur verbe *graben*, qui veut dire *graver*, *creuser* (une pierre, un métal, du bois, etc.). A ces mots répondent le substantif anglais *grave* (*tombe*) et le verbe *to grave*, dont la signification est également semblable à celle de *graver*, *creuser avec un burin*.—*Graver* s'emploie souvent au figuré pour *fixer profondément* (une pensée dans son esprit, un sentiment dans son cœur).—Cette comparaison de termes identiques conduit naturellement à l'origine arabe du verbe français.

GREDIN, E, subst. (A.)

غادر *trompeur*, *perfide*; dérivé de غدر *tromper*, *trahir*. —L'explication fournie par les étymologistes sur le sens de ce mot paraît manquer d'exactitude. *Gredin*, suivant eux, désigne un *homme sans naissance*, un *gueux*, et par extension, un *homme sans honneur*; mais cette dernière acception est la seule admissible.—Ils considèrent *gredin* comme une corruption de *gradin*, parce que, disent-ils, autrefois certains valets au service de grands personnages se tenaient sur les *gradins* ou degrés du palais de leur seigneur, en attendant ses ordres. Voilà, certes, une raison bien peu concluante!—*Gredin*, aussi bien

que l'arabe غادر, désigne un *homme perfide, sans probité,* qu'il soit maître ou serviteur, riche ou pauvre. — Les Arabes ont encore d'autres formes d'adjectifs dérivés de la même racine et donnant le même sens; cependant celui que j'indique ici est, je crois, le type du correspondant français, puisqu'il suffit, pour obtenir l'orthographe de *gredin,* de changer la dernière radicale *r* en *n*.

GRIMACE, s. f. (P.)

كرشمه *regard tendre, œillade amoureuse.* Jeu de la physionomie qui donne un air tantôt joyeux, tantôt sombre, et souvent ridicule. Au figuré, ce mot se dit pour *hypocrisie*, *dissimulation.* — C'est aussi le nom qu'on donne, dans notre langue, à certaines boîtes garnies d'épingles et servant à la toilette des dames. — Malgré la différence qu'on peut remarquer ici entre le persan et le français, je ne pense pas que *grimace* ait une autre origine. Il est d'ailleurs facile d'aplanir la difficulté, en changeant l'une pour l'autre les troisième et quatrième consonnes radicales.

GUADALQUIVIR, n. pr. (A.)

وادى *fleuve,* ال *le,* كبير *grand.* Nom donné par les Arabes à l'ancien Bétis, grand fleuve d'Espagne, qui prend sa source dans le mont de Guadarrama, traverse l'Andalousie dans toute sa longueur, et va se perdre dans le golfe de Cadix, à San-Lucar de Barameda.

GUE, s. m. (A.)

وادي *lit d'une rivière* ou *d'un torrent.* — Endroit qui contient assez peu d'eau pour qu'on puisse le traverser sans danger, à pied ou à cheval. — Remarquez l'analogie du latin *vadum* avec وادي, qui sert aussi chez les Arabes à désigner une *vallée* recevant l'eau des montagnes, et par suite une *rivière*, un *fleuve.* — Au figuré, on dit en français : *sonder le gué*, pour *prendre un renseignement adroit ou secret.*

GUÈBRE, s. m. (P.)

گبر *adorateur du feu*, *infidèle.* Les Guèbres, descendants des anciens Perses, observent la loi de Zoroastre et le culte du feu. Ceux qu'on trouve encore dans l'Asie sont continuellement exposés aux insultes et au mépris des populations musulmanes.

GUIAOUR, s. m. (T.)

کاور corruption de l'arabe کافر *infidèle.* Épithète injurieuse appliquée souvent par les Turcs aux Chrétiens, et en général à tous ceux qui ne professent pas l'islamisme. — Voyez CAFIR.

GUIDER, v. a. (A.)

قاد *diriger*, *conduire*, au physique et au moral. — En vertu d'une permutation prescrite par la grammaire, قاد est mis pour قيد, et c'est évidemment à cette racine que l'on doit rapporter l'orthographe et le sens du verbe

guider, auquel répond l'italien *guidare*. CAÏD ou KAÏD, transcription de قايد, signifie chez les Arabes un *gouverneur*, un *chef de tribu* : ce terme, qui nous est devenu familier depuis la conquête de l'Algérie, vient à l'appui de l'origine du mot *guide*, que les dictionnaires ne font pas connaître. — Voyez CAÏD.

GUITRAN, s. m. (A.)

قطران *goudron, poix liquide.* — Transcription beaucoup plus exacte que *goudron*, qui cependant est plus usité. — Voyez GOUDRON.

GULISTAN, s. m. (P.)

گلستان *parterre de roses*, composé de گل *rose*, et de ستان terminaison qui sert à former les noms de lieu. — Titre d'un ouvrage en prose et en vers de l'illustre Moslih eddîn Sa'di, né à Chiraz l'an 1175 de Jésus-Christ, et mort en 1291. Le *Gulistan* se recommande par les charmes du style et souvent par sa morale. — Parmi les autres productions du même poëte, il convient de citer encore le BOUSTÂN بوستان ou *Jardin de fleurs*, traité de morale entièrement écrit en vers et aussi estimé que le *Gulistan*.

H

HACHICHE, s. m. (A.)

حشيش *herbe sèche*, dérivé de حشّ *devenir sec.* — *Hachiche* se dit surtout des feuilles du chanvre indien que l'on fait sécher pour les mâcher ensuite, ou les fumer au lieu de tabac. — L'historien arabe Makrizi rapporte que l'usage de cette drogue, appelée aussi *herbe des fakirs*, s'établit d'abord dans l'Inde et de là se répandit en Perse, en Égypte, en Syrie et autres contrées de l'Orient. Les graines et les feuilles du *hachiche*, cuites et réduites en pastilles auxquelles on ajoute du sésame et du sucre, sont très-recherchées des gens du peuple; on en fait aussi une liqueur très-forte, qui produit le délire et porte souvent aux plus déplorables excès. Voyez l'Extrait de Makrizi, traduit et annoté par feu Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, 1re édition, tome II. — J'écris *hachiche* avec un *e* muet, pour me conformer à l'usage reçu dans la transcription du ش, quand il termine un mot, comme *derviche*, *babouche*, etc. — Du temps des Croisades, on donnait le surnom de H'ACHCHÂCHÎN (*consommateurs de hachiche*), dont nous avons fait ASSASSINS, à des brigands orientaux, fameux dans l'histoire, et qui massacraient impitoyablement tous les Européens désignés par

leur chef, appelé *Cheïkh eldjebel* ou *Vieux de la montagne.*

HADJI, s. m. (A.)

حاجّ et حاجى *pèlerin,* dérivé de حجّ *faire le pèlerinage* (de la Mecque ou de Jérusalem). — Titre que prennent pour le reste de leurs jours les Mahométans qui ont visité les lieux révérés de l'islamisme; ce titre précède ordinairement le nom propre. L'Alcoran prescrit à tout fidèle de faire au moins une fois dans sa vie le pèlerinage. — On trouve dans les *Voyages en Arabie* de Burckhardt, traduits en français par M. Eyriès, tome Ier, chapitre XIV, des détails du plus haut intérêt sur les cérémonies du *hadj* ou pèlerinage musulman. — En Orient, on appelle également *hadjis* les Chrétiens et les Juifs qui se rendent à Jérusalem aux fêtes de Pâques; mais souvent, par ironie, les Turcs altèrent la prononciation et l'orthographe de ce mot, quand ils l'appliquent à un Chrétien, et le transforment en l'adjectif turc اجى, qui veut dire *amer* (*Dictionnaire turc-français* de M. Bianchi; Paris, Imprimerie royale, 1835).

HAINE, s. f. (A.)

إحنة *inimitié*, dérivé de أحن *haïr*, *détester*. Animosité contre les personnes; aversion, répugnance pour les choses. — La consonne radicale ح représentée par le *h* aspiré, la prononciation du mot arabe à peu près sem-

blable à celle du français, et le sens qui est exactement le même dans les deux langues, paraissent autant de preuves à l'appui de l'origine du substantif *haine*.

HAKEM, n. pr. (A.)

حاكم *gouverneur, prince;* dérivé de حكم *gouverner*. Surnom d'Abou Ali Mansour, khalife d'Égypte, né au Caire en 375 de l'hégire, et proclamé imam, à l'âge de onze ans et demi, avec le titre de H'ÂKEM BIAMR ALLAH حاكم بامر الله *prince par ordre de Dieu*. Ce fut un homme farouche et sanguinaire; il disparut ou plutôt fut assassiné en 411 sur le mont Mokattam, où il se rendait habituellement dans ses promenades nocturnes. Son corps fut retrouvé dans un étang situé près de Holouan. Les Druzes, qui attribuent à un miracle la disparition de Hakem, rendent à ce personnage un culte tout particulier et le considèrent comme la manifestation de la Divinité sur la terre; ils ont changé son premier titre en celui de H'ÂKEM BIDZÂTIHI حاكم بذاته, c'est-à-dire *prince par sa propre essence* (Voyez l'Extrait des Livres des Druzes inséré dans la *Chrestomathie arabe* de feu le baron Silvestre de Sacy).

HALE, s. m. (A.)

حر *chaleur*. Desséchement produit par la chaleur du soleil sur la peau, les plantes, etc. — Les étymologistes ne sont pas d'accord sur la racine de ce mot; plusieurs

l'attribuent au grec ἀλέα; mais l'arabe paraît plus exact, en ce qu'il offre une aspiration analogue à celle de *hâle*. En substituant, dans la transcription, un *l* à la seconde radicale, il est facile de reconnaître l'orthographe du terme français, qui s'applique aussi bien à la *chaleur* qu'à la *sécheresse*.

HALLE, s. f. (A.)

حلّة synonyme de محل *lieu de réunion*, *endroit où l'on fait halte* (pour y séjourner ou trafiquer); dérivés tous deux de حل *descendre, mettre pied à terre*. Place publique, ordinairement couverte et fermée, qui sert à l'emmagasinage et à la vente de diverses marchandises; par extension, *hôtellerie, maison populeuse et bruyante*. L'orthographe et la signification du radical arabe ne prouvent-elles pas suffisamment l'origine du mot français?

HALO, s. m. (A.)

هالة *cercle lumineux* qui se forme quelquefois autour du soleil et de la lune quand l'atmosphère est chargée de vapeurs. Ce mot vient du verbe هال *effrayer*, *épouvanter*. — Le *halo* est, comme on sait, pour certains habitants de la campagne un signe funeste, un présage de pluie ou de vent, et l'idée de mauvais temps qu'il inspire paraît prouver l'étymologie arabe, confirmée d'ailleurs par l'orthographe *halot*, qu'on rencontre avec le même sens dans plusieurs dictionnaires. On trouve, il est vrai,

halo dans la langue latine, et ἅλως dans la langue grecque; mais ces deux termes ne sont-ils pas eux-mêmes empruntés aux Arabes, adonnés par goût à l'astrologie?

HANAP, s. m. (A.)

هناب, pl. هنابات *coupe, grand vase à boire* dont on se servait jadis à la cour de divers sultans. — Les historiens arabes Abou 'lmahâsen, Makrizi et Nouaïri parlent de ce genre de vase, qui paraît avoir donné naissance au français *hanap*, négligé totalement aujourd'hui, et dont il n'est guère fait mention que dans de vieux fabliaux. — Ce renseignement est dû à M. Quatremère.

HANBALITE, s. m. (A.)

حنبلى Qui suit la doctrine de Ahmed ben Hanbal, fondateur d'une des quatre sectes orthodoxes du mahométisme. — Hanbal naquit à Baghdad l'an 786 de Jésus-Christ. — Le rite établi par cet imam n'est plus guère en vigueur aujourd'hui que parmi les Arabes.

HANIFITE, s. m. (A.)

حنفى Partisan de Abou Hanifa anno'mân, un des quatre imams orthodoxes, et dont le rite est aujourd'hui généralement suivi dans l'Empire des Osmanlis. — Abou Hanifa périt empoisonné à Baghdad, l'an 767 de Jésus-Christ.

HARASSER, v. a. (A.)

حسر *fatiguer, éreinter* (une bête de somme ou un esclave, par une marche forcée). — On dit aussi au figuré:

« les longues recherches *harassent* l'esprit ». — Il suffit de transposer les deux dernières radicales pour obtenir exactement le verbe français *harasser*, dont la première syllabe rappelle l'aspiration de la consonne arabe ح (*h'a*). — Cette étymologie paraîtra sans doute préférable au grec ἀράσσειν donné par les dictionnaires, et déjà composé lui-même de l'ἀ augmentatif et de ῥάσσειν *arracher*, *renverser*, sens un peu détourné de l'acception ordinaire du verbe *harasser*.

HAREM, s. m. (A.)

حرم *chose sacrée, inviolable, défendue ou réservée à certains usages* (comme le temple et le territoire de la Mecque); dérivé de حرم *défendre* ou *déclarer inviolable*. En Orient, on appelle *harem* l'appartement des femmes, parce que nul étranger n'y doit pénétrer. Ce mot sert quelquefois en France à désigner un lieu de prostitution, mais les Musulmans n'emploient jamais de terme équivoque lorsqu'il s'agit de leurs femmes, dont ils évitent toujours de parler. — Écrivez *harems*, au pluriel. — C'est à tort que les dictionnaires français attribuent le même sens à SÉRAÏ. Voyez SÉRAÏ.

HEDJAZ, n. pr. (A.)

حجاز *pays rocailleux et couvert de montagnes*. Nom donné à la partie de l'Arabie qui est située à l'est de la mer Rouge, et dont les villes principales sont la Mecque

et Médine. C'est la plus petite des trois divisions de l'Arabie, celle que les géographes grecs appelaient Πετραία ou *Pétrée*, à cause des nombreux rochers qu'on y rencontre. — Le nord du Hedjaz renferme peu d'habitants, en raison de sa stérilité; mais la partie méridionale, aux environs de la mer Rouge, est plus fertile et plus peuplée.

HÉGIRE, s. f. (A.)

هجرة *émigration*, dérivé de هجر *émigrer*. — *Hégire* se dit spécialement de l'émigration de Mahomet, lorsque, persécuté par les habitants de la Mecque et menacé d'être assassiné par les Koreïchites, il alla chercher un refuge à Médine. Quelques années après, le khalife Omar prescrivit aux Musulmans d'adopter une ère nouvelle, en mémoire de cet événement. Bien que la fuite du fondateur de l'islamisme n'ait eu lieu que le troisième mois de l'année alors en usage, on remonta, pour fixer l'ère de l'hégire, jusqu'au premier mois, appelé *mouh'arrem* (ou *sacré*), dont le premier jour correspondait au jeudi 15 juillet de l'an 622 de Jésus-Christ, d'après le calcul astronomique, et au vendredi 16 juillet, selon les Musulmans, qui ne comptent le premier jour du mois qu'au moment de l'apparition visible de la lune dans le ciel. — Avant Mahomet, l'année des Arabes était solaire; mais depuis l'hégire, ils ont adopté l'année lunaire, en conservant aux mois qui la composent leur ancienne dénomina-

tion, ce qui ne laisse pas de présenter un grand inconvénient, puisque, étant plus courts que les mois solaires et se succédant sans interruption, les mois lunaires arrivent tantôt dans une saison, tantôt dans une autre. Ils ont alternativement 30 et 29 jours, et forment un total de 354 jours pour l'année; mais l'année lunaire exacte a 354 jours 8 heures 48 minutes. Cet excédant d'heures et de minutes produit, au bout d'un cycle de trente ans, 11 jours de plus, qu'il a fallu répartir sur onze années, savoir : la 2e, 5e, 7e, 10e, 13e, 16e, 18e, 21e, 24e, 26e et 29e du cycle, afin de mettre en rapport l'année vulgaire avec le cours de la lune. C'est au dernier mois de l'année musulmane que s'ajoute le jour intercalaire.

ORDRE, NOMS ET SIGNIFICATIONS DES MOIS CHEZ LES MUSULMANS.

1. MOUH'ARREM محرم *mois sacré.* — Il est défendu d'entreprendre pendant sa durée aucune expédition guerrière. — 30 jours.
2. S'AFAR صفر *mois du départ.* — C'est alors que les anciens Arabes commençaient leurs excursions et les hostilités. — 29 jours.
3. RÉBÎ' ELAOUOUEL ربيع الأوّل *premier mois du printemps.* — Cette dénomination de *printemps* a quelque chose d'étrange, puisqu'il est évident que ce mois était le premier de la saison d'*automne* dans

l'année solaire des anciens Arabes; du reste, on vient de voir qu'il peut, comme tous les autres mois, tomber à différentes époques. — 30 jours.

4. **RÉBÎ' ETSTSÂNY** ربيع الثاني *second mois de printemps*. — Voyez la remarque précédente. — 29 jours.

5. **DJÉMÂDY ELAOUOUEL** جمادى الأوّل *premier mois de la gelée*. — 30 jours.

6. **DJÉMÂDY ETSTSÂNY** جمادى الثاني *second mois de la gelée*. — 29 jours.

7. **REDJEB** رجب *mois respectable*. — Entièrement consacré à des cérémonies religieuses, chez les anciens Arabes; on l'appelait aussi **CHAHR ALLAH** شهر الله *mois de Dieu*. — 30 jours.

8. **CHA'BÂN** شعبان *mois de la germination, du développement des végétaux*. — 29 jours.

9. **RAMAD'ÂN** رمضان *mois de la grande chaleur*. — Époque du grand jeûne musulman. Pendant tout ce mois, on ne doit prendre de nourriture qu'après le coucher du soleil; mais il est vrai de dire que toutes les nuits se passent en plaisirs. — 30 jours.

10. **CHAOUÂL** شوال *mois de l'accouplement*. — Les Arabes l'appelaient ainsi, parce que, dans leur année solaire, il indiquait le temps de l'accouplement des chameaux. — 29 jours.

11. DZOU -'LQA'DET ذو القعدة *mois du repos.* — Ainsi nommé, parce qu'alors on suspendait toute excursion guerrière pour se livrer au repos. — 30 jours.

12. DZOU -'LHIDJDJET ذو الحجّة *mois du pèlerinage.* — Il est ici question du pèlerinage de la Mecque, que tout pieux Musulman doit accomplir au moins une fois en sa vie, et dont les Mahométans attribuent l'institution à Abraham et à Ismaël. — 29 jours, ou 30 jours dans les années embolismiques.

L'année 1263 de l'hégire, commencée le dimanche 20 décembre 1846 de Jésus-Christ, finira le mercredi 8 décembre 1847. — Pour ne rien laisser à désirer, je ferai remarquer que, chez les Mahométans, les cinq premiers jours de la semaine ne sont désignés que sous les noms de *premier, deuxième, troisième, quatrième* et *cinquième jour;* le sixième, qui répond au vendredi des Chrétiens, s'appelle *jour de l'assemblée,* parce qu'alors on se réunit solennellement dans les mosquées; et le septième, *jour du sabbat*, comme chez les Juifs.

HÉKIM, par corruption ÉCHIN, s. m. (A.) حكيم *savant*, *docteur;* dérivé de حكم *être savant* (surtout en médecine ou en philosophie). — A Constantinople, on appelle *hékîm bâchi* le premier médecin de la Porte. — Plusieurs dictionnaires français donnent au mot ÉCHIN, transcription vicieuse de l'arabe, le sens de *médecin du*

sérai; mais cette définition manque d'exactitude : *hékim* s'applique à tout homme habile en médecine, sans qu'il soit attaché spécialement au palais du Grand-Seigneur.

HÉRITER, v. n. et a. (A.)

ورث *hériter, posséder par droit de succession.*—L'adjectif latin *hæres*, considéré comme type du français *héritier*, ne semble-t-il pas calqué sur وارث, participe présent du verbe arabe?—HÉRITAGE se dit en arabe ورث ou وراثة, étymologie probable du latin *hæreditas*, dont nous avons fait HÉRÉDITÉ. Remarquez aussi qu'il n'existe pas en latin de verbe qui réponde orthographiquement au français *hériter*, tandis que l'arabe nous en offre la base.—Au lieu de ورث, on écrit quelquefois إرث, dont la première radicale, légèrement aspirée au moyen du *hamza*, représente la lettre *h* qu'on trouve dans le correspondant français.—Il ne faut pas confondre وارث *héritier* avec حارث *laboureur*, *travailleur*, que l'on oppose souvent au premier mot, ainsi qu'on le voit dans l'exemple suivant : بشر مال البخيل بحارث او وارث *Les richesses font la joie de l'avare, soit qu'il les acquière par son* TRAVAIL, *ou par* HÉRITAGE.

HERSER, v. a. (A.)

حرث *labourer*. Ce verbe s'emploie aussi au figuré en arabe, dans le sens de : *s'appliquer avec ardeur* (à l'étude, au travail). De là حارث *qui travaille*, opposé à

وارث *qui hérite*. Voyez HÉRITER. — On appelle HERSE, s. f., un instrument garni de pointes en fer ou en bois pour briser les mottes d'un champ déjà sillonné par la charrue. C'est encore un terme d'art militaire pour désigner une grille armée de pointes que l'on abaisse au besoin devant la porte d'une forteresse. Les étymologistes en attribuent l'origine au grec ἕρκιον (*mur de clôture*); mais le verbe arabe paraît mieux convenir à la formation du substantif HERSE, qui signifie proprement *instrument de labour*.

HINDOU, E, adj. et subst. (P.)

هندو, هندوی et هندی, nom des habitants de l'Inde orientale, attachés pour la plupart au culte de Brahma, et dont le langage, composé de sanscrit, de persan et d'arabe, s'appelle *hindoustani* ou *hindoui*. — On écrit aussi *indou*, mais la première orthographe est préférable.

HINDOUSTAN, n. pr. (P.)

هندوستان composé de هندو *Hindou*, et de la terminaison ستان qui sert à former les noms de lieu. Grande contrée d'Asie en deçà du Gange, célèbre par l'abondance et la richesse de ses produits. — L'Hindoustan comprend des États indépendants; d'autres États tributaires de la Compagnie anglaise des Indes orientales; les possessions immédiates de la Compagnie, fondées au commencement de ce

siècle, et dont les chefs-lieux sont Calcutta, Madras et Bombay; enfin les colonies danoises, françaises et portugaises. — On lit aussi dans les dictionnaires géographiques *Indostan* et *Indoustan*, sans *h*; mais il vaut mieux conserver cette consonne, qui répond à la première lettre du mot persan.

HINNA ou HINNÉ, s. m. (A.)

حنّاء Nom d'un arbrisseau dont les femmes de l'Orient, musulmanes ou chrétiennes, emploient les feuilles pour se teindre les ongles et les paumes des mains en rouge orangé, principalement aux jours de fêtes; les hommes s'en servent pour les cheveux et la barbe; on en pare aussi la crinière des chevaux. En Algérie, le *hinna* est d'un usage très-commun parmi les femmes arabes. Les fleurs de cet arbrisseau, disposées en grappes, sont de couleur blanche et répandent une assez forte odeur; ses feuilles, desséchées et réduites en poudre, produisent l'espèce de fard qui fait essentiellement partie de la toilette orientale. — L'orthographe HENNÉ, donnée par plusieurs dictionnaires français, est également admissible.

HONNEUR, s. m. (P.)

هنر *mérite*, *talent*, *vertu*. — C'est dans le même sens que l'on dit en français: homme d'*honneur*, légion d'*honneur*; mais il faut remarquer qu'on entend le plus souvent par *honneur* l'estime, le respect qui s'attache au

mérite ou à la vertu, ce qui n'a pas lieu en persan, où le mot هنر indique la qualité personnelle, sans autre modification. —*Honneurs*, au pluriel, signifie *fonctions éminentes, dignités* et *cérémonies*. —En général, les diverses acceptions du mot *honneur* répondent à celles du latin *honor*, dont il est évidemment tiré. Cependant j'ai cru convenable de signaler هنر, fort ancien dans la langue persane, et dont le sens et l'orthographe présentent une analogie remarquable avec le latin et le français.

HORDE, s. f. (T.)

اوردو *camp*, et tous ceux qui le suivent, tels que marchands, artisans, etc. De là vient le substantif français *horde*, peuplade errante, tribu de Tatars ou de Turcs. Quelquefois on emploie chez nous ce terme dans le sens de *bande* de gens armés pour le pillage, *troupe* de malfaiteurs; mais il n'en est pas de même dans la langue originale : le camp impérial des Turcs s'appelle ORDOUY HUMÂYOUN اوردوی همايون. — Pourquoi donc écrire *horde* avec un *h* aspiré, quand cette consonne n'existe pas dans le correspondant turc? — Le mot *horde*, peu connu avant Voltaire, s'est vulgarisé depuis que ce grand écrivain en a fait usage dans sa tragédie de l'*Orphelin de la Chine*, où on lit, acte Ier, scène 2, ces beaux vers :

J'ai vu de ces brigands la *horde* hyperborée
Par des fleuves de sang se frayant une entrée

Sur les corps entassés de nos frères mourants,
Portant partout le glaive et les feux dévorants.

HORREUR, s. f. (A.)

هرّ Onomatopée indiquant le frémissement produit par la corde d'un arc quand on lance une flèche; dérivé de هرّ *frémir, frissonner*, et au figuré : *trembler d'horreur, détester;* d'où le sens de *haine violente, abomination*, et *objet d'horreur*, attaché au substantif arabe. — N'est-ce pas à cette racine qu'il convient de rapporter le substantif latin *horror*, et le verbe *horrere* (*frissonner, être saisi d'horreur*), d'où vient par suite le correspondant français? — Remarquez que la consonne *h*, muette dans *horreur*, représente orthographiquement la première radicale arabe.

HOULE, s. f. (A.)

هول et هولة *effroi;* dérivé de هال *effrayer, épouvanter.* Cette expression, qui caractérise en français *l'agitation des flots de la mer* avant ou après l'orage, possède en arabe un sens plus étendu; elle peut s'appliquer à tout objet capable d'inspirer quelque crainte; aussi les anciens Arabes appelaient-ils ABOU -'LHOULA ابو الهولى *père de l'effroi*, la statue du Sphinx, placée auprès des pyramides d'Égypte, et sur laquelle on a débité tant de fables.

HOURI, s. f. (A.)

حوراء fém. de احور, plur. حور (*fille*) *aux yeux blancs*

et noirs, dérivé de حار *avoir des yeux dont la prunelle est noire et le blanc très-prononcé* (en parlant d'une gazelle, d'un jeune homme ou d'une jeune fille). — De حور العين (*vierges*) *aux yeux blancs et noirs* vient *houris*, épithète donnée aux beautés célestes qui, d'après l'Alcoran, seront les épouses des Musulmans fidèles, dans le paradis de Mahomet. — Par assimilation, on dit d'une femme remarquable par ses charmes et la finesse de ses regards : c'est une *houri*. — La lettre *h*, aspirée dans ce mot, répond à la première radicale arabe.

HOUSSE, s. f. (A.)

حلس plur. حلوس *couverture de laine*, très-épaisse, qu'on étend sur le dos du chameau, pour empêcher que le bât ne le blesse; ou sur le cheval, afin de le garantir du frottement de la selle. — Par extension, ce mot désigne une étoffe légère dont on enveloppe les meubles pour les préserver de la poussière; une espèce de blouse qu'on met par-dessus ses vêtements. Les Arabes l'emploient aussi métaphoriquement, en parlant d'une riche végétation qui couvre la terre comme d'un tapis, d'une *housse*. — Les acceptions de حلس, analogues à celles du français *housse*, et la transcription de la première radicale par le *h* aspiré, ne fournissent-elles pas une preuve satisfaisante de l'étymologie orientale?

HURLUBERLU, adj. et subst. masc. (A.-T.)

حورلو بورلو *troublé-perdu*, expression composée sans doute de deux substantifs arabes, suivis l'un et l'autre de la terminaison turque لو qui sert à former certains adjectifs. Voyez, à ce sujet, les détails donnés sur l'adjectif AHURI, dont le sens présente une analogie remarquable avec celui de *hurluberlu*.

I

IBLIS et EBLIS, n. pr. (A.)

ابليس *désespéré, diable;* dérivé de ابلس *désespérer* (*de la miséricorde divine*), 4e forme de la racine inusitée بلس. Nom de l'ange destructeur des Djinns, dont il est parlé dans l'Alcoran, et qui fut précipité lui-même aux enfers, par suite de sa révolte contre Dieu. — *Iblis* pourrait bien n'être qu'une corruption du grec διάβολος.

IHRAM, s. m. (A.)

احرام *état de consécration*, nom d'action de la 4e forme du verbe حرم *déclarer inviolable, sacré.* Ce mot désigne aussi le *manteau pénitentiel* que tout pèlerin musulman est obligé de revêtir avant d'entrer sur le territoire de la Mecque, et qui consiste en deux pièces de laine, blanches et sans couture, dont l'une enveloppe les épaules

et l'autre les reins, en sorte que l'avant-bras se trouve à découvert.

IMAM, s. m. (A.)

امام *chef, président;* dérivé de أمّ *marcher en tête, présider;* en particulier, celui qui récite les prières à haute voix, dans les mosquées, en présence du peuple. Les fonctions de l'*imam,* désignées par le mot IMÂMAT امامة, correspondent à celles d'un curé, chez les Catholiques. — Il ne faut pas, à l'exemple de presque tous les lexicographes, terminer par un *n* le mot *imam*, qui se confondrait alors avec *iman* dont le sens est bien différent. — Le pluriel français peut se former en ajoutant un *s* au singulier : un *imam*, des *imams.*

IMAN, s. m. (A.)

ايمان *conviction religieuse, foi;* dérivé de آمن (4e forme) *croire* (*en Dieu*). — Ce mot ne se rencontre pas dans nos dictionnaires; mais il importe de le consigner ici, pour faire ressortir le vice de transcription du titre d'*imam,* dont on change mal à propos le *m* final en *n*. Il est certain qu'il n'existe entre IMÂM امام *prêtre,* et IMÂN ايمان *conviction religieuse,* aucune analogie de racine ni de signification.

IMARET, s. m. (A.)

عمارة *habitation,* dérivé de عمر *habiter.* Hôtellerie turque où les élèves des différentes écoles vont prendre leurs

repas; les pauvres y trouvent aussi gratuitement des vivres. Ces édifices, fondés et entretenus à grands frais, sont très-nombreux dans les principales villes de l'Empire des Osmanlis. Le premier *imaret* fut inauguré à Nicée, ville d'Anatolie, sous le règne d'Orkhan Ier, qui fit à cette occasion des dépenses considérables.

ISLAM, ISLAMISME, s. m. (A.)

اسلام *soumission*, nom d'action de اسلم *se résigner, se soumettre* (*à Dieu*), 4e forme de سلم *être sain et sauf.* C'est ainsi qu'on appelle la religion mahométane, dont les préceptes sont contenus dans l'Alcoran, livre aussi vénéré chez les Musulmans que la Bible chez les Chrétiens. Les Arabes, les Persans et les Turcs suivent tous, à quelques nuances près, les lois de l'islam. — On dit plus ordinairement en français *islamisme*, par opposition à *christianisme*.

ITCH-OGHLAN, s. m. (T.)

ايچ اوغلان composé de ايچ *intérieur*, et de اوغلان *valet, page*. Jeunes élèves attachés au service de l'intérieur du séraï. — *Icoglan*, donné par les dictionnaires français, est une corruption d'orthographe qu'il faut éviter. — Écrivez *itch-oghlans*, au pluriel.

IZELOTTE, s. f. (T.)

زلوته Monnaie d'argent valant trente paras, autrefois répandue dans l'Empire turc, mais qui a cessé maintenant

d'être en usage. — *Izelotte* est une reproduction assez inexacte du mot turc, qui s'écrit aussi زلوطه, et se prononce *zolot'a*.

J

JANISSAIRE, s. m. (T.)

يكيچرى *soldat de la nouvelle milice*, mot composé de يكى *nouvelle*, et de چرى *milice*. — Les janissaires, créés par Mourad Ier en 1362, s'étaient recrutés dans l'origine parmi les prisonniers chrétiens enlevés à la guerre. L'influence de cette milice, souvent redoutable aux sultans, fut enfin anéantie le 17 juin 1826, par Mahmoud II, qui supprima le corps tout entier. — Il y a loin, sans doute, de la transcription française à l'original turc, qui se prononce *yeny tchery;* mais l'usage l'a fait adopter. — Les officiers des janissaires portaient le titre de *tchorbadjis*, c'est-à-dire *donneurs de soupe*. Voyez TCHORBADJI.

JARRE, s. f. (A.)

جرّة *grande cruche de terre cuite*, à large ventre, ordinairement vernissée, et qui sert en Orient à conserver de l'eau ou tout autre liquide. En Provence, on fabrique une grande quantité de ces sortes de vases pour y mettre de l'huile. — C'est aussi le nom d'une espèce de fontaine

en terre cuite, très-communément employée dans les ménages. — On trouve ce mot écrit *giare* dans quelques dictionnaires, mais l'usage a fait adopter *jarre*, qui se rapproche davantage du correspondant arabe.

JASMIN, s. m. (A.)

ياسمين Nom d'un arbuste sarmenteux, à fleurs monopétales et d'une odeur très-suave. Il y en a de plusieurs espèces parmi lesquelles on distingue surtout le jasmin blanc, employé dans la composition de poudres, huiles, essences et parfums. — Le français *jasmin* n'est que l'exacte transcription de l'arabe, qui s'écrit encore ياسمن et ياسم, et est également usité chez les Persans et les Turcs.

JASPE, s. m. (A.)

يشب Pierre précieuse, de la nature de l'agate, et présentant des couleurs variées. On l'emploie comme le marbre pour faire des vases, des colonnes, etc. Des diverses espèces de jaspe, celui d'Orient est le plus estimé. — Le nom de cette pierre, qui se trouve également en hébreu et en syriaque, a passé dans la langue grecque sous la forme ἴασπις, dont nous avons fait *jaspe*.

JEUNE, adj. des 2 g. (P.)

جوان *peu avancé en âge, adolescent;* et aussi *plein de fraîcheur, de force, de courage.* — JEUNESSE se dit en persan جوانی. — Le latin *juvenis*, auquel se rapporte

l'adjectif français *jeune*, n'est-il pas lui-même une reproduction fidèle du persan, augmenté de la terminaison *is?* L'analogie des deux mots ne saurait d'ailleurs offrir aucun doute.

JOAILLIER, ÈRE, subst. (A.-P.)

جوهري *qui vend* ou *travaille les joyaux*, *les pierres précieuses*. —*Joaillier* n'est qu'une corruption du mot arabe, emprunté lui-même à la langue persane. Voyez JOYAU.

JOYAU, s. m. (A.-P.)

جوهر plur. جواهر *bijou*, *pierre précieuse*, *joyau*,— C'est au persan گوهر signifiant *substance*, *matière* ou *pierre précieuse*, que l'on doit rapporter le mot arabe, plus usité au pluriel qu'au singulier, ainsi que son correspondant français. —A qui donc attribuer la variation d'orthographe qui existe entre *joyau*, *joaillier*, *joaillerie?* Peut-être à des voyageurs peu versés dans les langues orientales, qui auront cru, par une transcription arbitraire, donner une idée plus exacte de la prononciation. De pareilles irrégularités ne se rencontrent pas en arabe; on reconnaît toujours dans les dérivés l'orthographe de la racine. —Plusieurs lexicographes pensent que *joyau* vient de l'anglais *jewel*; mais comme l'Orient a toujours été renommé pour la richesse et la beauté de ses pierreries dès la plus haute antiquité, c'est là,

sans doute, qu'il faut aller chercher l'origine du français *joyau*, aussi bien que de l'anglais *jewel*, dont le rapport avec le persan paraît assez probable.

JULEP, s. m. (A.-P.)

جلاب Potion médicinale, composée de fruits, de miel ou de sucre, et d'eau. Le terme arabe paraît imité du persan گلاب *eau de rose*, formé de گل *rose* et de آب *eau*, à cause de la couleur rosée que l'on donne à cette espèce de breuvage.

JUPON, s. m. (A.)

جبّة *pelisse de dessous;* dérivé de جبّ *retrancher, raccourcir.* — Le jupon est un vêtement court et sans corsage, que les femmes portent le matin avec la camisole, dans leur négligé, ou sous la robe, pour lui donner plus de grâce. On appelle JUPE la partie de la robe qui s'étend depuis la ceinture jusqu'aux pieds.

K

KABILE, adj. et subst. des 2 g. (A.)

قبيلى adj. formé de قبيلة pl. قبايل *tribu, peuplade.* Nom donné, dans l'Afrique septentrionale, aux membres des nombreuses tribus qui habitent l'Atlas et dont chacune obéit aux ordres d'un *kaïd* ou *chef.* Il ne faut pas confondre les Kabiles avec les Bédouins, Arabes

du désert, ni avec les Maures, que l'on rencontre plus particulièrement dans les villes.

KABIN, s. m. (P.)

كابين *mariage pour un temps limité*, chez les Mahométans; *somme d'argent* que le mari est tenu de payer à la femme qu'il répudie. — Ce terme, introduit en France par des marins provençaux, servait autrefois à désigner les mariages temporaires contractés par plusieurs d'entre eux avec des femmes grecques, dans l'Archipel. — Voyez le *Dictionnaire turc-français* de M. Bianchi.

KACHEF, s. m. (A.)

كاشف *qui révèle*, dérivé de كشف *découvrir, révéler, mettre au jour*. Titre des fonctionnaires chargés de la police d'un canton, en Égypte. On appelle aussi *kachefs* les inspecteurs préposés à l'entretien des canaux pendant l'inondation du Nil.

KADARIS, s. m. pl. (A.)

قدرية dérivé de قدر *prédestination, décret divin*. Les *kadaris* sont des sectaires mahométans qui rejettent la croyance à la prédestination et soutiennent que les actions de l'homme dépendent de son libre arbitre. — On les nomme aussi MOUTAZALITES. Voyez ce mot.

KADINE et KADEUNE, s. f. (T.)

قادن corruption de خاتون *maîtresse, dame du harem* du sultan. On dit: première, deuxième, troisième *kadine*;

mais il ne faut pas comprendre sous cette dénomination les femmes du sultan qui sont devenues mères et qui portent alors le titre de KHASSÉKI. Voyez ce mot.

KAÏD, s. m. (A.)

Voyez CAÏD.

KALI, s. m. (A.)

Voyez ALCALI.

KARA-HIÇAR, n. pr. (T.-A.)

قره *noir*, adj. turc; حصار *château fort*, subst. arabe. Ville célèbre de l'Anatolie, où l'on fabrique une grande quantité d'opium. — A l'occasion de l'adjectif قره, je citerai KARA DENIZ قره دكز, nom de la *mer Noire* chez les Turcs; KARA GUEUZ قره كوز *œil noir*, principal personnage des ombres chinoises et des farces représentées devant le bas peuple en Turquie et dans l'Afrique septentrionale.

KERMÈS, s. m. (A.)

قرمز Ver dont la piqûre fait naître sur les feuilles d'une espèce particulière de chêne une galle qui porte le même nom que l'insecte; elle produit la couleur rouge vulgairement appelée *cramoisi*, et entre aussi dans la composition d'un sirop nommé ALKERMÈS.

KETMIR, n. pr. (A.)

قطمير Nom du chien des Sept Dormants dont il est parlé dans la sourate XVIII de l'Alcoran; on le trouve souvent

écrit trois fois près du cachet des lettres que les Musulmans s'adressent les uns aux autres; c'est pour eux une sorte de talisman auquel ils attribuent une grande vertu, parce que, d'après leur croyance, Ketmir fit auprès de ses maîtres une garde de trois siècles entiers pendant leur sommeil dans la caverne où ils étaient renfermés.

KHALIFAT, s. m. (A.)

خلافة *dignité, fonction de khalife.* En France, on a cru naturel d'écrire *khalifat*, parce qu'on dit *khalife;* mais il n'en est pas de même en Orient, où l'on prononce *khilâfat* (mieux *crilâfat*). — Ainsi خلافة indique la dignité, et خليفة le dignitaire. — *Khalifat* n'est que l'exacte transcription du second mot arabe, que l'on a confondu mal à propos avec le premier.

KHALIFE, s. m. (A.)

خليفة *successeur*, dérivé de خلف *succéder.* Vicaire spirituel et temporel de Mahomet, et qui jouit d'une autorité absolue. — Les quatre premiers khalifes ou vicaires du fondateur de l'islamisme furent Abou bekr, Omar, Otsman et Ali, dont la résidence était à Médine et à la Mecque. Après eux, les khalifes Omayyades (et non *Ommiades*, comme on l'écrit ordinairement) allèrent s'établir à Damas, et les Abbassides à Baghdad; c'est entre les mains de ces derniers que l'autorité se conserva le plus longtemps. Il y eut encore beaucoup d'autres khalifes

sous diverses dénominations; mais leur pouvoir, affaibli par les Turcs, tomba devant celui du sultan. — Les dictionnaires français ne sont pas d'accord sur l'orthographe du mot *khalife;* les uns, et c'est le plus grand nombre, écrivent *calife*, d'autres *kalife* et *khalife :* cette dernière orthographe est généralement suivie par les orientalistes, et, à leur exemple, je me suis servi presque toujours des lettres *kh* pour la transcription du خ. Cependant il est impossible de figurer par ce moyen la véritable prononciation de la consonne arabe; on l'obtiendrait plus sûrement, je pense, en la représentant par *cr* grasseyés, ainsi que je l'ai fait dans la Méthode de transcription française des caractères orientaux, pages 4 et 10. — Dans l'Afrique septentrionale, on appelle aujourd'hui *khalifa* (même mot que *khalife*) le lieutenant d'un cheïkh ou chef de tribu.

KHAN, s. m. (P.)

خان *station pour les caravanes* dans les villes ou sur les routes; *marché public* en Orient. *Han*, donné par les dictionnaires français avec le même sens, est une faute qui résulte sans doute de la suppression du point diacritique du خ, en transcrivant le mot oriental. — KHAN, avec la même orthographe persane et française, signifie encore *souverain*, et se dit particulièrement de *l'empereur des Tatars*, mais ce n'est qu'une imitation d'un

mot de la langue tatare. Dans l'Empire turc, le sultan régnant est le seul qui prenne ce titre après son nom; en Perse, il est porté aujourd'hui par les gouverneurs de provinces et plusieurs autres fonctionnaires. — KHAKAN خاقان, qui se prend aussi dans le sens de *souverain, empereur*, était le titre des anciens princes mongols de la Perse.

KHANDJAR, s. m. (A.)

خنجر *coutelas*, sorte de poignard à lame longue et tranchante des deux côtés. — Les dictionnaires français donnent *kangiar*, transcription moins exacte que l'autre. — En Turquie, on prononce comme s'il y avait *crantchar*. — Précédé de l'article *al*, ce mot a donné naissance au substantif ALFANGE, comme le dit Jean de Sousa dans son Lexique étymologique intitulé : *Vestigios da lingoa arabica em Portugal;* Lisbonne, 1830; 2e édit., page 37.

KHARADJ, s. m. (A.)

خراج *tribut* annuel payé par les sujets de l'Empire turc qui ne professent point l'islamisme. On l'appelle encore DJIZIYET et KHARADJI RAÏS, c'est-à-dire *impôt par tête, capitation*. Ce droit ne peut être levé que sur les individus ayant atteint l'âge de puberté, et il varie suivant leur position sociale. — Par un décret plein de sagesse et d'humanité, le sultan Mahmoud II a décidé qu'à partir du 1er de moharrem 1250 (juin 1834 de Jésus-Christ), la

capitation serait réduite à 60 piastres pour les riches, 30 piastres pour la classe moyenne, et 15 piastres pour les pauvres. Cette amélioration a causé beaucoup de joie parmi les RAYA. — Voyez ce dernier mot.

KHASSÉKI, adj. et subst. fém. (A.-T.)

خاصه کی *particulière*, *privilégiée*, mot composé de l'adjectif arabe خاص fém. خاصّة, et de la particule turque کی, qui sert à former certains adjectifs. C'est ainsi qu'on appelle en Turquie la *sultane favorite*, celle qui donne la première un fils au Grand-Seigneur. Le même titre s'étend aussi aux autres femmes du sultan qui sont devenues mères, mais il est plus spécialement réservé à la première sultane. — *Khasséki* se dit encore de toutes les personnes attachées au service particulier de Sa Hautesse.

KHATIB, s. m. (A.)

خاطب *prédicateur*, chargé de réciter tous les vendredis, dans la grande mosquée, la prière publique pour le souverain. Voyez KHOTBA. — Ne confondez pas ce mot avec KIÂTIB كاتب *écrivain*, *secrétaire*, qui se dit en général des commis de la Chancellerie de Constantinople.

KHATTI CHÉRIF, s. m. (A.)

خطّ *écriture*, شريف *noble*. Billet autographe du Grand-Seigneur; ordonnance qui renferme quelques mots de sa main, tels que les suivants : MOUDJEBINDJEH 'AMEL

OLOUNA موجبنجه عمل اولنه, c'est-à-dire : *Qu'il soit fait en conséquence!* — L'expression *khatti chérif*, adoptée par les Turcs, est généralement défigurée dans les dictionnaires français ; plusieurs écrivent le premier mot *hatti*, mais c'est une faute, puisqu'il est évident qu'il commence par un خ *kh*, transcription suivie par la majorité des orientalistes.

KHAZINE, s. f. (A.)

خزانة pl. خزاين *trésor*, *garde-meuble*, lieu où l'on conserve les bijoux et autres objets précieux ; dérivé de خزن *amasser*, *rassembler*, d'où vient aussi MAGASIN, *dépôt de marchandises*. — Les Turcs écrivent خزينه, qu'ils prononcent vulgairement *khazna*, en parlant du trésor du Grand-Seigneur. — On trouve *kazine* dans les dictionnaires français, mais l'autre transcription se rapproche davantage du mot arabe, qui du reste est d'un usage assez rare.

KHODJA, s. m. (P.)

خواجه *vieillard, maître, doyen ;* expression qui répond à l'arabe شيخ, et désigne tout homme de considération, un riche négociant, un professeur de langue ; c'est un terme de civilité dont les Arabes font également usage et qu'ils écrivent خواجا. — *Kogia*, donné par les dictionnaires français, est une transcription vicieuse qu'il ne faut pas imiter.

KHOTBA, s. f. (A.)

خطبة *prière solennelle pour le sultan régnant*, récitée tous les vendredis dans les grandes mosquées, avant la prière de midi, par le KHATIB ou *prédicateur*. — L'usage de prier pour les souverains est répandu sur toute la terre; dans les églises catholiques, le *Domine, salvum fac regem* est chanté le dimanche, à la fin du grand office du matin et du soir.

KIBLA, s. f. (A.)

قبلة nom d'unité de قبل *partie antérieure. Point que l'on a devant soi*, vers lequel on tourne ses regards, et qui indique particulièrement aux Mahométans la position géographique du temple de la Mecque; par extension, *but* que l'on se propose. — Origine probable de CIBLE. Voyez ce mot.

KIOSQUE, s. m. (T.)

كوشك *belvédère* situé dans un jardin, sur une terrasse; *pavillon turc*, ouvert de tous côtés, où l'on vient prendre le frais. — Le mot *kiosque*, appliqué en France à des constructions du même genre, est évidemment imité du turc, qui se prononce *kieuchk*.

KIZLAR AGHA, s. m. (T.)

قزلر اغاسى *agha des filles*, titre porté par le chef des eunuques noirs, un des grands dignitaires de l'Empire des Osmanlis. On le nomme encore DÂR ESSÉ'ÂDEH

AGHÂSY, c'est-à-dire *agha du palais de la félicité.* — Voyez AGHA.

L

LACHE, adj. des 2 g. (A.)

لاشى *qui ne vaut rien*, participe de لشى *devenir vil,* verbe qui paraît formé de la particule لا *non*, et de شىء *chose.* — *Laxus*, que les dictionnaires indiquent comme l'étymologie de *lâche,* s'emploie bien dans le sens de *relâché, non tendu,* et s'applique aux choses; mais comme, en latin, *un homme sans cœur*, *un poltron*, se rend par *ignavus*, la racine arabe, pour cette dernière acception de l'adjectif *lâche*, paraît mériter la préférence.

LAK, nom de nombre. (P.)

لك *cent mille,* terme usité dans les comptoirs français des Indes Orientales: un *lak* de roupies, ou *cent mille* roupies. — L'orthographe du radical persan est la même que celle du mot لك *laque*, vernis, avec lequel on ne doit pas le confondre; aussi vaut-il mieux écrire *lak,* quand il s'agit de la monnaie, afin de ne laisser aucun doute. — *Lac* et *lack* sont des transcriptions qu'il faut rejeter: la première ressemble trop à *lac*, amas d'eau dormante, et dans la seconde, le *c* est complètement inutile.

LAQUAIS, s. m. (A.)

لكيع *abject*, *vil*. Valet de pied, homme de basse extraction, attaché au service d'un maître dont il porte la livrée. — Les étymologistes sont peu d'accord sur l'origine de *laquais;* mais ce mot semble pris de l'arabe, qui a passé dans l'espagnol *lacayo* et le portugais *lacaio*. Les Italiens écrivent *lacchè*, et les Anglais *lackey*.

LAQUE, s. f. (P.)

لاك et لك sorte de gomme ou de résine qui découle de plusieurs arbres de l'Inde, et dont on fait du vernis pour la peinture. — Autrefois on ne donnait ce nom qu'à la couleur *rouge* préparée avec la *laque;* mais aujourd'hui on l'étend à plusieurs autres couleurs : *laque verte*, *bleue*, *jaune*, etc. — LAQUE, au masculin, se dit d'un beau vernis de la Chine qui sert à décorer des vases, des tables et autres meubles. — Pourquoi donc avoir admis les deux genres pour le même mot?

LASSITUDE, s. f. (A.)

لهثة *fatigue* et *soif*, dérivé de لهث *tirer la langue* (comme un chien *las* et *altéré*). — Se dit, en général, de l'abattement du corps ou de l'esprit. — La double signification du substantif arabe est assez remarquable, il arrive souvent, en effet, qu'à la suite d'une longue course ou d'un travail pénible on éprouve l'ardeur de la soif. — Le substantif latin *lassitudo* et l'adjectif *lassus*

n'ont-ils pas servi d'intermédiaires entre l'arabe et le français?

LAUDANUM, s. m. (P.)

لادن *préparation d'opium.* — *Laudanum* est le mot persan lui-même auquel les chimistes ont ajouté une terminaison latine; il désigne l'extrait de pavot blanc dont on se sert en médecine contre les douleurs aiguës et l'insomnie.

LAZULITE, s. f. (P.)

لاجورد *pierre précieuse de couleur bleue*, autrement appelée *lapis-lazuli.* — Il suffit, je crois, de rattacher *lazulite* au persan, malgré la différence d'orthographe qui règne entre les deux mots, sans y rapporter encore *azur*, ainsi que l'ont fait plusieurs étymologistes. Voyez AZUR.

LÉCHER, v. a. (P.)

ليسيدن (en arabe لحس) *lécher;* origine probable de LISSER, *aplanir, rendre uni*, autre verbe qui présente avec le premier une grande analogie. — Ce mot s'emploie aussi, en persan et en français, dans le sens figuré: كاسه ليس veut dire *lèche-plat*, *écornifleur*, homme qui va fréquemment dîner chez les autres, sans en avoir reçu d'invitation. — C'est encore un terme de peinture, qui signifie *passer le pinceau sur une toile avec un soin minutieux.* — Plusieurs étymologistes regardent le grec λείχειν comme la racine de *lécher;* mais ليسش *action*

de lécher, et لَيِس *qui lèche*, paraissent plus satisfaisants.

LÉNITIF, IVE, adj. (A.)

لين *doux*, dérivé de لان *être doux*, par opposition à خشن *être rude, rêche*. Voyez RECHIN. — *Lénitif*, reproduction fidèle du latin *lenitivus* (*adoucissant*), est souvent employé comme substantif masculin, et semble remonter par l'intermédiaire de *lenis* (*doux*) au radical arabe.

LÈVRE, s. f. (P.)

لب *lèvre, bord*, une des deux parties extérieures de la bouche qui couvrent les dents. La première s'appelle *lèvre supérieure*, et l'autre *lèvre inférieure*. Quand cette dernière est trop grosse, ou quand elle avance beaucoup sur la lèvre supérieure, on la nomme LIPPE, et l'on dit familièrement : *faire la lippe à quelqu'un*, pour : *avancer la lèvre inférieure*, en signe de mauvaise humeur. C'est au latin *labrum* ou *labium* que les étymologistes rapportent le substantif *lèvre* et l'adjectif *labial*; mais on voit clairement que le latin *labrum* représente le radical persan, augmenté d'une terminaison.

LIBAN, n. pr. (A.)

لبنان Nom arabe du mont Liban, qui paraît dérivé de لبن *lait*, à cause de la couleur de lait qu'offrent les neiges perpétuelles dont ses sommets sont couverts.

C'est une chaîne de montagnes fort élevées, qui commence vers Tripoli et s'étend au delà de Damas; elle est habitée principalement par les Druzes, les Maronites et les Grecs Melkites. L'histoire nous apprend que Salomon fit couper dans les forêts du Liban les cèdres qui servirent à la construction du temple de Jérusalem. Vis-à-vis se trouve l'Anti-Liban, qui commence près des ruines de Sidon et s'unit à d'autres montagnes d'Arabie. Sur un espace de 35 à 40 lieues de long, le Liban est séparé de l'Anti-Liban par un pays fertile, connu des anciens sous le nom de *Cœle-Syrie*, c'est-à-dire *Syrie creuse*.

LIMBE, s. m. (P.)

لب *lèvre*, *bord*, *marge*. Bord extérieur d'un astre, ou d'un instrument de mathématiques; auréole de gloire autour de la tête d'un saint. — Le latin *limbus*, d'où vient le français *limbe*, n'est-il pas lui-même imité du persan?

LIMON, s. m. (T.)

ليمون *fruit du limonier*, donnant beaucoup de jus, et surtout employé dans la composition d'une boisson très-rafraîchissante, appelée *limonade*. Ses qualités sont les mêmes que celles du citron, avec lequel on le confond souvent.

LIPPE, s. f. (P.)

لب *lèvre*. — *Lippe* ne se dit que de la lèvre inférieure

quand elle est naturellement trop grosse, ou lorsqu'on l'avance, par moquerie ou par humeur, sur la lèvre supérieure. — Voyez LÈVRE.

LISSER, v. a. (A.)

Voyez LÉCHER.

LIVRE, s. f. (A.)

رطل *poids de* 12 *onces*. Malgré la différence d'orthographe qui semble exister entre l'arabe et le français, je crois que le premier est la racine du second. En effet, رطل lu à rebours donne les consonnes *l t r*, qui se retrouvent dans le grec λίτρα, désignant le même poids. Le latin *libra*, sans doute imité des Grecs, a passé dans le français *livre*, poids qui variait autrefois, suivant les diverses localités, de 12 à 16 onces, et qui est remplacé aujourd'hui par le demi-kilogramme. Remarquez, de plus, l'analogie du verbe arabe رطل *peser* avec le latin *librare*.

LOOK et LOK, s. m. (A.)

لعوق Électuaire employé contre les rhumes, les douleurs de poitrine, et qui se prend ordinairement par cuillerées. Le look blanc, dont la préparation est fort simple, est d'un usage plus fréquent que le look jaune ou vert. — Les dictionnaires donnent aussi *looch* et *loch;* mais les lettres *ch* ne peuvent représenter la prononciation du ق *q* ou *k*, et la première transcription se rapproche davantage de l'arabe.

LUTH, s. m. (A.)

ال *le*, عود *bois*. Nom d'un instrument de musique à cordes, abandonné depuis longtemps et remplacé par la guitare, à laquelle il ressemblait beaucoup pour le son et la forme. — La transcription française du mot arabe est tellement corrompue, qu'il paraît assez difficile, au premier coup d'œil, d'y reconnaître quelque rapport avec la racine orientale; mais on y parvient au moyen de l'espagnol *laud*, où l'on ne trouve déjà plus la première lettre de l'article arabe. — *Luthier*, qui se disait spécialement autrefois d'un ouvrier dans ce genre d'instrument, s'étend aujourd'hui à tous ceux qui fabriquent des instruments de musique à cordes ou à vent.

M

MACABRE, adj. f. (A.)

مقبرة pl. مقابر *lieu des tombeaux*, *cimetière*. De là vient l'adjectif français *macabre*, qui ne s'emploie qu'à la suite du mot *danse*. On appelait *danse macabre*, au moyen âge, une ronde nocturne que l'on supposait exécutée dans les cimetières, à certaines époques, par des morts de tout âge et de toute condition. Cette allégorie avait principalement pour but de rappeler à tous les hommes la nécessité de la mort.

MAGASIN, s. m. (A.)

مخزن pl. مخازن *dépôt de marchandises, amas de richesses;* nom de lieu dérivé du verbe خزن *rassembler, amasser.* — Se dit aussi, par extension, de certains recueils relatifs aux sciences ou à la littérature, comme le *Magasin encyclopédique*, le *Magasin théâtral*, etc. En Orient, plusieurs ouvrages portent le titre de *Magasin;* on peut citer entre autres le MACHZENI ASRÂR مخزن اسرار *Magasin des secrets* (ou *Trésor des mystères*), poëme moral et mystique composé par Nizami, auteur persan du VI[e] siècle de l'hégire. — C'est du même radical arabe que vient le substantif KHAZINE. Voyez ce mot.

MAGE, s. m. (P.)

مجوس *savant en astrologie*, ou *adorateur du feu.* Le culte du feu, introduit en Perse et dans la Chaldée, dura, dit-on, l'espace de quatre siècles et fut aboli par Omar III, khalife des Arabes. — On appelait aussi *mages* chez les Perses les ministres de la religion; le grec μάγος est une imitation du persan, auquel on rapporte encore *magicien*, *magie;* mais ces deux derniers mots n'ont guère d'affinité, dans les langues de l'Orient, avec le premier.

MAGHREB, s. m. (A.)

مغرب *occident, couchant*, dérivé de غرب *se coucher*, en parlant du soleil. Partie de l'Afrique qui comprend les

États barbaresques, dont les habitants s'appellent collectivement MAGHRÉBINS, ou *Occidentaux*. Les dictionnaires français ne sont pas d'accord entre eux sur l'orthographe de *Maghrébin*. Les uns écrivent *Maugrabin*, *Maugrébin;* d'autres *Mograbin*, *Mogrébin*, *Maure*, *More;* mais *Maghrébin* ou *Maghrabin* est la transcription qui se rapproche le plus de l'arabe.

MAHMIL, s. m. (A.)

محمل Étoffe de soie que le pacha d'Égypte envoie avec pompe à la Mecque pour couvrir le temple de la Caaba. Ce mot vient du verbe حمل *porter*, parce que le *mahmil* se place sur le dos d'un chameau spécialement destiné au transport de cette étoffe. — On écrit aussi MAHMEL.

MAHMOUD, n. pr. (A.)

محمود *loué*, *digne d'éloge;* dérivé de حمد *louer*. — Deux princes de la dynastie des Osmanlis ont régné sous le nom de Mahmoud; le premier, fils d'Ahmed II, monta sur le trône en 1730 et l'occupa pendant vingt-quatre ans; l'autre, deuxième fils d'Abd ulhamid et père du sultan régnant, mourut le 1er juillet 1839, après avoir gouverné l'Empire pendant trente et un ans. C'est à lui qu'on doit la création de la monnaie d'argent appelée MAHMOUDI محمودی, et qui vaut environ 4 francs 14 centimes.

MAHOMET, n. pr. (A.)

محمّد *digne d'éloge*, *loué;* dérivé de حمد *louer*. Nom

du fondateur de la religion musulmane, appelé aussi, mais plus rarement, **AHMED** احمد *très-louable*, et **MAHMOUD** محمود *loué*, autres dérivés de la même racine. — Régulièrement on devrait écrire et prononcer **MOHAMMED**; mais ce mot est moins répandu en France que le premier, représenté aussi quelquefois par la transcription vicieuse **MÉHÉMET**. — Né à la Mecque en 570, Mahomet eut pour père Abd allah, fils d'Abd elmottalib, et pour mère Amina, fille de Ouahb, fils d'Abd Menaf. A peine âgé de deux mois, il perdit son père, qui mourut à Médine, où l'appelaient des affaires domestiques, et, à six ans, sa mère, qui fut enterrée à Elaboua, village situé entre la Mecque et Médine. Il fut alors placé sous la tutelle de son grand-père, et, à la mort de ce dernier, sous celle de son oncle paternel Abou Taleb. A quarante ans, il eut sur le mont Harra une vision de l'ange Gabriel, qui, d'après la croyance des Musulmans, vint lui annoncer la mission prophétique à laquelle il était destiné, et lui remettre l'Alcoran, qui devait bientôt guider la foi de son peuple. Les premiers jours de l'islamisme furent très-orageux et suscitèrent contre le nouveau prophète la haine des partisans de Koreïch. Pour se soustraire à leur persécution, il fut contraint d'aller chercher un refuge à Médine. Avant d'entrer dans cette ville, il descendit à Koba, village situé au sud et à trois quarts d'heure de

marche, le lundi 12e jour de rébi premier (622 de Jésus-Christ), chez Koltsoum, fils d'Elhadem, et y passa quatre jours. Il bâtit en cet endroit une mosquée connue sous le nom de *Qobbet elislâm*, c'est-à-dire *Coupole de l'islamisme*. Mais bientôt la victoire remportée par Mahomet sur les Koreïchites, à la journée de Beder, contribua sensiblement aux progrès de la religion nouvelle et à la gloire de son auteur. On dit que Mahomet eut quinze femmes légitimes, dont la première seule, nommée Khadîdja, lui donna des enfants: quatre fils, morts très-jeunes, et quatre filles dont l'une, Fatima, devint l'épouse d'Ali. Il eut encore d'une concubine copte, appelée Marie, Ibrahim, né au mois de dzou -'lhidjdjet de la huitième année de l'HÉGIRE (voyez ce dernier mot). Mahomet avait environ soixante-trois ans quand il mourut à Médine, chez Aïecha, une de ses femmes; son corps, enseveli avec pompe par Ali et les deux fils d'Abbas, fut déposé dans une fosse creusée par Abou Talha, et non pas suspendu dans la Caaba, comme on l'a tant de fois répété. Plusieurs biographes attribuent la mort de Mahomet aux suites d'un empoisonnement.

MAÏDAN, s. m. (A.)

ميدان pl. ميادين *grande place*, *arène;* dérivé de ماد *être agité*, *bruyant*. — Place publique en Orient, où se tient le marché. En général, le mot *maïdan* désigne un

lieu très-vaste où peuvent se réunir un grand nombre de personnes, et, par extension, *arène, champ de combat.* — A Constantinople, il existe une place appelée ÂT MAÏDAN آت ميدان, c'est-à-dire *hippodrome.*

MAÏMON, s. m. (T.)

ميمون *singe. Maïmon* désigne en français un singe dont la queue ressemble à celle d'un cochon, et qui appartient au genre macaque; mais le mot turc signifie *singe* en général, sans distinction d'espèce.

MALÉKITE, s. m. (A.)

مالكى Attaché au rite de Malek, un des quatre imams orthodoxes de l'islamisme, et qui vint au monde à Médine, l'an 95 de l'hégire (713-714 de Jésus-Christ).

MAMLOUK, s. m. (A.)

مملوك *possédé, esclave*, dérivé de ملك *posséder.* Nom d'un corps de troupe égyptienne, formé dans l'origine de jeunes esclaves achetés par les souverains d'Égypte, au XIIIe siècle. Cette milice ne tarda pas à devenir menaçante, et l'un de ses chefs, Nour eddîn Ali, s'empara du trône en 1254. Depuis cette époque, les Mamlouks régnèrent sur l'Égypte jusqu'en 1517. Ce fut le sultan Sélim, empereur des Turcs, qui les assujettit au pouvoir suprême d'un pacha de son choix, en ne leur laissant plus que l'administration des provinces de l'Égypte. Enfin, en 1811, Mohammed Ali pacha, fatigué de leurs prétentions, en fit

périr un grand nombre sous ses yeux; aussi n'est-il plus question de Mamlouks aujourd'hui. — C'est *mamlouk* qu'il faut écrire, et non *mameluck* comme le donnent plusieurs dictionnaires, attendu qu'il n'y a que deux syllabes dans le mot arabe.

MANNE, s. f. (A.)

مَن *bienfait*, *faveur divine*, en arabe comme en hébreu. Nom d'un suc qui découle de certains arbres, particulièrement du frêne, et qui se coagule comme le miel; c'est un excellent purgatif. On appelle aussi *manne* une substance que Dieu fit tomber du ciel en faveur des Israélites dans le désert, et que l'on croit analogue à la manne ordinaire. La Bible nous apprend que les Hébreux en faisaient une sorte de pain dont ils se nourrirent pendant quarante années. On était forcé de la recueillir chaque jour, car elle fondait au soleil et ne pouvait guère se conserver au delà de vingt-quatre heures. — En style religieux, *manne* s'emploie souvent dans le sens d'*aliment céleste*, *eucharistique*.

MANTIL, s. m. (A.)

منديل *nappe*, *serviette*, et *turban* (en latin *mantile*). De là vient aussi le vêtement espagnol appelé *mantilla*, pièce d'étoffe de soie, de velours, ou autre, que les femmes se mettent sur la tête et croisent sous le menton. En France, la MANTILLE est une imitation de ce costume,

mais elle n'enveloppe que les épaules. — Chez les Grecs, μανδύη désignait le manteau militaire des Perses; aussi doit-on probablement attribuer à l'Orient l'origine du mot **MANTE**, sorte de couverture dont la forme a subi diverses modifications, comme le prouvent ses dérivés **MANTEAU**, **MANTELET** et **MANTELINE**.

MAOUARANNAHR, n. pr. (A.)

ما ورا النهر *ce qui est au delà du fleuve*, locution arabe qui désigne la contrée située au delà de l'Oxus, la Transoxiane. Pour compléter le sens de cette locution, il faut sous-entendre **DJEÏHOUN** جيحون, nom oriental du grand fleuve appelé *Oxus* par les Romains, qui séparait l'Iran du Touran, et dont les eaux viennent se jeter dans la mer Caspienne. — Quelques géographes écrivent aussi, mais moins correctement, **MAVARENNAHAR**.

MAQUEREAU, ELLE, subst. (A.)

مكروه fém. مكروهة *odieux*, *abominable*; dérivé de كره *détester*, *avoir en horreur*. — Terme dont on doit éviter l'usage et qui désigne l'homme ou la femme qui tient une maison de débauche et de prostitution. — Il est évident qu'on ne peut trouver aucun rapport étymologique entre ce nom et celui du poisson connu sous la même orthographe. — On dit fréquemment en turc, en parlant d'un homme *impur* ou *méchant*: **BIR MAKROUH ÂDEM DUR** بر مكروه آدمدر *C'est un vilain homme.*

MARABOUT, s. m. (A.)

مربوط *lié, attaché*, dérivé de ربط *lier, attacher*, au propre et au figuré. Homme attaché à la vie spirituelle ou à la retraite, chez les Musulmans; on rencontre un assez grand nombre de ces religieux dans l'Afrique septentrionale. — Plusieurs auteurs ont pensé que *marabout* et *almoravide* n'étaient que le même mot représenté par deux orthographes différentes; cependant la 3ᵉ forme رابط, d'où dérive مرابط MOURÂBIT' (par corruption MORAVIDE), veut dire particulièrement : *se tenir avec une armée sur les frontières pour inquiéter les ennemis*, et cette signification est, je crois, la seule qui puisse s'appliquer aux *almoravides*, qui, loin de s'attacher à leur résidence primitive, se rendirent célèbres par leurs invasions en Afrique et en Espagne. Voyez ALMORAVIDES. — La petite chapelle ou mosquée desservie par le *marabout* porte en français le même nom que ce solitaire, mais elle a pour correspondant arabe مُرَبط, *nom du lieu où l'on est lié, attaché*. — Par assimilation, on appelle aussi *marabout* une espèce de cafetière à large base, et dont le couvercle, assez semblable à la petite coupole qui surmonte la demeure du marabout, se termine en pointe à l'extérieur.

MARABOUTIN, s. m. (A.)

مرابطيّ adj. formé de مرابط auquel répond MORAVIDE,

par corruption. Ancienne monnaie d'or, connue en Espagne, en Portugal et dans le midi de la France, au moyen âge; elle y fut sans doute introduite par les Almoravides, dont elle tire son nom. — Voyez ALMORAVIDES.

MARAVÉDI, s. m. (A.)

مرابطي adjectif formé de مرابط, d'où vient aussi ALMORAVIDES. Voyez ce mot. — Petite monnaie de cuivre, autrefois usitée en Espagne et valant un centime et demi; elle tire son nom des Almoravides, sous la domination desquels elle fut frappée pour la première fois. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une monnaie de compte. — Écrivez *maravédis*, au pluriel.

MARCHER, v. n. (A.)

مشي *aller à pied.* — Par extension, *marcher* se dit, en français, du mouvement progressif d'une montre, d'une mécanique, d'un vaisseau, etc. Ce verbe signifie encore *avancer en place, en dignité.* — *Marcher sur les traces de quelqu'un*, c'est imiter sa conduite, ses vertus. — Si *marcher* ne vient pas précisément de مشي, on ne peut, du moins, s'empêcher de reconnaître l'analogie de l'arabe avec le français.

MARDONIUS, n. pr. (P.)

مردانه *courageux*, adjectif formé de مرد *homme de cœur, guerrier, héros.* — *Mardonius* est le nom latinisé

d'un célèbre général des Perses, qui combattit contre les Grecs et périt à la bataille de Platée, l'an 497 avant notre ère. Il était gendre de Darius.

MARFIL et MORFIL, s. m. (A.)

Formé peut-être de مال الفيل *richesse de l'éléphant.* *Marfil* est le nom donné à l'ivoire qui n'a pas encore été travaillé, aux dents d'éléphant séparées de l'animal. — Les lexicographes n'indiquent que très-imparfaitement l'origine de cette expression; elle vient, disent-ils, de l'espagnol *marfil*, où l'on trouve l'arabe *fîl* (*éléphant*). C'est vrai; mais la syllabe *mar* doit avoir aussi un sens particulier. Ne trouvant dans l'arabe aucun mot simple qui puisse se rapporter à *marfil*, je pense que ce dernier est formé par contraction de مال *bien*, *richesse*, et de فيل *éléphant* (MAL ELFÎL) dont les Espagnols auront fait *marfil*. L'importance que l'on attribue en Orient au commerce de l'ivoire, seul produit précieux de l'éléphant, paraît venir à l'appui de cette conjecture; à moins qu'on n'aime mieux faire usage de NAB ناب *dent*, qui s'applique aussi aux *défenses* de l'éléphant; toutefois, il est bien difficile de tirer *mar* de *nab*, et l'expression figurée semble préférable. — On écrit le plus souvent en français *morfil;* mais on a eu tort de confondre sous le même article, dans les dictionnaires, un autre mot qui présente la même orthographe, sans avoir aucun rapport

étymologique avec le premier. Je veux parler de celui qui désigne les légères parties d'acier qui s'attachent au fil d'un rasoir ou de tout autre instrument tranchant, après avoir passé sur la meule. *Morfil* n'est-il pas alors un mot tout français, contracté de *mord-fil, qui mord le fil,* qui s'attache au fil de l'instrument et l'empêche de couper?

MARI, s. m. (A.)

مرء *homme, époux;* fém. مرءة *femme, épouse.* — Il est facile de reconnaître ici l'origine du latin *maritus, marita* (*marié, mariée*). — De MARI vient MARIER, v. a., qui se dit indistinctement en français de l'homme ou de la femme; mais il est peut-être bon de faire remarquer que les Italiens sont plus précis que nous sous ce rapport. Chez eux, *maritare* veut dire *donner un mari*, et ne s'applique qu'à la femme; *ammogliare,* formé de *moglie* (*épouse*), ne se dit que de l'homme qui prend une épouse.

MAROC, n. pr. (A.)

مراكش Empire d'Afrique, situé dans la partie la plus occidentale de la Barbarie, et qui comprend les royaumes de Maroc, Fez, Sous, Tafilet et le pays de Dar'a. Il est habité par des Arabes, des Berbers, des Juifs et des Maures, confondus en français sous la dénomination commune de MAROCAINS. Le royaume de Maroc a pour capitale une ville du même nom, bâtie, selon le récit d'Ebn

Saïd, par Yousouf fils de Tâchafîn, dans une plaine aride, que ce prince rendit fertile au moyen d'aqueducs. — De *Maroc* vient le subst. masc. MAROQUIN, peau de bouc travaillée, parce que l'on doit à ce pays la manière d'apprêter ce genre de peau, dont on fait usage aujourd'hui dans toutes les contrées de l'Europe, où, par imitation, on donne le même nom à la peau de mouton préparée comme celle du bouc ou de la chèvre. — La fabrication du maroquin en France ne date que du milieu du XVIIIe siècle.

MASCARA, n. pr. (A.)

معسكر nom de lieu formé de عسكر *armée*. Camp, quartier général d'une armée. — Ville d'Algérie, située au sud-ouest d'Alger, dans la province de Telmesan (ou Tlemsen). Prise par les Français en 1837, elle fut livrée à Abd elqâder par le traité de la Tafna, et reprise en 1841.

MASCARADE, s. f. (A.)

مسخرة *raillerie*, *bouffonnerie*, dérivé de سخر *se moquer*. Déguisement avec un masque pour se divertir; réunion, danse, chansons de personnes masquées. — MASQUE, s. m., vient sans doute en dernier lieu de l'italien *maschera*, faux visage que l'on fabriquait autrefois en très-grande quantité à Venise pour le carnaval; mais l'italien n'est-il pas lui-même une imitation de l'arabe? — C'est aux Grecs qu'on attribue généralement l'invention

des masques; il y en avait de trois espèces : le *tragique*, le *comique* et le *satirique*, et l'on en faisait un usage habituel au théâtre.

MASSER, v. a. (A.)

مس *manier*, *toucher*, *palper*. Presser avec la main les diverses parties du corps, pour donner plus de souplesse à la peau. — L'opération du MASSAGE ou MASSEMENT est d'un usage général en Orient; elle excite chez la personne qui la subit le bien-être et des sensations voluptueuses.

MAT, adj. m. (P.)

مات *défait*, *réduit à l'extrémité*. Terme du jeu d'échecs. *Faire mat* ou MATER veut dire : mettre le roi dans l'impossibilité de changer de place ; ce qui termine la partie. Voy. ÉCHEC. — Par extension, *mater* se dit en français, au figuré, dans le sens de *dompter, abattre : mater l'orgueil de quelqu'un; mater son corps par les austérités*. Ce verbe alors a pour participe passé : MATÉ, E, *abattu, réprimé*.

MATAMORE, s. f. (A.)

مطمورة nom de lieu dérivé de طمر *cacher sous terre*. Cellier souterrain, silo dans lequel les Maures ont coutume de conserver le grain. C'est aussi le nom d'une sorte de prison où le même peuple enfermait la nuit les esclaves. — On ne doit pas confondre ce mot avec *mata-*

more, subst. masc., qui se dit pour *faux brave*, et vient de l'espagnol *matar* (*tuer*) et *moro* (*more* ou *maure*): *tueur de Maures.*

MATRACAT, s. m. (A.)

مطرقة dérivé de طرق *frapper avec une baguette.* Sorte d'instrument en bois, garni de marteaux, au moyen duquel les Chrétiens d'Orient annoncent l'heure des offices; l'usage du *matracat* dans l'Orient est fort ancien, parce qu'il n'a jamais été permis aux Chrétiens d'avoir des cloches. On se sert dans les mêmes occasions d'un instrument analogue, appelé TARABAT. Voyez ce mot. — J'écris *matracat*, avec un *t*, contrairement à l'orthographe adoptée par les dictionnaires, attendu qu'il n'y a point de raison pour le supprimer ici, lorsqu'on le conserve dans *tarabat*, dont la dernière syllabe se termine en arabe par la même lettre.

MÈCHE, s. f. (A.)

مشعل *lampe* et *torche*, dérivé de شعل *allumer*. *Mèche* se dit proprement en français du cordon de coton qu'on place dans les lampes et les flambeaux, et qui, une fois allumé, se trouve alimenté par l'huile, la cire, le suif ou la résine qui l'entoure. — Quant aux acceptions détournées du sens principal de ce mot, comme elles n'offrent aucun rapport avec l'arabe, il est inutile de les signaler ici.

MECQUE (LA), n. pr. (A.)

مكة Ancienne et célèbre ville du Hedjaz, où naquit Mahomet. Le temple qu'elle renferme, appelé CAABA, est visité chaque année par une foule de pèlerins qui s'y rendent de tous les lieux soumis à l'islamisme. Cette ville, située dans une vallée stérile et environnée de montagnes, est gouvernée par un chérif qui y jouit à la fois de l'autorité spirituelle et temporelle. Voyez la description de la Mecque donnée par Burckhardt dans ses *Voyages en Arabie*, traduits par M. Eyriès, tome Ier. — A l'égard de l'orthographe de *la Mecque*, il existe une bizarrerie assez remarquable; en français, on se sert de l'article féminin devant ce nom, bien qu'en arabe on écrive sans article MEKKAT مكة, qui serait plus exactement représenté par MEKKE. Le contraire a lieu pour *Médine*, ordinairement précédé de l'article en arabe, et jamais en français. C'est une irrégularité dont il serait bien difficile d'expliquer le motif. — Le nom des habitants de la Mecque, écrit MEKKÂOUY مكاوي en arabe, peut se rendre par MECQUOIS ou MEKKOIS en français. — L'usage veut qu'on écrive *la Mecque* et *Mecquois*; mais cette transcription n'est pas très-régulière: le ك redoublé ne peut être à la fois représenté par *c* et *q*; il semblerait que la lettre arabe renferme deux articulations bien distinctes, ce qui n'a pas lieu.

MÉDINE, n. pr. (A.)

مدينة *ville*, dérivé de مدن *séjourner*. En arabe, le nom de *Médine* est ordinairement précédé de l'article : ALMÉDÎNET المدينة *la ville* (par excellence), à moins qu'il ne soit suivi d'un autre substantif, comme : MÉDÎNET ENNÉBY مدينة النبى *la ville du Prophète*. Située au nord-ouest de la Mecque, dans une plaine fertile en palmiers, elle reçoit chaque année, à l'époque du pèlerinage, la visite d'une foule immense de Musulmans qui viennent s'incliner devant le tombeau de leur Prophète, placé dans la grande mosquée fondée par lui-même, et où reposent également les cendres d'Abou bekr et d'Omar. On a cru longtemps que le tombeau de Mahomet était suspendu dans l'intérieur du temple, mais il n'en est absolument rien. — Voyez la description de Médine, donnée par Burckhardt, dans ses *Voyages en Arabie*, traduits par M. Eyriès, tome II. — Le gouvernement de Médine est, comme celui de la Mecque, entre les mains d'un directeur spirituel et temporel ; le nom de ses habitants, qui s'écrit en arabe MÉDÎNYY مدينى, peut se rendre en français par MÉDINIEN.

MEDRESSÉ, s. f. (A.)

مدرسة nom de lieu dérivé de درس *étudier ; endroit où l'on étudie, où l'on enseigne ; école supérieure, collége*. — Les *medressés* sont généralement construites dans le

voisinage des grandes mosquées, et entretenues par les souverains musulmans.

MÉLIK, n. pr. (A.)

ملك *roi*, titre commun à plusieurs souverains orientaux qu'on ne distingue qu'à l'aide de leurs surnoms. Le plus illustre d'entre eux est *Mélik châh djelâl eddîn*, qui régna glorieusement sur la Perse au XIe siècle et créa l'ère appelée *jdélaléenne* ou *mélikéenne*. Atteint d'une grave maladie, il vint terminer ses jours à Baghdad, à l'âge de trente-huit ans.

MÉLOKHIE, s. f. (A.)

ملوخية Nom d'une plante potagère, très-commune en Égypte, et qui, au commencement du ve siècle de l'hégire, devint le prétexte de cruautés épouvantables, exercées par le khalife Hakem biamr allah envers tous ceux qui en faisaient usage. — Voyez l'Extrait de Taky eddîn Makrizy, publié par feu le baron Silvestre de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*.

MEMPHIS, n. pr. (A.)

منوف Ancienne ville de l'Égypte, bâtie sur le Nil et dont on attribue la fondation à Ménès. Non loin de là, vers le nord, s'élèvent les trois grandes pyramides. Autrefois capitale de l'Égypte, Memphis n'offre plus que des ruines, depuis que la fondation d'Alexandrie est venue porter un coup mortel à sa puissance.

MÈRE, s. f. (P.)

مادر *mère*. Remarquez l'analogie de ce mot avec le grec μήτηρ, le latin *mater*, l'italien *madre*, et l'anglais *mother*. — La lettre *d* ou *t*, qui fait essentiellement partie de la racine, a disparu néanmoins dans le français *mère*; mais on la retrouve dans l'adjectif dérivé *maternel*, pris du latin *maternus*. Comparez encore l'adjectif grec μητέριος avec le persan مادری.

MESQUIN, E, adj. (A.)

مسكين *pauvre*, *vil*; dérivé de سكن *être malheureux*. — Se dit en français des personnes dont les dépenses sont bien au-dessous de leurs moyens. Le même adjectif s'applique aux choses, dans l'ordre physique, comme: *vêtement mesquin*, qui témoigne d'une épargne sordide; et dans l'ordre moral, comme: *ouvrage mesquin*, plein de sécheresse; *pensée mesquine*, dépourvue d'élévation d'esprit. — Les Italiens emploient dans le même sens *meschino*, *a*, évidemment tiré de la même racine.

MESSIE, s. m. (A.)

مسيح *oint*, *sacré*; dérivé de مسح *donner l'onction*; expression mystique qui répond à *Christ*, pris du grec Χριστὸς. — On a cru longtemps que *Messie* venait du latin *missus* (*envoyé*), probablement à cause de l'analogie des deux orthographes; mais ce nom fut donné dans l'Orient à Notre-Seigneur Jésus, et le sens du mot arabe ne

permet pas d'assigner une autre origine au français *Messie*.

MIHRAB, s. m. (A.)

محراب Partie de la mosquée où l'imam, tourné vers la Mecque, dirige les fidèles dans l'exercice de la prière.

MINARET, s. m. (A.)

منارة nom de lieu formé de نار *feu*. *Fanal*, *tour* ou *construction élevée sur laquelle on allume des feux*, pour guider les voyageurs pendant la nuit. Par extension, tour d'une mosquée où le crieur public appelle cinq fois par jour les Musulmans à la prière. On sait qu'en Orient l'usage des cloches est absolument interdit, et que la voix des mouezzins suffit seule pour attirer les fidèles.

MINBER, s. m. (A.)

منبر *lieu élevé*, dérivé de نبر *exhausser*. Chaire à prêcher, dans les mosquées. — Ce mot, qui ne se rencontre pas dans les dictionnaires français, pourrait cependant bien y occuper une place, puisqu'il désigne un endroit spécial de la mosquée où se tient le prédicateur, et que plusieurs écrivains en ont déjà fait usage.

MIRAMOLIN, s. m. (A.)

أمير المؤمنين *prince des croyants*. — *Miramolin*, employé par différents écrivains français du moyen âge, est une corruption bizarre du titre que les Arabes donnent à leur khalife, et dont la transcription véritable est

ÀMÎR ALMOÙMINÎN. — Est-il étonnant, après cela, qu'on ait quelquefois tant de peine à découvrir la source orientale d'un grand nombre de mots défigurés comme celui-ci et enregistrés dans les dictionnaires?

MIRI, adj. et s. m. (P.)

ميرى *princier, appartenant à l'émir,* adjectif persan pris de l'arabe امير *prince*, *émir*. On l'emploie aussi substantivement en Turquie, dans le sens de *trésor royal, fisc*, et non pas d'*impôt sur les terres*, comme le disent les dictionnaires français; car *lever le miri*, c'est comme si l'on disait : *percevoir le princier* (sous-entendu *impôt*).

MIRMIRAN, s. m. (P.)

ميرميران *chef des chefs*, en arabe ÀMÎR ALOÙMÉRÂ امير الامرا, dont le persan est une corruption. — Ce titre est donné aux gouverneurs de provinces qui ont le rang de pachas à deux queues.

MIRZA, s. m. (A.-P.)

ميرزا nom contracté de امير *prince, émir,* en arabe, et de زاده *fils*, en persan : *fils de prince*, titre d'honneur en Perse et en Tatarie. *Mirza* se place ordinairement après le nom propre; quand il le précède, il équivaut à *Monsieur* en français.

MITSKAL, s. m. (A.)

مثقال Poids d'une drachme et demie, dérivé de ثقل

peser; on ne s'en sert guère que pour les perles, l'or et autres objets précieux. — C'est aussi le nom d'une monnaie d'or ayant le même poids.

MOBED, s. m. (P.)

موبد *sage, docteur*. Chez les anciens Perses, les *mobeds* étaient des mages du second ordre, chargés de l'entretien du feu sacré dans les temples.

MODÈLE, s. m. (A.)

مثال *exemple à suivre*, *objet d'imitation*, *de comparaison*, au propre et au figuré; dérivé de مثل *figurer, imiter la forme;* MODELER. — *Se modeler* sur quelqu'un signifie le *prendre pour exemple*. — Chez les Arabes, مثال s'écrit quelquefois pour مثل, qui veut dire *apologue*, *fable*, *parabole* et *proverbe*. Cette richesse d'acceptions, qui toutes offrent de l'analogie avec le sens de *modèle*, suffit, je crois, pour établir l'affinité des deux mots; car le latin *modulus*, qui se rapproche le plus de *modèle*, n'a pas une signification aussi étendue et paraît d'ailleurs lui-même imité de l'arabe. On sait que le ث se confond souvent dans la prononciation arabe avec le ت, et du *t* au *d* la différence n'est pas grande.

MOHATRA, adj. m. (A.)

مخاطرة *chance*, *risque;* dérivé de خطر *vendre par contrat aléatoire*. En français, *mohatra* ne s'emploie jamais seul; on dit: *contrat mohatra*, pour: *marché usuraire*,

en vendant fort cher et à crédit, sur obligation, un objet que l'on rachète bientôt à vil prix et au comptant. — Les dictionnaires français ne donnent pas l'étymologie de *mohatra*, tiré probablement de l'arabe, dans la transcription duquel on n'aura pas tenu compte du point diacritique de la consonne خ.

MOKHA, n. pr. (A.)

مخا Ville du Yémen, avec un port sur la mer Rouge, à quinze lieues du détroit appelé *Bab elmandeb*. Il s'y fait un très-grand commerce du café connu sous le même nom et tiré des plaines environnantes; le grain en est petit, rond et d'une qualité supérieure à celle des autres cafés. — L'usage est d'écrire *Moka* sans *h*; mais comme le *k* est insuffisant pour représenter la valeur du خ, il vaut mieux s'en tenir à la transcription *Mokha*, adoptée par les orientalistes, ou bien à *Mocra*, prononciation encore plus exacte du mot arabe, puisque *cr* grasseyés rendent le son du خ.

MOLLA, s. m. (A.)

مولى et مولا *seigneur, maître,* dérivé de ولى *gouverner.* Titre d'honneur accordé, chez les Arabes et les Turcs, aux cheïkhs, aux jurisconsultes, et en général à tout homme recommandable par son savoir ou sa piété. — *Molla,* prononciation turque vulgaire, est le même mot que *mouley*, adopté au Maroc en parlant de la personne de

l'Empereur. — On a tort d'écrire souvent *mollah*; la lettre *h* ne peut que nuire à l'exactitude de la transcription française, déjà défigurée par le redoublement de la consonne *l*.

MOMIE, s. f. (P.-A.)

مومیة *corps embaumé*, dérivé du subst. persan موم *cire* ou *substance balsamique* dont on se servait autrefois pour la conservation des cadavres. C'est surtout en Égypte que l'art de l'embaumement avait atteint le plus haut degré de perfection; les corps, enveloppés de bandelettes étroitement serrées et trempées dans des aromates, étaient placés dans des coffres chargés de figures hiéroglyphiques et demeuraient à l'abri de la corruption pendant une longue suite de siècles. On appelle aussi *momies*, dans l'Arabie, les corps des pèlerins engloutis sous les sables mouvants du désert et que l'on retrouve ensuite desséchés par l'ardeur du soleil. — Au figuré, *momie* se dit souvent, en français, d'une personne apathique.

MOSQUÉE, s. f. (A.)

مسجد nom de lieu dérivé de سجد *se prosterner* (*pour adorer*). Temple, oratoire musulman du second ordre. Chacune des grandes mosquées où l'on récite la *khotba*, prière publique pour le souverain, s'appelle DJAMI' جامع, c'est-à-dire *qui réunit* (*les fidèles*), expression qui, chez

nous, répond au mot *basilique*. Telle est au Caire la mosquée *elazhar*, c'est-à-dire *brillante*, à laquelle on a donné souvent mal à propos le nom de *mosquée des fleurs*. On ne voit dans les mosquées ni tableau, ni statue, ni autel, si ce n'est une espèce de niche appelée *mihrab*, vers laquelle on se tourne en priant, parce qu'elle indique la position géographique du temple de la Mecque. Une chaire, des lampes et de nombreuses inscriptions arabes, tirées de l'Alcoran, sont les seuls ornements intérieurs. La tour se nomme *minaret*; c'est de là que le *mouezzin* ou crieur public appelle cinq fois par jour les fidèles à la prière. Avant d'entrer dans le temple, tout Musulman doit se laver les mains à une fontaine située dans la cour voisine. — Le substantif *mosquée* est une étrange corruption de l'arabe, aussi bien que le portugais *mesquita* et l'italien *meschita*; mais l'usage l'a fait adopter.

MOSTARABE, adj. des 2 g. (A.)

مستعرب *assimilé aux Arabes*. Étranger devenu pour ainsi dire Arabe par un long séjour dans le pays. Chez nous, on appelle ainsi les Chrétiens d'Afrique et d'Espagne issus du sang arabe ou maure. — L'orthographe *mostarabe* est la seule qui puisse faire connaître la racine du mot français que les dictionnaires écrivent : *mosarabe*, *musarabe* ou *mozarabe*, en supprimant le *t*, nécessaire

ici. *Mostarabe* signifie régulièrement *arabisé*, et l'on ne doit pas aller chercher dans cette expression le nom d'un prétendu vainqueur des Maures, comme on l'a fait jusqu'à présent.

MOUALLAKAT, s. f. (A.)

معلقة fém. de معلق *suspendu*, participe dérivé de علق *être attaché, suspendu.* On sous-entend devant le participe féminin arabe le substantif QASÎDET قصيدة *poëme*, et l'on appelle ainsi les sept poëmes suspendus autrefois à la Mecque, dans le temple de la Caaba, à cause du mérite de leur composition. Ces poëmes ont pour auteurs : Amr ben Koltsoum, Amrou-'lqays, Antara, Harets, Lébid, Tarafa et Zoheïr.

MOUBACHIR et MUBACHIR, s. m. (A.)

مباشر *chargé d'affaires, courtier ;* dérivé de باشر *traiter une affaire,* 3ᵉ forme de بشر. Commissaire du Gouvernement turc dans les provinces qui dépendent de la Porte.

MOUCHE, s. f. (P.)

مكس Insecte diptère, à ailes transparentes et sans étui, dont il existe un grand nombre d'espèces. — On trouve dans le persan, au moyen de la transposition des deux dernières lettres, le latin *musca*, d'où vient le français *mouche*.

MOUEZZIN, s. m. (A.)

موذن *crieur public*, qui, du haut des minarets, con-

voque les fidèles musulmans à la prière. — Ce mot vient de أذن *informer*, 2ᵉ forme de أذن *écouter*, verbe pris du substantif أذن *oreille*. — Le signe ء, placé sur le و, indique que cette lettre tient ici la place de l'ا radical, en vertu d'une règle de permutation consignée dans la grammaire arabe.

MOUFTI et MUFTI, s. m. (A.)

مفتي *qui donne une réponse décisive*, titre du chef de la religion mahométane. Ce mot vient de la racine فتا, qui, à la 4ᵉ forme افتا, signifie : *faire connaître la vérité par une réponse juridique*. Les fonctions du *mufti*, supérieures à celles du cadhi, consistent à résoudre en dernier ressort les points de controverse en matière de droit civil et religieux ; ses sentences, appelées *fetvas*, et non *fetfas*, sont sans appel. — Voyez FETVA.

MOUSSELINE, s. f. (A.)

موصل Nom arabe d'une ville considérable d'Asie, appelée *Mosul* et *Moussel* en français ; elle est bâtie sur la rive droite du Tigre, vis-à-vis de la place où était autrefois Ninive. Il s'y fait un grand commerce de tissus fort légers, dits *mousselines*, mot formé du nom de la ville qui les a fait connaître à l'Europe pour la première fois. — موصل veut dire littéralement : *qui fait parvenir (une personne ou une chose à sa destination)*, *expéditeur* ; dérivé de اوصل *faire parvenir*, 4ᵉ forme de وصل *réunir*.

MOUSSON, s. f. (A.)

موسم *saison, partie de l'année;* dérivé de وسم *marquer, désigner.* — *Mousson*, en français, se dit de la saison des vents périodiques de la mer des Indes, qui soufflent six mois d'un côté, et six mois de l'autre, ou du courant formé par ces vents. C'est une corruption du mot arabe, qui se prononce *mousim*.

MOUSTAFA, n. pr. (A.)

مصطفى *élu, choisi;* surnom de Mahomet, porté par plusieurs Musulmans de distinction. C'est le participe passif du verbe اصطفا *choisir*, 8e forme de صفا *être pur.* — La transcription *Mustapha*, donnée par plusieurs lexicographes, manque d'exactitude en ce qu'elle représente le ف *f* par deux lettres dont la première n'existe pas en arabe. Il vaut donc mieux écrire *Moustafa*, ou *Mustafa*, suivant la prononciation turque.

MOUTAZALITES, s. m. pl. (A.)

معتزلة *séparés, dissidents;* dérivé de اعتزل *se retirer, s'éloigner*, 8e forme de عزل *bannir*, EXILER. Épithète donnée à des sectaires musulmans qui, refusant de croire à la prédestination, professaient le dogme du libre arbitre. — Le mot français *exiler* n'est que la reproduction du verbe primitif arabe.

MOUZOUN, s. m. (A.)

موزون *pesé, qui a le poids légal;* dérivé de وزن *peser.*

Monnaie de compte usitée au Maroc, et en Algérie avant la domination française; elle vaut environ 8 centimes.

MUSC, s. m. (A.)

مسك Quadrupède, de la grosseur du chevreuil, qui produit une espèce de parfum de couleur brune, appelé *musc* comme lui, et dont les Orientaux font le plus grand cas. — On trouve dans les poésies arabes, persanes et turques, une foule de vers consacrés à l'éloge du musc et de l'ambre. — De là vient l'adjectif MUSQUÉ, E, en arabe مسكيّ, qui s'emploie dans les deux langues au propre et au figuré.

MUSCAT, s. m. (A.)

مسكة *vin muscat, qui a une odeur de musc.* — C'est aussi le nom de plusieurs espèces de poires dont le goût rappelle celui du même parfum.

MUSULMAN, E, adj. (A.)

مسلم *soumis (à Dieu et à Mahomet)*, dérivé de اسلم *se soumettre*, 4e forme de سلم *être sain et sauf.* — Le mot arabe se prononce *mouslim*, mais augmenté de la terminaison persane ان (مسلمان) il a servi de type à l'adjectif français, qui se dit indistinctement de toutes les sectes mahométanes, dont la religion s'appelle ISLAM ou ISLAMISME. Voyez ce mot.

MYRRHE, s. f. (A.)

مرّ *amer.* Gomme résineuse, odoriférante, de couleur

jaunâtre, et fort amère, comme l'indique son nom. On la trouve en grande quantité dans le Yémen; c'est un excellent remède contre la toux et le scorbut. — Il est hors de doute que le grec μύῤῥα, d'où vient le français *myrrhe*, n'est qu'une reproduction de l'arabe.

MYSTÈRE, s. m. (A.)

مستور *caché*, *voilé;* dérivé de ستر *voiler*, d'où vient aussi le substantif STORE. Sens caché, vérité impénétrable, surtout en matière de religion. — Bien que les étymologistes fassent venir *mystère* du latin *mysterium* ou du grec μυστήριον, il n'en est pas moins vrai que l'origine de ces mots est entièrement arabe, et que la première consonne *m* est tout à fait accessoire.

N

NABAB, s. m. (A.)

نوّاب pl. de نائب *lieutenant*. Ce mot, quoique au pluriel, s'emploie comme s'il était au singulier, en parlant d'un gouverneur de province, d'un lieutenant du souverain, etc., dans l'Inde musulmane. — On peut voir, à l'article AYAN, un exemple semblable d'un substantif pluriel mis à la place du singulier. — Écrivez *un nabab*, et *des nabab*, sans *s*, afin de conserver au pluriel arabe la terminaison qui lui est propre.

NACAIRE, s. f. (P.)

نقاره Petite timbale en usage dans la musique militaire des Orientaux. — Les Arabes ont un mot très-rapproché de celui-ci pour désigner une espèce particulière d'instrument à vent ; c'est ناقور, dont ils se servent en parlant de la *trompette du jugement dernier*. — Ces deux substantifs appartiennent au verbe arabe نقر, qui veut dire aussi : *battre* (*le tambour*) et *sonner* (*de la trompette*). — Les Italiens disent *nacchera* dans le sens de *timbale*, et ce terme a la même origine que le correspondant français.

NACARAT, adj. et subst. masc. (P.)

نكار *peinture, figure ornée de couleurs variées;* les poëtes font quelquefois usage de ce mot pour désigner une *belle*, une *amante*. — D'après Jean de Sousa, le persan a servi de racine au portugais *nacarado, a*, qui se dit spécialement de la *couleur vermeille*, du *rouge clair entre le cerise et le rose*, et dont nous avons fait NACARAT (Voyez le lexique intitulé : *Vestigios da lingoa arabica em Portugal*, in-4° ; Lisboa, 1830, 2e édition, augmentée et annotée par Moura).

NADIR, s. m. (A.)

نظير *égal, qui correspond à;* dérivé de ناظر *être semblable*, 3e forme de نظر *regarder*. Terme d'astronomie qui indique le point du ciel placé sous nos pieds, en

quelque lieu de la terre que nous nous trouvions. Le *nadir* est perpendiculairement opposé au *zénith*.

NAFÉ, s. m. (A.)

نافع *salutaire*, dérivé de نفع *être utile*. Nom donné au fruit de la ketmie odorante, plante malvacée très-estimée en Orient, à cause de sa propriété adoucissante. On en fait une pâte et un sirop employés avec succès contre les maladies de poitrine.

NAFFE, s. f. (A.)

نفح *odeur agréable*, *souffle embaumé*. On ne se sert du mot *naffe* que dans cette expression composée: *eau-de-naffe*, c'est-à-dire *eau de senteur*. — Le redoublement de la consonne *f* remplace ici le ح, qu'on n'aurait pu rendre d'une manière sensible dans la transcription.

NAÏB, s. m. (A.)

نائب *lieutenant*, dérivé de ناب *remplacer*. Substitut d'un cadhi, vicaire d'un imam. Ce terme, en Turquie, s'emploie dans l'ordre judiciaire et religieux, comme VÉKÎL وكيل dans l'ordre civil et politique. — Du pluriel نوّاب vient, par corruption, le substantif NABAB. Voyez ce mot.

NAKIB, s. m. (A.)

نقيب *prince*, *chef;* dérivé de نقب *commander*. Le titre de *nakib* jouit dans toute la Turquie d'une haute considération, mais surtout à Constantinople, où le nakib

elachrâf (*chef des chérifs*) a seul le droit de porter l'étendard du Prophète quand il est transféré du séraï au camp impérial. Cet étendard porte le nom de SANDJAK. Voyez ce mot.

NAMAZ, s. m. (P.-T.)

نماز *prière*, que les Musulmans sont obligés de faire à différentes heures, et qui doit avoir lieu cinq fois par jour : le matin, à midi, l'après-midi, au coucher du soleil, et en se mettant au lit. Chez les Arabes, on se sert du mot SALÂT صلوة ou صلاة dans le même sens.

NAPHTE, s. m. (A.)

نفط *bitume liquide*, transparent et très-inflammable. — Quelques dictionnaires donnent *naphthe*, en attribuant ce mot au grec νάφθα ; mais comme il vient de l'arabe, où la lettre *p* n'existe pas, quel inconvénient y aurait-il à écrire *nafte* en français?

NARCISSE, s. m. (P.)

نرگس Plante bulbeuse dont il existe un grand nombre d'espèces qui servent à l'ornement des jardins. Les poëtes orientaux comparent souvent la beauté de l'œil d'une amante avec la fleur du narcisse. — Si ce mot vient plutôt du grec νάρκισσος, dont la racine est νάρκη, *assoupissement*, parce que l'odeur du narcisse a la propriété d'assoupir, on peut toutefois signaler l'analogie d'orthographe que présente le persan avec le grec.

NARD, s. m. (P.)

نردين et ناردين Plante aromatique, du genre de la lavande, et qui a donné son nom à la famille des NARDINÉES; on en tire le parfum appelé *nard.* Il est question du *nard* (en hébreu נרד) dans l'Écriture sainte; on lit, au chapitre 1er, verset 11, du *Cantique des cantiques*, ces paroles de l'épouse : « Pendant que le roi reposait, le *nard* dont j'étais parfumée a répandu son odeur. » Ce genre d'aromate était également en usage chez les Grecs et les Romains, dans l'antiquité.

NARGUILÉ, s. f. (P.)

نارگله et نارگيله *pipe persane et turque*, appelée aussi H'OUQQA حقة dans l'Inde. Le tuyau de cette pipe, fait de cuir, se nomme MÂRPÎTCH ou *serpentin*, mot formé du persan مار *serpent* et de پيچ *tortillé.* — On peut écrire également NARGUILEH, mais les autres transcriptions indiquées dans les dictionnaires français manquent tout à fait d'exactitude.

NATRON, NITRE, s. m. (A.)

نطرون *carbonate de soude naturel,* dont il existe une très-grande quantité dans certains lacs de la Basse-Égypte. — Autrefois on écrivait ANATRON, évidemment tiré du même mot arabe précédé de l'article. — C'est encore de là que vient le substantif masculin NITRE, ou *salpêtre.*

NAZARÉEN, NE, adj. et subst. (A.)

نصرانی fém. نصرانية *habitant de Nazareth* ناصرة, bourg de Galilée, célèbre par le séjour qu'y fit Jésus-Christ. Nom porté par les premiers Chrétiens d'Orient, et donné encore aujourd'hui par les Musulmans à tous les Chrétiens, sans distinction de lieu ni de secte.

NEMS, s. m. (A.)

نمس Nom arabe de l'ichneumon ou rat d'Égypte, autrement appelé *mangouste;* animal quadrupède qui attaque les serpents et se nourrit de leurs œufs.

NÉNUFAR, s. m. (P.)

نوفر et نیلوفر Genre de plantes aquatiques très-froides, dont il y a plusieurs espèces à larges feuilles et à fleurs rouges, bleues, jaunes ou blanches. Les Grecs appellent le nénufar νυμφαία, et les Français, *lis des étangs.* — D'après les dictionnaires, *nénufar* serait une corruption du mot grec; cependant on peut remarquer une bien grande analogie d'orthographe entre le mot français et son correspondant oriental.

NESCRY et NESKHY, s. m. (A.)

نسخی *écriture des copies*, dérivé de نسخ *copier.* Genre d'écriture arabe le plus facile à lire, et dont les caractères employés dans le présent ouvrage peuvent donner une très-juste idée. Les Turcs s'en servent aussi; mais leurs lettres sont généralement plus serrées que

celles des Arabes. — A l'occasion du mot *nescry*, il est bon, je crois, de rappeler ici les noms des autres genres d'écriture ancienne et moderne à l'usage des Arabes, des Turcs et des Persans :

1° Le COUFIQUE كوفى, ou écriture de Coufa, fort ancien, angulaire, est dépourvu de points diacritiques.

2° Le KARMATIQUE قرمطى, ou écriture des Karmates, ne porte pas non plus de points, mais quelques lettres sont déjà plus arrondies que dans le coufique.

3° Le TSOULOUTSY ثلثى, sert pour les titres d'ouvrages, les inscriptions lapidaires et autres ; cette écriture, dont les lettres sont enchaînées les unes dans les autres, est assez difficile à lire.

4° Le RÎH'ÂNY ريحانى, appelé du nom de son inventeur, s'emploie aussi pour les titres d'ouvrages et les inscriptions monumentales.

5° Le MAGHRÉBIN مغربى, ou arabe de l'Afrique septentrionale, est moins élégant que le neskhy, dont il diffère surtout par la forme de l'*élif*, du *dal*, du *s'ad*, du *t'a*, du *fa* dont le point se place au-dessous de la lettre au lieu d'être au-dessus, et du *qaf* qui ne prend qu'un seul point. Le reste n'offre rien de bien remarquable.

6° Le DÎVÂNY ديوانى, est un genre d'écriture particulier aux commis expéditionnaires de la Porte, et

dont les mots se devinent parfois plus facilement qu'ils ne se lisent.

7° Le TA'LÎQ تعليق, est ainsi nommé parce que chaque lettre semble, pour ainsi dire, *suspendue;* il est généralement adopté par les Persans et quelquefois par les poëtes turcs.

8° Le CHIKESTÉ شكسته, autre genre d'écriture persane, est peu lisible et très-négligé. Ce mot signifie *rompu, brisé, sans lien.*

NEUF, NEUVE, adj. (P.)

نو *récent, qui vient de paraître.* — Ce radical, qui se prononce *nev*, se retrouve dans plusieurs langues, notamment dans le grec *νέος*, le latin *novus*, l'italien *nuovo,* et l'anglais *new* encore plus rapproché du persan. — De là vient également l'adjectif français NOUVEAU, ELLE.

NICHAN IFTICRAR, s. m. (P.-A.)

نشان افتخار *signe d'honneur*, expression composée de l'adjectif persan نشان *qui marque, qui indique*, et du substantif arabe افتخار *honneur, gloire.* Décoration de mérite, créée par le sultan Mahmoud II, père de celui qui règne aujourd'hui sous le nom d'Abd elmedjîd. Mahmoud, né le 20 juillet 1785, était monté sur le trône le 28 juillet 1808.

NIL, n. pr. (A.)

نيل Grand et célèbre fleuve d'Afrique, qui prend sa

source dans une montagne de l'Abyssinie, traverse la Nubie, l'Égypte, et va se jeter par plusieurs embouchures dans la Méditerranée. C'est à son débordement périodique que l'Égypte, presque toujours privée de pluie, doit sa fécondité.

NIZAM, s. m. (A.)

نظام *règlement*, dérivé de نظم *arranger*, *disposer*. On appelle en Turquie NIZÂMI DJÉDÎD نظام جديد le nouveau système militaire créé par le sultan Sélim III, dans le but d'exercer des troupes turques à l'européenne, pour remplacer les janissaires. L'exécution de cette mesure, suspendue pendant quelque temps, a été reprise avec succès par Mahmoud II, père du sultan régnant.

NOISE, s. f. (A.)

نزاع *querelle, contestation;* dérivé de نازع *disputer, chercher querelle,* 3[e] forme de نزع *enlever, dépouiller*. — Malgré le rapprochement orthographique que l'on peut établir entre *noise* et les mots latins *noxa* (*perte*, *dommage*), *noxius* (*nuisible*) ou *nocere* (*nuire*), la racine arabe paraît plus précise, et par conséquent préférable.

NOM, s. m. (P.)

نام *nom*, *réputation*, *renommée*. — Remarquez l'affinité du persan avec le grec ὄνομα, le latin *nomen*, l'italien *nome*, et surtout avec l'anglais *name*, où l'on trouve exactement l'orthographe du radical.

NOYAU, s. m. (A.)

نوى *noyau* (particulièrement de la datte). — Origine probable de l'orthographe française du mot *noyau*, que les étymologistes attribuent généralement au latin *nucleus*, formé de *nux* (*noix*). — Le sens du latin offre peut-être quelque chose de plus satisfaisant; mais comment trouver *noyau* dans *nucleus?*

NUQUE, s. f. (A.)

نقرة *cavité à la partie inférieure de l'occiput, fossette du cou, nuque;* dérivé de نقر *creuser*. — Plusieurs étymologistes attribuent au latin *nucula*, diminutif de *nux* (*noix*), l'origine du français *nuque;* mais cela ne peut être, puisque la nuque indique une partie creuse, et la noix une partie saillante. Il est plus probable que ce mot vient de l'arabe, dont on a négligé la dernière radicale. — Les Espagnols, les Portugais et les Italiens écrivent *nuca*.

O

ODALIQUE, s. f. (T.)

اودهلق littéralement *chambrière*, composé de اوده *chambre* et de la terminaison turque لق *liq*, qui s'ajoute à certains substantifs pour en modifier le sens. — On se fait généralement en France une idée trop avantageuse

de la condition des odaliques; ce ne sont que des esclaves du harem impérial, attachées au service des autres femmes de Sa Hautesse. Le harem du sultan se compose de trois classes de femmes : 1° les KHASSÉKIS ou sultanes *intimes*, qui ne peuvent prendre ce titre qu'après être devenues mères; 2° les KADINES ou *maîtresses*, esclaves favorites, au nombre de sept; 3° les ODALIQUES ou *femmes de chambre*. — C'est à tort qu'on écrit *odalisque*, puisque la lettre *s* est tout à fait étrangère à la formation de ce mot.

ODEUR, s. f. (A.)

عطر *odeur agréable, parfum*. Le sens de l'arabe est précis, tandis que le français *odeur* et le latin *odor* ont besoin d'être déterminés par quelque adjectif : *bonne odeur, mauvaise odeur;* quelquefois, cependant, *odeur* signifie *parfum*, comme en arabe, et s'emploie au figuré pour *réputation;* ex. : *cet homme est mort en odeur de sainteté*. — Le mot oriental présente donc une analogie qui mérite d'être signalée.

ODJAK, s. m. (T.)

اوجاق *foyer, famille*. Titre d'honneur autrefois porté par le corps des janissaires, dont il n'existe plus de trace aujourd'hui. — Le même mot désigne encore en Turquie la réunion des membres d'une même secte, d'une même corporation.

OIE, s. f., OISON, s. m. (A.)

وزّ Oiseau palmipède, aquatique, dont il existe plusieurs espèces à l'état sauvage et domestique. — On se sert quelquefois de ce nom, au figuré, pour désigner une personne dépourvue d'esprit. — Les étymologistes ne donnent rien de satisfaisant sur l'origine du mot *oie*, dont le diminutif *oison* représente assez bien l'orthographe du correspondant arabe, surmonté du *tenouine*. Il importe toutefois de remarquer que ce signe n'influe pas sur le sens de l'arabe, qui veut dire simplement *oie*, sans distinction de grosseur. — وزّ ne peut être une imitation du français; car on le trouve dans les fables de Lokman, dont le nom est cité avec éloge dans le livre sacré des Mahométans.

OKAL, s. m. (A.)

وكالة littéralement *administration*. Nom donné en Égypte à de vastes bâtiments de forme ordinairement carrée, dans lesquels des marchands de divers pays viennent louer des boutiques et des magasins. Comme on y reçoit aussi des voyageurs, le mot *okal* répond assez exactement à celui d'*hôtellerie*.

OQUE, s. f. (T.)

أوقه Poids de détail, usité en Turquie; d'après notre système, il vaut environ 1 kilogr. 250 gr. — On écrit aussi OKE et OCQUE; mais l'intercalation du *c* dans cette dernière transcription est complètement inutile.

ORANGE, s. f. (P.)

نارنج Fruit à pepins, à pulpe juteuse et rafraîchissante; et dont l'écorce, d'un jaune doré, est d'un usage fréquent en médecine. C'est à cause de sa couleur que les Latins l'ont appelé *malum aureum* (*pomme d'or*); et l'on connaît la fable, inventée par les Grecs, du dragon préposé à la garde des *pommes d'or* du jardin des Hespérides. — L'oranger, originaire du midi de la Chine, fut bientôt cultivé dans l'Inde et dans la Perse; de là il se propagea en Europe par la Grèce, l'Italie, le Portugal, l'Espagne et le midi de la France. Sa fleur blanche, d'une odeur délicieuse, est l'emblème de l'innocence et de la pureté. — Les oranges les plus estimées viennent de Malte et du Portugal. — *Orange* se rattache, dit-on, au latin *aurum* (*or*), mais cette analogie n'est pas assez précise pour en fixer l'orthographe; il vaut mieux en reconnaître la racine dans le mot persan نارنج, reproduit dans le grec moderne νεράντζι, l'espagnol *naranja*, et l'italien *arancio* et *narancio*.

OSMANLI, s. m. (T.)

عثمانلو, et plus ordinairement عثمانى *descendant d'Osman*. La terminaison لو du premier mot appartient à la langue turque, et celle du second à l'arabe. — Le pluriel *Osmanlis*, qui se disait dans l'origine des princes de la famille d'Osman, sert aujourd'hui à désigner collective-

ment les sujets de l'Empire turc, appelés aussi, mais improprement, OTTOMANS. Voyez ce mot.

OTTOMAN, E, subst. et adj. (T.)

عثمانى *descendant d'Osman,* ou appartenant à ce prince; adjectif arabe formé du nom d'Osman I[er], fondateur de la dynastie qui règne aujourd'hui sur les Turcs, appelés par corruption OTTOMANS. Osman monta sur le trône en 1304 et mourut en 1326. — Pourquoi donc écrire *Ottoman* en trois syllabes, quand le nom propre n'en contient que deux? D'ailleurs *Ottoman* ne peut s'employer régulièrement, ni comme adjectif, ni comme nom de peuple; c'est aussi peu correct que si l'on disait, au pluriel : *les Mahomets*, pour : *les Mahométans.* La terminaison de l'adjectif arabe n'a pas été rendue, et l'on aurait mieux fait, sans doute, de transcrire عثمانى par OSMANIEN, NE, de même que l'on représente l'adjectif turc عثمانلو par OSMANLI; mais l'usage en a autrement décidé. — On trouve dans les dictionnaires *Otsman, Othman* et *Osman,* comme variantes du nom propre; mais il faut adopter de préférence la dernière orthographe, parce qu'elle fait connaître exactement la prononciation turque. — On appelle encore OTTOMANE, subst. fém., une espèce de divan ou de lit de repos sur lequel plusieurs personnes peuvent s'asseoir et converser ensemble, à la manière des Orientaux.

OU, conj. altern. (A.)

أو Particule arabe qui remplit la même fonction que la conjonction française *ou*, et avec laquelle on peut comparer le latin *aut*, l'italien *o*, l'espagnol *ó*, *ú*, le portugais *ou*, et l'anglais *or*.

OULÉMA, s. m. pl. (A.)

علماء pl. de عليم *docte*, *savant*; dérivé de علم *savoir*. On appelle ainsi en Orient les jurisconsultes et les docteurs de la loi musulmane; réunis en corps, ils émettent des avis qui agissent puissamment sur le conseil du sultan et les affaires de l'Empire. — Les dictionnaires français font un substantif singulier du mot *ouléma* et écrivent *oulémas* au pluriel; mais on ne peut dire correctement un *ouléma*, puisque le singulier est *alîm*; ni *l'ouléma*, en parlant de la réunion de ces savants. On doit toujours écrire au pluriel *les ouléma*, sans faire usage de la lettre *s*. Il s'agit ici de représenter le mot oriental; si l'on ne veut pas employer la forme du pluriel arabe, rien n'empêche de se servir d'un terme français équivalent. C'est en altérant ainsi l'orthographe orientale, que l'on arrive à détourner les mots de leur sens véritable; le pluriel arabe *abdal*, écrit à tort en français *abdalas*, en offre un exemple. Voyez ABDAL.

P

PACHA, s. m. (T.)

پاشا Titre des gouverneurs de provinces, des principaux dignitaires de l'Empire turc. Le mot *pacha* employé seul désigne ordinairement le grand vizir.

PACHALIK, s. m. (T.)

پاشالق *charge, gouvernement d'un pacha;* formé du substantif پاشا et de la terminaison لق qui s'ajoute à certains substantifs, comme : ODA اوده *chambre,* ODALIQ اودهلق *chambrière, odalique,* etc.

PADICHAH, s. m. (P.)

پادشاه *monarque, empereur;* composé de پاد *protecteur,* et de شاه *roi.* — Depuis François I[er], auquel le grand Soliman accorda la qualification de *padichah,* les rois de France sont les seuls souverains de l'Europe qui aient jamais reçu ce titre en Turquie, en Perse et dans l'Inde.

PAGODE, s. f. (P.)

پت *idole,* كده *maison, temple.* Sorte de pavillon consacré au culte des idoles, chez certains peuples d'Asie. La statue du dieu qu'on y adore occupe le milieu du temple, ordinairement surmonté d'une construction en pyramide, chargée de dessins bizarres, de figures dis-

proportionnées et sans goût, pour lesquels le marbre, la porcelaine et l'or même ne sont pas épargnés. — Par extension, on appelle en français *pagodes* certaines figurines à tête mobile, qui servent à l'ornement des salons; mais cette dénomination manque d'exactitude, puisqu'on a pris le nom du temple pour celui de l'idole. Les statuettes de ce genre qui sont faites en porcelaine de Chine se nomment aussi *magots*.

PALANQUE, s. f. (T.)

پلنقه Mot turc pris du hongrois, et désignant une fortification en terre garnie d'une palissade et derrière laquelle existe un fossé. — Ne confondez pas l'origine de ce mot avec celle du suivant, ni avec *palan*, qui se dit de l'assemblage des poulies et des cordes nécessaires à l'exécution des manœuvres sur mer.

PALANQUIN, s. m. (P.)

پالان *bât*. Chaise portative à l'usage des personnes riches et des hauts fonctionnaires, en Asie, dans l'Inde et à la Chine. — En Perse, le *palanquin* s'appelle plus ordinairement TACHTI RÉVÂN تخت روان, c'est-à-dire *siége ambulant*.

PAPEGAI, s. m. (A.)

ببغا *perroquet*, en espagnol *papagaio*. On appelle ainsi chez nous un oiseau de bois peint, ou de carton, qu'on plante au bout d'une perche, comme point de mire pour

les tireurs à l'arc ou au fusil. — C'est aussi le nom d'une espèce de perroquet d'Amérique.

PARA, s. m. (P.)

پاره *pièce*, *morceau*. Petite monnaie turque, 40e partie du R'OUROUCH غروش, c'est-à-dire, de la piastre, dont la valeur varie selon les contrées où l'on en fait usage. — Ce n'est guère aujourd'hui qu'une monnaie de compte.

PARADIS, s. m. (P.-A.)

فردوس pl. arabe فراديس *jardin*, *verger*. Ce mot, dont l'origine est persane, se retrouve dans un grand nombre de langues; les Hébreux l'écrivaient PARDÈS פרדס, les Grecs παράδεισος, les Latins *paradisus*. Au propre, il se dit du *paradis terrestre*, du jardin délicieux dans lequel Dieu plaça Adam et Ève, et que les Hébreux appelaient plus particulièrement ÉDEN עדן *lieu de plaisir*. Les avis sont très-partagés sur la position géographique du paradis. — Au figuré, on s'en sert pour désigner un état de bien-être porté au plus haut degré; dans le style religieux, c'est le séjour réservé dans le ciel aux âmes qui ont vécu saintement sur la terre.

PARASANGE, s. f. (A.-P.)

فرسخ, en persan فرسنك Mesure itinéraire en usage chez les anciens habitants de la Perse, les Arabes, et divers peuples de l'Asie; elle équivaut à trente stades grecs, ou à cinq kilomètres environ, suivant notre système métrique.

— *Parasange,* imité du grec παράσαγγης, est une légère altération du mot oriental, qui ne contient que deux syllabes.

PARSI, E, adj. et subst. (P.)

فارسی *qui appartient à la Perse.* Nom des habitants de la Perse ancienne; le peuple parsi, attaché à la religion de Zoroastre et au culte du feu, est également connu sous la dénomination de GUÈBRE. A l'époque de l'invasion des Arabes, il se dispersa dans le nord de la Perse et dans l'Inde. — L'idiome *parsi* est un dialecte du zend, langue dans laquelle est écrit le *Zend-avesta,* ou collection des lois de Zoroastre.

PASTÈQUE, s. f. (A.)

بطيخ *courge* en général, et aussi *melon d'eau.* — Feu le baron Silvestre de Sacy, dans une note de sa *Chrestomathie arabe,* dit que de là vient *pastèque;* ne serait-ce pas aussi l'origine de POTIRON, espèce de courge à pulpe jaunâtre, rafraîchissante, et d'un grand usage dans la cuisine? — L'orthographe du dernier mot paraît d'ailleurs assez directement en rapport avec celle de l'arabe بطيخ, au moyen de la simple permutation de la radicale ب *b* en *p*.

PATACHE, s. f. (A.)

بطسة pl. بطس *bâtiment léger pour le service des navires.* C'est ainsi que les historiens arabes des Croisades

désignaient les vaisseaux des Francs, appelés ***pataches,*** et dont l'orthographe présente avec le correspondant oriental une analogie remarquable. — En arabe moderne, on écrit بطاش.

PÉLISSE, s. f. (P.)

پلاس *longue robe de laine* à l'usage des religieux, *froc* de derviche. — La pelisse d'honneur dont le sultan fait présent, en certaines occasions, aux vizirs, aux grands dignitaires de l'Empire, ou aux ambassadeurs européens, porte en arabe le nom de CHIL'AT خلعة, et en turc celui de QAFTÂN قفتان, en français *caftan;* elle est ordinairement en soie garnie d'une riche fourrure; la pelisse plus commune s'appelle en turc KURK كرك, et en arabe FEROUET فروة. — Chez nous, c'est une espèce de manteau d'hiver, en soie ou en laine, ouaté et fourré, à l'usage des dames. — On cite généralement le substantif latin ***pellis*** (***peau***) comme racine du correspondant français; mais il vaut mieux, je pense, adopter le persan پلاس, car il est reconnu que la mode des pelisses nous vient des peuples de l'Orient. — On nomme encore ***pelisse*** ou ***dolman*** la seconde veste, garnie de boutons et de fourrure, que les hussards portent, en grande tenue, sur l'épaule gauche. Voyez DOLMAN.

PÈRE, s. m. (P.)

پدر *père*. Le persan a pour correspondants : en grec,

πατὴρ; en latin, *pater;* en italien, *padre;* en anglais, *father*, etc. — Si la consonne radicale *t* ou *d* ne se retrouve pas dans le dérivé français, on la voit reparaître dans l'adjectif **PATERNEL, LE**, imité du latin *paternus, a, um.* — Remarquez encore l'analogie de l'adjectif persan پدری avec le grec πάτριος et le latin *patrius, a, um.*

PERSAN, E, subst. et adj. (P.)

فارسى *qui appartient à la Perse*, ancienne ou moderne. — Il existe entre les Persans et les Turcs une grande inimitié, fondée sur la dissidence de doctrine en matière religieuse; on sait que les premiers sont de la secte d'Ali, et les autres de celle d'Omar. — La langue persane est un mélange d'arabe et de zend, l'idiome sacré des Parsis. — Au lieu de *persan*, on trouve aussi dans les dictionnaires: **PERSE**, en parlant des anciens habitants; **PERSIEN, PERSIQUE**, adjectif applicable aux choses. C'est du féminin de l'adjectif **PERSIEN** que l'on a fait le substantif **PERSIENNE**, usité en France pour désigner une jalousie fixe, montée sur un châssis, et qui s'ouvre en dehors de la fenêtre, à l'instar des jalousies dont on fait usage en Perse et autres contrées de l'Orient.

PERSE, n. pr. (P.)

فارس Grand royaume d'Asie, borné au nord par la Géorgie, la Circassie et la mer Caspienne; à l'est, par l'Afghanistan; au sud, par le détroit d'Ormuz et le golfe

Persique; à l'ouest, par la Turquie asiatique. Il est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes appelée mont TAURUS, mais à tort; car طور, mot arabe dont on a fait *Taurus*, n'est pas un nom propre; il signifie seulement *montagne* (*mont Taurus* est un pléonasme semblable à celui de *mont Gibel*, en parlant de l'Etna). — La Perse, ou IRÂN ایران, a pour capitale Téhéran, et est gouvernée par un souverain mahométan, connu des Orientaux sous le titre de CHAH, ou *roi*. — فارس, pris de l'arabe فرس *cheval*, veut dire aussi *cavalier*, *écuyer*, ce qui donne au FARSISTAN, province de Perse, le sens de *pays de cavaliers*. — On trouve en Perse une quantité considérable de pierres précieuses et de métaux; ses étoffes de soie, ses toiles peintes et ses tapis sont très-recherchés. Au nombre des fruits délicieux qu'elle produit, tels que l'abricot, la prune, l'amande, il convient surtout de citer la PÊCHE, dont le nom latin *persicum malum* indique assez l'origine.

PHARAON, n. pr. (A.)

فرعون *prince*, dérivé de فرع *surpasser les autres* (en noblesse, en vertu, ou par toute autre qualité). — *Pharaon* est le titre commun que donne la Bible à plusieurs rois de l'ancienne Égypte, et cela ne laisse pas de jeter beaucoup d'obscurité sur la durée du règne de chacun d'eux. D'après l'histoire, ce fut sous le pharaon Amosis

ou Thetmosis que Joseph fut premier ministre, et sous Armaïs que les Israélites sortirent de l'Égypte.

PILAU, s. m. (T.-P.)

پلاو Riz que l'on fait cuire à moitié dans l'eau ou dans le bouillon, et sur lequel on verse ensuite de la graisse ou du beurre fondu, avec addition de poivre rouge; on y mêle aussi parfois des morceaux de viande rôtie. Ce mets, très-estimé dans l'Orient, est devenu d'un usage assez fréquent en Europe.

POUFFER, v. n. (P.)

پفیدن *souffler*, formé de پف *souffle*, onomatopée indiquant le bruit produit par les lèvres pour éteindre une chandelle, etc. On dit *pouffer de rire*, et le verbe persan exprime parfaitement cette action; le rire involontaire est presque toujours accompagné d'un mouvement des lèvres analogue à celui que l'on fait pour souffler sur quelque objet.—L'étymologie du verbe *pouffer* n'est pas indiquée dans les dictionnaires français.

PUIS, adv. (P.)

پس *après, ensuite, puis.*—Cette racine, qui correspond au latin *post* et à l'italien *poscia*, se retrouve également dans le composé espagnol *despues*, le portugais *despois*, et le français *depuis*.

Q

QUINTAL, s. m. (A.)

قنطار Poids dont il existe en Orient deux espèces : le grand quintal équivaut à 1200 onces ou 120 livres, et le petit à 100 livres seulement. — *Quintal* se dit quelquefois aussi dans le sens général de *poids très-lourd*. — Ce mot, qui désigne chez nous 50 kilogrammes, depuis l'adoption du nouveau système métrique, offre certainement plus de rapport orthographique avec l'arabe, qu'avec le latin *centum* dont on le fait venir.

R

RABBIN, s. m. (A.)

ربّ (en hébreu רב) *seigneur*, *maître*. Titre donné par les Juifs aux savants, et surtout à ceux qui sont versés dans la connaissance et l'interprétation de la loi. — ربّ suivi du pronom affixe sing. de la première personne ي (ربّي) répond au titre de *monseigneur* en français. — On appelle *rabbinique*, ou hébreu moderne, la langue établie par les rabbins d'Espagne, et qui fut bientôt étudiée en Italie, en France et en Allemagne. Les caractères de l'écriture rabbinique sont beaucoup plus arrondis

et plus cursifs que ceux de l'ancien hébreu; on y rencontre aussi plusieurs abréviations.

RABOUGRI, E, adj. (T.)

اكرى بوكرى *mal formé, contrefait.* Se dit des arbres particulièrement, et des personnes, par extension. — Les dictionnaires français n'indiquent point l'origine de *rabougri;* mais ce n'est autre chose qu'une contraction des adjectifs turcs اكرى *courbé, oblique,* et بوكرى *tortu, mal fait,* employés simultanément.

RAMADAN, s. m. (A.)

رمضان *mois de la grande chaleur,* le 9e de l'année mahométane; dérivé de رمض *être échauffé.* On l'appelle ainsi, parce qu'il arrivait primitivement à l'époque où le soleil est dans toute sa force. — Pendant le ramadan, les Musulmans ne doivent prendre de nourriture que lorsque la nuit est venue. — Pour les noms des autres mois du calendrier mahométan, voyez les détails placés à la suite de l'article HÉGIRE.

RAME (de papier), s. f. (A.)

رزمة *assemblage*, dérivé de رزم *réunir, assembler.* Réunion de cinq cents feuilles de papier, divisées en vingt mains, contenant chacune vingt-cinq feuilles. — Remarquez la suppression du ز arabe dans le mot français; les Espagnols et les Portugais l'ont rendu par *s:* ils écrivent *resma*, et les Italiens *risma.* — Il est évident que *rame,*

dans le sens qu'on lui donne ici, n'a rien de commun avec le latin *remus*.

RAYA, s. m. (T.-A.)

رعايا pl. de رعيّة *troupeau*, en arabe. — Terme injurieux, chez les Turcs, pour désigner les sujets chrétiens ou juifs soumis à la capitation. — Ce mot, bien qu'au pluriel, s'emploie également comme s'il était au singulier; on dira donc, par imitation, en français, *un raya* ou *raïa;* mais il faut conserver, au pluriel, la même orthographe, sans ajouter d'*s*. — Les dictionnaires, qui donnent le mot *rajah* comme variante de celui-ci, ont confondu deux expressions, dont l'une signifie *roi*, en sanscrit, et l'autre *troupeau*, en turc et en arabe.

RAZIA, s. f. (A.)

Voyez GAZIE.

REBAB et RUBAB, s. m. (P.)

رباب Espèce de guitare ou de violon à gros ventre, à trois cordes, et dont on tire des sons au moyen d'un archet. — Cet instrument, encore en vogue chez les peuples de l'Orient, paraît être le même que notre ancien REBEC, hors d'usage aujourd'hui.

RECHIN, E, adj. (A.)

خشن *âpre*, *rude*, au propre et au figuré (en persan خشك, même sens). — Cette racine paraît commune aux adjectifs RÊCHE et REVÊCHE, auxquels les étymologistes

attribuent une origine différente. N'est-il pas évident que le verbe RECHIGNER, *témoigner de la mauvaise humeur ou du dégoût*, est la reproduction de خشن *être dur, désagréable?* — L'adjectif *rechin, e* n'est plus usité.

RÉCIF, s. m. (A.)

رصيف *rangée de pierres*. Chaîne de rochers qui se rencontrent à fleur d'eau dans la mer et rendent la navigation dangereuse. — Les Espagnols et les Portugais écrivent *arrecife*, qui n'est autre chose que le mot arabe précédé de l'article ال. — On trouve aussi dans les dictionnaires français *rescif* et *ressif;* mais ces variantes sont assurément moins correctes que la première transcription.

RÉGLISSE, s. f. (A.)

عرق السوس *racine de* (l'arbrisseau nommé) *sous*. On en fait par infusion une boisson douce et rafraîchissante, d'un usage très-commun. — Les étymologistes font venir *réglisse* du grec γλυκὺς, *doux*, et ῥίζα, *racine;* mais l'origine arabe, beaucoup plus satisfaisante, est encore confirmée par le substantif portugais *arcaçus*, évidemment formé des deux mots orientaux, dont le second nous fait connaître le nom de l'arbrisseau.

REÏS, s. m. (A.)

رئيس *chef*, et surtout *capitaine d'un navire marchand;* dérivé de رأس *tête, chef*. — En Turquie, le

secrétaire d'État chargé des affaires étrangères porte le titre de *reïs éfendi*. Voyez ÉFENDI.

RENDRE, v. a. (A.)

ردّ *rendre*, *remettre*, *restituer*, et aussi *rejeter*. — Certaines prépositions, employées avec le verbe arabe, peuvent en modifier le sens et le mettre en rapport avec les diverses acceptions du dérivé français. — Les étymologistes font venir *rendre* du latin *reddere;* mais on trouve déjà dans ce dernier mot le radical arabe augmenté d'une terminaison latine.

RIDE, s. f. (A.)

خدّ *trace*, *sillon*. Pli sur le visage ou sur les mains, ordinairement causé par la vieillesse. — Malgré l'aspiration du خ, qui ne peut être reproduite par la seule consonne *r*, on trouvera sans doute plus d'affinité entre le mot arabe et le français *ride*, qu'entre ce dernier et le latin *ruga*, qu'on lui donne pour racine.

RIDEAU, s. m. (A.)

ردحة *appendice à une tente*, chez les Arabes. — *Rideau*, qui présente avec ce mot une grande analogie, se dit d'une pièce d'étoffe suspendue, au moyen d'anneaux, à une tringle de métal, et placée autour d'un lit, devant une porte ou une fenêtre, pour se mettre à l'abri des regards du dehors, des rayons du soleil, ou de l'influence de l'air. — On trouve aussi dans les dictionnaires arabes un

autre terme dont l'orthographe est plus rapprochée du français; c'est رداء, mais il signifie proprement *manteau*, drap qu'on se jette sur les épaules et la tête, par-dessus les autres vêtements.

ROB, s. m. (A.)

ربّ Suc extrait de plantes ou de fruits, que l'on fait épaissir par la décoction jusqu'à ce qu'il arrive à l'état de miel. — Ce nom, donné chez nous à certaines préparations médicinales, est aussi d'un usage très-répandu parmi les Persans et les Turcs.

RODER, v. n. (A.)

راد *aller çà et là*, comme un animal qui cherche sa nourriture. — *Rôder* se prend toujours en mauvaise part au figuré, en parlant d'un homme qui court les bois, les lieux peu fréquentés, ou d'une femme qui rend à ses voisines de nombreuses visites. — Le verbe arabe est plus exact que le latin *rotare*, donné comme type du correspondant français, puisque *rôder* ne veut pas dire : *exécuter un mouvement circulaire*, mais : *errer tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.*

ROKH, s. m. (A.)

رخ Oiseau fabuleux dont il est souvent question dans les contes orientaux et auquel on attribue une force prodigieuse. Peut-être veut-on désigner par ce mot le *condor*, dont la dimension et la vigueur surpassent celles de tous

les autres oiseaux. — *Rokh* est aussi le nom d'une pièce qui fait partie du jeu d'échecs et qui chez nous s'appelle *la tour*. — La transcription *rokh*, adoptée par la plupart des orientalistes, est certainement plus rapprochée du persan que les six variantes : *rhoc*, *roç*, *roch*, *rock*, *rouck*, *ruch*, indiquées dans nos dictionnaires.

ROQUER, v. n. (P.)

Ce verbe a pour racine روخ, nom donné par les Persans à la pièce du jeu d'échecs qui chez nous s'appelle *la tour*. — *Roquer* signifie : mettre *le rokh* (ou *la tour*) à la place du roi, et celui-ci à côté de la tour, afin qu'il ne soit pas exposé à un échec. Pour pouvoir opérer ce mouvement, il faut que les deux pièces aient conservé leur première position depuis le commencement de la partie, et qu'il ne se trouve sur la même ligne aucune autre pièce entre la tour et le roi. Il est défendu de roquer plus d'une fois dans chaque partie.

ROUMILIE, n. pr. (T.)

روم ايلى, formé de روم, nom donné par les géographes orientaux aux Européens en général ; et de ايل *province*; *contrée*. — Les Turcs entendent spécialement par *Roumilie* la province de la Turquie européenne qui est bornée au nord par la Bulgarie, à l'est par la mer Noire, au sud par l'Archipel et la mer de Marmara, à l'ouest par la Macédoine et la Bulgarie. Cette partie de l'Empire turc

est gouvernée par un beïler bey, dont la résidence est à Sofia ou à Mounastir. — Les dictionnaires géographiques écrivent aussi ROMÉLIE ou ROUMÉLIE, et donnent le nom de ROUMÉLIOTES à ses habitants.

ROUPIE, s. f. (P.)

روپیه Pièce de monnaie des Indes Orientales et de la Perse; il y en a de deux espèces: la roupie d'or et la roupie d'argent, et leur titre varie selon les différentes contrées où elles sont en circulation. La roupie d'or des Indes vaut environ 38 francs 72 centimes; celle de Perse, 36 francs 75 centimes. Quant aux roupies d'argent, elles sont beaucoup plus répandues et varient de 2 francs 36 centimes à 2 francs 75 centimes.

ROXANE, n. pr. (P.)

روشن *brillante*, *illustre*. Nom d'une princesse perse célèbre par sa beauté; elle tomba au pouvoir d'Alexandre le Grand et devint son épouse, après la défaite de Darius.

RUE, s. f. (P.)

ره et راه *chemin*, *voie*, *route*. Espace réservé pour les voyageurs entre deux rangées de maisons ou de murailles, dans les villes et les villages. — Les étymologistes font venir *rue* du grec ῥύω, pour ῥέω, *couler*, parce que, disent-ils, c'est par les rues que les eaux s'écoulent; mais cela paraît trop forcé. Il vaut mieux, sans doute, considérer *rue* comme une imitation du persan ره, dont

le sens et l'orthographe présentent une grande analogie avec le substantif français.

S

SABBAT, s. m. (A.)

سبت *repos* (en hébreu שבת). Nom donné par les Israélites au samedi, dernier jour de la semaine, en mémoire de ce que Dieu, après avoir employé six jours à la création du monde, se reposa le septième. Le sabbat des Juifs, qui commence dès le vendredi soir, est pour eux comme le dimanche pour les Chrétiens, et le vendredi pour les Musulmans. — Par antiphrase, *sabbat* se prend quelquefois dans le sens de *rumeur, tapage;* aussi Racine fait-il dire à Petit-Jean, dans *les Plaideurs*, acte Ier, scène 8 :

Voyez le beau *sabbat* qu'ils font à notre porte!
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

SACRE, s. m. (A.)

صقر *épervier, faucon; oiseau de proie*, en général. — *Sacre* s'employait autrefois au figuré, pour caractériser un homme habile à s'emparer du bien d'autrui. De là vient l'expression : *c'est un sacre, un vrai sacre.*

SAFRAN, s. m. (A.)

زعفران Nom d'une plante de la famille des iridées; sa fleur produit une couleur jaune très-recherchée dans l'art

culinaire et en médecine. Les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains et autres peuples de l'antiquité, faisaient un grand usage de cette couleur. — Il y a plusieurs espèces de safran; celui de l'Inde s'appelle CURCUMA, et le safran bâtard, CARTHAME. Voyez ces mots.

SAHARA, n. pr. (A.)

صحرا *vaste plaine, désert.* Grand désert de l'Afrique septentrionale, rempli de sables brûlants et souvent mortels pour les caravanes qui tentent de le franchir. On y rencontre çà et là quelques tribus berbères et beaucoup d'animaux nuisibles; la végétation y est presque nulle, attendu le manque d'eau.

SAÏD, n. pr. (A.)

صعيد *élevé,* dérivé de صعد *monter.* Nom donné par les Arabes à l'ancienne Thébaïde, dont la capitale moderne est *Djirdjeh.* Cette contrée, la moins fertile et la moins peuplée de toute l'Égypte, a été appelée *Saïd* à cause de sa position géographique.

SAILLIR, v. n. (A.)

صال *sauter, s'élancer;* se dit surtout des liquides, mais *jaillir* est plus usité. — Le substantif SAILLIE signifie *sortie brusque, emportement, trait d'esprit* et *relief.* — Dans les arts, SAILLIR veut dire *déborder, avoir du relief;* employé comme verbe actif, il s'applique au cheval ou au taureau qui couvre sa femelle. — C'est de

l'arabe sans doute que vient le latin *salire*, qui, précédé de la préposition *ad*, a servi de modèle au français ASSAILLIR, *fondre sur quelqu'un, l'attaquer vivement*, au propre et au figuré.

SAÏQUE, s. f. (T.)

شايقه Sorte de bâtiment de charge, en usage sur la mer Noire et la Méditerranée.

SALADIN, n. pr. (A.)

صلاح الدين *bon ordre de la religion*. Nom d'un sultan qui s'empara de Jérusalem et se rendit célèbre par la résistance héroïque qu'il opposa aux Chrétiens dans la troisième Croisade. Élevé d'abord, par sa valeur, à la dignité de vizir du khalife Nour eddîn, il s'empara du trône, à la mort de ce dernier, et poursuivit ses conquêtes. La mort de Saladin, arrivée en 1193, fut à la fois pleurée des Musulmans et des Chrétiens. — *Saladin* est une corruption des deux mots arabes, que l'on devrait prononcer *s'alâh' eddîn*, si l'usage n'en avait autrement décidé.

SALAMALEC, s. m. (A.)

سلام عليك *salut à toi!* Locution arabe composée du substantif سلام *salut*, de la préposition على *sur*, *à*, et du pronom affixe singulier de la seconde personne ك *toi*, dont le pluriel est كم *vous*. — *Salamalec*, en français, se dit par plaisanterie pour désigner une *révérence profonde*. — La transcription exacte devrait être *salâm*

'*aloyk*, mais le ى arabe a complètement disparu, et les deux mots ont été réunis en un seul, qui prend l'*s* au pluriel.

SALAMANDRE, s. f. (P.)

سمندر Reptile du genre des lézards, à peau visqueuse, et qui répand une liqueur abondante quand on le brûle, ce qui faisait croire autrefois que la salamandre était incombustible, bien que le feu ne l'épargne pas plus que les autres animaux. — Malgré l'absence de la lettre *l* dans le mot oriental, il paraît plus ancien que le grec σαλαμάνδρα dont le français est une imitation.

SALEP, s. m. (A.)

سحلب (en turc صلب par corruption). Boisson faite avec la bulbe d'une espèce d'orchis qu'on appelle en turc CRÂYEHÎ TSA'LEB خایهٔ ثعلب ou *testicules de renard*, à cause de sa forme. — Les Orientaux préparent le salep de la manière suivante. Après avoir dépouillé les bulbes de leur enveloppe, ils les jettent dans l'eau froide et les en retirent au bout de quelques heures pour les faire cuire, puis ils les enfilent et les font sécher. C'est le plus sûr moyen de les conserver, autrement elles ne tarderaient pas à se corrompre. Ces bulbes deviennent alors très-dures et assez diaphanes. Lorsqu'on veut en faire usage, on les réduit en poudre et l'on jette dessus de l'eau bouillante à laquelle on ajoute du lait ou du miel; elles

donnent alors une boisson fort analeptique et qui produit souvent les meilleurs résultats chez les personnes malades de la poitrine.

SANDAL, s. m. (A.)

صندل Nom de trois espèces de bois odoriférant, provenant des Indes orientales. Il y en a de blanc, de jaune et de rouge. Les Musulmans le brûlent dans des cassolettes, le mêlent réduit en poudre avec des parfums ou du tabac à fumer, ou bien en font des cercueils pour conserver plus longtemps les cadavres.

SANDALE (barque), s. f. (A.)

صندل *barque, chaloupe* en usage dans le Levant et sur les côtes de l'Afrique septentrionale. — Il ne faut pas confondre l'orthographe orientale de ce mot avec celle du suivant, qui s'écrit par un س *sin*.

SANDALE (chaussure), s. f. (P.)

سندل Sorte de chaussure, formée d'une semelle de cuir, à laquelle sont attachées des courroies qui viennent se croiser sur le pied, dont la plus grande partie reste à découvert. Les sandales, adoptées autrefois par les peuples de l'Orient, étaient aussi portées par les premiers prêtres chrétiens, dans les cérémonies.

SANDARAQUE, s. f. (P.)

سندر pour سندروس Substance résineuse et blanchâtre, produite par le thuya, arbre qui approche beaucoup du

cyprès. On emploie la sandaraque dans la composition des vernis, et très-souvent en poudre fine que l'on étend sur le papier gratté pour lui donner plus de corps et éviter que l'encre ne macule à la place des mots enlevés. — Quelques étymologistes attribuent au grec l'origine de ce mot; mais il faut remarquer que σανδαράχη désigne spécialement l'*arsenic rouge*, signification qui ne peut convenir ici.

SANDJAK, s. m. (T.)

سنجاق *étendard*, et particulièrement celui de Mahomet, qui transporté d'Asie en Europe en 1595, sous Mourad III, est conservé en temps de paix dans une chapelle du palais du Grand-Seigneur. — Ce mot signifie également *administration d'une petite province*, dont le chef s'appelle SANDJAK BEY (سنجاق بکی), et non pas *sandjak* seulement, comme le disent à tort les dictionnaires; car l'emploi des deux mots est indispensable pour qualifier le *gouverneur d'un district*. Ce fonctionnaire ne peut faire porter devant lui qu'une seule queue de cheval. — On écrit aussi *sangiac*, mais cette dernière transcription est un peu moins exacte que la première.

SAPHIR, s. m. (A.)

صفير (en hébreu ספיר) Pierre précieuse d'un beau bleu de ciel, et très-dure. — *Saphir* se dit quelquefois par

métaphore de tout autre objet dont la couleur a quelque analogie avec celle du diamant oriental.

SARRASIN, E, adj. et subst. (A.)

شرقي pl. شرقيين *oriental*. Dénomination collective des diverses tribus nomades qui, parties de l'Orient, envahirent l'Afrique septentrionale, l'Espagne, le Portugal, l'Italie et le midi de la France. Du temps des Croisades, les Chrétiens appelaient ainsi tous les Musulmans. — On a cherché à flétrir le nom de *sarrasin* en le donnant comme synonyme de *brigand, voleur;* mais il est facile d'en reconstruire la véritable racine. Ce n'est pas au verbe سرق *dérober,* qu'il faut le rapporter, mais bien à شرق *se lever* (en parlant du soleil), d'où vient شرقي *oriental.* Toute la différence, comme on le voit, provient uniquement de la suppression des points diacritiques de la première radicale.

SATAN, n. pr. (A.)

شيطان *diable*, *démon;* dérivé de شطن *être rebelle, orgueilleux*. Génie du mal, puissance infernale dont il est souvent parlé dans la Bible et dans l'Alcoran; les Musulmans l'appellent aussi IBLIS. Voyez ce mot.

SATRAPE, s. m. (P.)

ستراب Titre porté par les gouverneurs de provinces chez les anciens Perses. Le mot persan a cessé depuis longtemps d'être en usage dans l'Orient, mais les Grecs et les

Latins l'employaient aussi dans le même sens. — Les satrapes, indépendants les uns des autres, exerçaient un pouvoir absolu sur leurs sujets. — Quelquefois on dit au figuré, en parlant d'un seigneur arrogant et voluptueux : *c'est un satrape.*

SEIN, s. m. (P.)

سین et سینه *poitrine*, *sein*. Partie du corps humain où se trouvent placées les mamelles et qui s'étend depuis le cou jusqu'au creux de l'estomac. — Se dit aussi, par extension, des mamelles, du ventre, de l'intérieur d'une famille, du milieu d'une chose, et enfin de l'esprit ou du cœur de l'homme. — Comparez avec le persan le latin *sinus*, dont les acceptions sont aussi variées qu'en français.

SEMOUM, s. m. (A.)

سموم *vent brûlant*, *pestilentiel;* dérivé de سم *empoisonner*. Ce vent, qui souffle souvent la nuit dans les déserts de l'Afrique, soulève les sables et cause parfois la mort de caravanes entières. — Il ne faut pas, à l'exemple des lexicographes français, écrire *simoun;* car la dernière radicale arabe est un م *m*, et non pas un ن *n*. — Sur la Méditerranée, il règne quelquefois un vent analogue au semoum; c'est le *siroco*, qui vient du sud-est et fait beaucoup de mal au personnel des navires.

SÉNÉ, s. m. (A.)

سنا Plante rosacée qui croît naturellement dans le Yémen,

l'Inde, la Barbarie, et dont les feuilles étaient autrefois employées en médecine, à cause de leur vertu purgative. On n'en fait presque plus usage aujourd'hui.

SEQUIN, s. m. (A.)

سكّة *coin qui sert à frapper la monnaie*, et par extension *la monnaie* elle-même, marquée au *coin* du souverain.—Telle est sans doute l'origine de *sequin*, monnaie d'or qui a cours dans l'Orient et en Italie, et dont la valeur varie selon les pays où l'on en fait usage. Celui d'Italie vaut de 11 à 12 francs; et celui d'Égypte, appelé ZER MAH'BOUB, c'est-à-dire *or chéri*, qui était estimé 6 francs 35 centimes, ne compte plus aujourd'hui que pour 5 francs 58 centimes.—Comparez avec l'arabe et le français l'italien *zecchino*, dérivé sans doute de *zecca*, qui désigne en Italie le lieu où l'on frappe la monnaie.

SÉRAÏ, s. m. (P.)

سراى *palais*, *hôtel;* se dit aussi de l'ensemble du *personnel de la cour* de Constantinople. — C'est à tort qu'un grand nombre d'écrivains français ont désigné sous ce nom la partie du palais du Grand-Turc réservée aux femmes; car, en Orient, on l'appelle toujours HAREM حرم, c'est-à-dire *lieu défendu*, *interdit* (aux hommes). — سراى mis à la suite de كروان sert à former l'expression composée CARAVANSÉRAÏ (hôtellerie de voyageurs). Voyez ce mot. — Quant à l'orthographe de *séraï*,

il est plus conforme à l'étymologie d'écrire ainsi, et non *sérail* : la lettre *l* n'est point radicale ; elle ne peut que faciliter la rime française, quand ce mot est mis en rapport avec un autre qui se termine par... *ail*, à la fin d'un vers. L'usage, cependant, a fait donner la préférence à *sérail*.

SÉRASKER, s. m. (P.-A.-T.)

سرعسكر *chef d'armée*, formé de سر *chef* (en persan) et de عسكر *armée* (en arabe). Titre donné en Turquie aux pachas qui commandent les troupes d'une province, et surtout au chef suprême des forces militaires de l'Empire. —On trouve aussi *sérasquier* dans les dictionnaires français, mais cette transcription est un peu moins exacte que la première.

SERGENT, s. m. (P.)

سرجنك composé de سر *tête*, *chef*, et de جنك *guerre*. Sous-officier d'infanterie, bas officier de justice. — Les dictionnaires donnent comme étymologie de *sergent* le latin *serviens* (*servant*) ; mais on n'y trouve rien qui indique une fonction militaire, et l'avantage reste sans doute au persan, d'où paraissent également tirés l'anglais *sergeant* et le portugais *sargento*.

SERRER, v. a. (A.)

صرّ *serrer* et *nouer* (par exemple, les cordons d'une bourse). — *Serrer* veut dire encore, par extension, *pres-*

ser (au physique et au moral); *mettre à couvert*, *en sûreté*. — L'étymologie arabe est sans doute plus exacte que le substantif latin *sera* (*serrure*), d'où l'on fait venir le verbe *serrer*.

SÉSAME, s. m. (A.)

سوسن dont les Turcs ont fait سوسام Nom d'une plante cultivée avec grand soin dans le Levant, et dont la graine fournit une huile bonne à brûler que les Juifs orientaux emploient aussi dans leur cuisine.

SÈVE, s. f. (T.)

صو *eau*, *suc*, *jus*. — Telle est probablement l'origine de *sève*, liquide puisé par les racines des végétaux et qui se répand ensuite par de nombreux vaisseaux dans toute la plante, pour contribuer au développement de la tige, des feuilles, des fleurs et des fruits. — Au figuré, *sève* s'emploie souvent dans le sens de *force*, *vigueur*.

SICLE, s. m. (A.)

ثقل *poids*, dérivé de ثقل *peser*, racine qui se trouve aussi dans l'hébreu. Il y avait autrefois chez les Juifs deux poids ainsi appelés : le sicle d'argent, qui pesait 14 gr. 177 m., et le sicle d'or, 7 gr. 088 m. Le même terme désignait aussi la pièce d'argent valant 1 fr. 47 c., et la pièce d'or de 10 fr. 51 c. — Il fallait trois mille sicles d'argent pour former un talent d'argent ou 4,414 fr. 50 c., et six mille sicles d'or pour un talent d'or, ou 63,060 francs.

SIDI, s. m. (A.)

Voyez CID.

SIFFLER, v. a. (A.)

صفر *siffler, produire un son aigu* (se dit d'un serpent, de certains oiseaux, du vent, d'une flèche, etc.). C'est du latin *sibilare* que les étymologistes font venir le verbe *siffler;* mais le radical arabe paraît plus ancien, et fournit en tout cas une analogie remarquable.

SINA et SINAÏ, n. pr. (A.)

طور سينا *mont Sina.* Montagne célèbre de l'Arabie Pétrée, dans une presqu'île formée par les deux bras de la mer Rouge, à l'extrémité méridionale du désert où les Hébreux furent nourris de la manne. Elle touche le *mont Horeb*, appelé aujourd'hui *mont Sainte-Catherine;* le mont Sina est à l'est, et Horeb à l'ouest; ce sont plutôt deux parties d'une même montagne. Au pied du Sina existe un monastère grec fondé par sainte Hélène, et où l'on ne peut pénétrer que par une fenêtre fort élevée au-dessus du chemin, par crainte des Arabes qui ravagent les alentours. Les Musulmans ont une grande vénération pour le mont Sina, parce qu'ils croient, aussi bien que les Juifs et les Chrétiens, que Moïse y reçut de Dieu le décalogue au milieu du tonnerre et des éclairs. — On peut écrire indifféremment *Sina* ou *Sinaï*, comme Racine l'a fait dans ces vers d'*Athalie*, acte Ier, scène 1re :

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le *mont Sina* la loi nous fut donnée.

Et plus loin, même acte, scène 4 :

UNE VOIX.

O *mont de Sinaï*, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire!

SIROP, s. m. (A.)

شروب et شراب *boisson*, dérivé de شرب *boire*. Liqueur épaisse et sucrée, composée d'eau et de jus de fruits, tels que *limons*, *mûres*, *groseilles*, etc. — Du même radical dérive aussi le nom d'un breuvage fort agréable, très-connu dans les cafés, et dont on fait un fréquent usage en été pour se rafraîchir. — Voyez SORBET.

SOC, s. m. (A.)

سكّة pl. سكك *fer de charrue*, plat, large, pointu et tranchant, pour sillonner la terre. — Le mot arabe qu'on lit ici est bien plus exact que le latin *soccus*, donné par plusieurs dictionnaires comme l'origine du correspondant français; car le terme propre chez les Latins pour dési-

gner le soc de la charrue est *vomer*. — *Soccus* signifie *sandale* et ne peut être que l'étymologie de *socque*, sorte de chaussure en bois, et quelquefois en cuir, que l'on met par-dessus une autre chaussure pour la préserver de l'humidité. — On a donc eu tort de rapporter à la même racine *soc* et *socque*, qui diffèrent entre eux d'orthographe et de signification.

SODA, s. m. (A.)

صداع *douleur de tête, céphalalgie;* terme de pathologie dérivé du verbe صدع *fendre*, qui se dit au figuré pour : *affecter violemment*. — On n'en fait qu'un bien rare usage.

SOFI, s. m. (A.)

صوفي *vêtu de laine*, dérivé de صوف *laine*. Épithète donnée à des religieux mahométans qui font profession d'une grande austérité, et ne portent que des vêtements de laine. — La ressemblance d'orthographe que présente ce mot avec le grec σοφὸς (*sage*) l'a fait considérer par plusieurs étymologistes comme une imitation de l'adjectif grec. Cependant il est certain que rien de commun n'existe entre les deux expressions, quant à la racine, et que le mot *sofi* vient directement de l'arabe : pour preuve, il est bon de citer ce que dit le célèbre poëte persan Férîd eddîn Attâr dans son ouvrage intitulé : *Pend-nâmeh* ou *Livre des conseils :*

همچو صوفی در پلاس وصوف باش

Couvre-toi, comme un *sofi*, de la pelisse et de la *laine*.

Il ne faut pas non plus confondre le mot صوفی avec صفی qui se représente en français par une orthographe uniforme, mais dont le sens diffère dans la langue arabe. Le dernier mot signifie *pur*, *sincère*, et vient du verbe صفا *être pur*, tandis que le premier dérive de صوف, dont la signification n'offre rien d'analogue, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'épithète صفی s'applique aux membres d'une dynastie jadis célèbre en Perse. — Il existe donc une différence sensible entre σοφὸς *sage*, صوفی *couvert de laine*, et صفی *pur*, *sincère;* mais les dictionnaires français ne disent rien à cet égard.

SOLIDE, adj. des 2 g. (A.)

صلد *dur*, *ferme*. — *Solide* s'emploie aussi au figuré dans le sens de *réel*, *durable*. — Comparez avec l'arabe le latin *solidus*, d'où vient l'adjectif français. On trouve encore dans l'italien *saldo* l'exacte prononciation du correspondant oriental.

SOMBRE, adj. des 2 g. (A.)

أسمر fém. سَمْرَاء, pl. سُمْر; dérivé de سَمِرَ *être sombre*, *obscur*, *ténébreux*. — Le substantif latin *umbra* (*ombre*), précédé d'un *s*, est-il bien la racine de l'adjectif français? Comme on ne donne aucune raison de l'emploi de la consonne *s* devant le mot latin, peut-être vaut-il mieux

la considérer comme radicale, et rattacher l'adjectif *sombre* à l'arabe, qui en fournit l'orthographe, au moyen de l'intercalation d'un *b* euphonique entre les deux dernières lettres. — Le terme arabe ne s'emploie le plus souvent qu'au propre, tandis qu'en français *sombre* se dit aussi, au figuré, du visage, de l'humeur, du caractère, etc.; mais cela ne saurait présenter une grande difficulté; il en est de ce mot comme de beaucoup d'autres dont la signification est susceptible de développement en passant dans une langue étrangère.

SORBET, s. m. (A.)

شربة *boisson*, dérivé du verbe شرب *boire*. Breuvage composé de citron, de sucre, de jus de fruits frais, etc., qu'on prend à demi glacé. —En Turquie, ce mot se dit particulièrement de l'eau qu'on verse sur le marc du café. —Il semble, au premier coup d'œil, que *sorbet* vient du latin *sorbitio*, lequel se rattache à *sorbere* (*boire, absorber en avalant*); mais le verbe latin n'est lui-même que la reproduction du radical arabe, comme il est facile de s'en convaincre.

SOUDAN, n. pr. (A.)

سودان *Nigritie*, *pays des noirs*. Nom donné par les Arabes à la contrée d'Afrique qui s'étend des deux côtés du Niger, et est bornée au nord par le Sahra; à l'est par la Nubie et l'Abyssinie; au sud par la Guinée; à l'ouest

par le Sénégal et autres pays de Guinée. — Il ne faut pas confondre le sens de ce mot avec celui du suivant, qui s'écrit de la même manière.

SOUDAN, s. m. (A.)

Corruption de SOULT'ÂN سلطان, titre porté par plusieurs princes musulmans. Voyez SULTAN. — Il est facile de découvrir l'origine de l'altération du mot arabe. L'adoucissement de la troisième radicale a fait prononcer d'abord *souldan*, puis *soudan*, terme qui jadis s'appliquait plus particulièrement aux souverains d'Égypte. On n'en fait plus usage aujourd'hui, mais on le rencontre fréquemment chez les anciens auteurs français qui se sont occupés de l'Orient.

SOURATE et SURATE, s. f. (A.)

سورة pl. سورات Nom donné à chacun des cent quatorze chapitres de l'Alcoran, dont plusieurs n'ont pour titre qu'un mot pris dans la surate en tête de laquelle il est placé et qui n'offre, à cause de son isolement, aucun sens raisonnable au lecteur européen. A la suite de ce mot se trouve indiqué le nom de la Mecque ou celui de Médine, ainsi que le nombre de versets contenus dans le chapitre.

SOURDRE, v. n. (A.)

صدر *émaner*, *découler*, en parlant de l'eau qui sort de terre ou par le creux d'un rocher. — Au figuré, *sourdre*

s'employait autrefois dans le sens de *résulter*, exemple : « On en vit *sourdre* de grands malheurs » ; mais ce verbe n'a guère été usité qu'à l'infinitif et à la troisième personne du singulier de l'indicatif. — Quelques étymologistes pensent que *sourdre* vient du latin *surgere ;* cependant le remplacement d'une gutturale par une dentale est contraire à la règle commune de permutation, qui ne permet d'échange qu'entre les lettres du même ordre ; aussi le verbe français paraît-il plutôt imité de l'arabe.

SOUTIEN, s. m. (P.)

ستون *étai, colonne, pilastre,* pour supporter un édifice. — *Soutien* se dit aussi, au figuré, pour *protection, défense ;* et quoique ce mot paraisse remonter au verbe latin *sustinere* (*soutenir*), on ne doit pas pour cela négliger l'analogie de sens et d'orthographe qui règne ici entre le persan et le français.

SPAHI, mieux SIPAHI, s. m. (P.)

سپاهی *cavalier*. En Turquie, le corps des sipahis, dont on attribue l'institution à Mourad Ier, se divisait en deux classes et avait pour armes principales le sabre et le javelot ; mais depuis le nouveau système militaire introduit par Sélim III, il est maintenant discipliné à l'européenne, comme le reste des troupes turques. — On donne en Algérie le même nom à un corps de cavalerie au

service de la France et divisé en spahis réguliers et irréguliers. Les premiers demeurent constamment enrégimentés et se composent en grande partie d'indigènes équipés selon l'usage du pays; les autres, recrutés parmi les indigènes, les colons européens et les membres de diverses tribus soumises, ne sont tenus de servir qu'en cas d'appel. L'uniforme de ce corps est dans le goût oriental et produit un très-bel effet.

STAMBOUL, n. pr. (T.-G.)

استانبول Corruption de εἰς τὴν πόλιν (*à la ville*), réponse faite ordinairement par les Grecs de Constantinople, lorsqu'on leur demandait, au milieu des champs, vers quel endroit ils dirigeaient leurs pas. Ces trois mots grecs, prononcés à peu près *stimbolin*, ont servi d'abord à la formation du correspondant turc, qui plus tard s'est changé en اسلامبول, mot hybride auquel les Musulmans ont donné le sens de *ville de l'islamisme*, pour tâcher de faire perdre de vue l'origine grecque du nom moderne de la ville de Constantinople.

STORE, s. m. (A.)

ستر pl. ستور *voile;* dérivé de ستر *couvrir, voiler*. Rideau de toile fine, transparente, unie ou à dessins, que l'on met devant une fenêtre pour se garantir du soleil ou de la poussière, et qui se roule et se déroule au moyen d'un ressort. — C'est du participe passé du même verbe

arabe que vient aussi MYSTÈRE, *chose cachée*, auquel les étymologistes assignent une origine grecque. Voyez MYSTÈRE.

SUCRE, s. m. (A.)

سكر (en persan et en turc شكر). Produit de certains végétaux, susceptible de cristallisation et particulièrement extrait de la moelle d'un roseau appelé *canne à sucre*, originaire de l'Inde. — Introduite au IIIe siècle en Arabie et en Égypte, la canne à sucre fut importée ensuite en Sicile, en Espagne et de là dans les colonies de l'Amérique, qui en font à présent une des branches les plus considérables de leur commerce avec diverses contrées de l'Europe. — Le mot arabe a passé dans un grand nombre de langues, notamment dans le latin *saccharum*, l'italien *zucchero*, l'allemand *zucker*, et l'anglais *sugar*.

SULTAN, E, subst. (A.)

سلطان *dominateur, souverain;* dérivé de سلط *dominer*. La consonne ن n'est ici qu'une lettre formative, indépendante de la racine. Le titre de *sultan* est porté par l'empereur des Turcs et plusieurs autres souverains mahométans. On appelle *sultanes* les femmes, sœurs et filles du Grand-Seigneur. — M. Bianchi fait observer, dans son *Dictionnaire turc-français*, que le mot سلطان sert pour les deux genres, et qu'il se place devant le nom propre quand il s'applique à un homme, et après le nom,

quand il se rapporte à une femme; par exemple : سلطان محمود *le sultan Mahmoud*, et سلطان عايشه *la sultane Aïcha*. — Comme le pouvoir temporel du sultan est absolu, on dit quelquefois par allusion, en français, d'un homme hautain et tyrannique : *il fait le sultan*. C'est encore un terme qui s'applique par plaisanterie à un homme qui entretient plusieurs maîtresses à la fois. — De سلطان (prononcé *soult'ân* en arabe, et *sult'ân* en turc) vient l'adjectif arabe سلطانيّ *soult'anyy*, qui veut dire *impérial* et désigne une monnaie d'or, appelée vulgairement SULTANI, et qui a cours en Égypte, en Turquie et dans les États barbaresques. Avant la prise d'Alger par les Français, le *sultani* dont on se servait dans la régence valait 8 francs 37 centimes, et se divisait en deux NOUS'S' SOULT'ÂNY سلطانى نصّ (pour نصف) ou *demi-sultanis*, et en quatre ROUB'AT SOULT'ÂNY ربعة سلطانى ou *quarts de sultani*.

SUMAC, s. m. (A.)

سمّاق Nom d'un arbuste dont les Orientaux cueillent le fruit pour en faire du vinaigre, en l'infusant dans de l'eau chaude qui prend alors une teinte vermeille, à cause de la couleur de ce fruit. — On se sert aussi du sumac dans la préparation du maroquin.

SUNNET ou SOUNNAT, s. f. (A.)

سنّة *loi, règle*; dérivé de سنّ *instituer, établir*. — On

appelle ainsi l'immense recueil des traditions attribuées à Mahomet et aux principaux chefs de l'islamisme; c'est après l'Alcoran le livre qui a le plus d'autorité. — Ce mot se trouve écrit de sept ou huit façons dans certains dictionnaires français; mais il n'y a que la transcription *sounnat* qui se rapproche le plus de l'arabe; *sunnet* indique la prononciation turque, et les Musulmans qui se conforment à cette loi prennent le titre de *sunnites*, c'est-à-dire *orthodoxes*. Voyez SUNNITE.

SUNNITE, s. m. (A.)

سنّى *orthodoxe*, qui suit la SUNNET سنّة ou *loi traditionnelle*, par opposition à CHIITE, ou *sectateur*. — Les *sunnites* suivent quatre rites différents, dont les fondateurs sont les imams Abou Hanifa, Chaféi, Malek et Hanbal; mais le rite *hanifite* est le plus répandu dans l'Empire des Osmanlis.

SUPÉRIEUR, E, adj. (P.)

زبر *élevé*, *supérieur*. L'adjectif persan, qui se prend aussi adverbialement dans le sens de *dessus*, présente une grande analogie avec les mots latins *suprà, super, superior*, dont le dernier a servi sans doute à fixer l'orthographe de l'adjectif français *supérieur*.

SURMÉ, s. m. (P.-T.)

سرمه Nom persan et turc d'une poudre impalpable, composée d'antimoine, et dont les femmes de l'Orient se colo-

rent les yeux. L'usage de ce collyre remonte à une haute antiquité. Comme il est très-volatil, on le renferme dans un étui dont le couvercle est traversé par une aiguille d'or ou d'argent à laquelle s'attache légèrement la teinture que l'on introduit ensuite entre la prunelle et la paupière, afin de donner aux regards plus de vivacité ou de tendresse amoureuse. — Le mot *surmé* indique une préparation semblable à celle que les Arabes appellent *koh'l* (ou *alkoh'l* avec l'article) et qui a servi aux chimistes à qualifier la subtilité de l'esprit de vin, nommé par eux *alcohol*.

T

TABIS, s. m. (P.)

عتابی Nom persan d'une étoffe de soie de grand prix. De là vient probablement par corruption le substantif français *tabis*, qui désigne un gros taffetas ondé, tantôt uni, tantôt à fleurs, et dont Boileau a fait mention dans son poëme du *Lutrin*, chant IV, vers 43 et 44, en parlant des vêtements du grand chantre :

> On apporte à l'instant ses somptueux habits,
> Où sur l'ouate molle éclate le *tabis*.

Le même mot se retrouve dans l'italien *tabi*. — Voyez, à ce sujet, la note insérée par M. Quatremère dans sa tra-

duction de l'*Histoire des sultans mamlouks*, tome II, 2e partie, pages 70-71.

TALC, s. m. (A.)

طلق Pierre transparente, que l'on rencontre dans la pierre à plâtre; on peut la couper par feuilles et la fixer sur des châssis pour s'en servir en guise de vitres.

TALEB, s. m. (A.)

طالب *qui cherche*, dérivé de طلب *chercher* (particulièrement la science). — Ce terme, qui s'applique en arabe aux étudiants, désigne un *licencié en droit* dans les États barbaresques. Voyez le *Dictionnaire turc-français* de M. Bianchi, tome II, page 160.

TALIQ, s. m. (A.)

تعليق *suspension*, dérivé du verbe علّق *suspendre*. — *Taliq* est le nom d'une écriture particulière aux Persans, et dont les éléments empruntés à l'arabe sont beaucoup plus penchés que le *nescry* et paraissent pour ainsi dire *suspendus*. Il règne entre les deux écritures une différence analogue à celle du caractère romain avec l'*italique*. On fait rarement usage du caractère *taliq* pour les livres imprimés, parce que les queues de certaines lettres ont besoin de support, et qu'un défaut d'ajustement les exposerait trop à se briser sous presse. — L'Imprimerie royale de France possède un fort beau *taliq*, gravé à Constantinople par les soins de Savary de Brèves.

On peut voir un spécimen de ce caractère dans la *Chrestomathie arabe* de feu le baron Silvestre de Sacy, tome III, pages 482 à 484, 1re édition.

TALISMAN, s. m. (A.)

طلسم pl. طلاسم et طلسمات Caractères mystérieux auxquels les Orientaux attribuent de grandes vertus, et qu'ils portent souvent sur eux pour être garantis contre les maléfices. Voyez AMULETTE. — Au figuré, *talisman* se dit de tout ce qui opère un effet extraordinaire. — Beaucoup de talismans orientaux se composent de diverses lettres arabes, insérées entre des lignes formant des carrés ou des triangles, et parmi lesquelles on lit souvent le nom de Dieu, celui de Mahomet, ou quelque autre nom répété plusieurs fois. — Comparez avec le mot arabe le grec τέλεσμα dont on a fait en latin *talisma*.

TAMARIN, s. m. (A.)

تمر هندى *fruit indien*. Nom donné à des gousses allongées, de couleur brune, et renfermant une pulpe légèrement acide qui, étendue dans beaucoup d'eau, donne une boisson aussi agréable que la limonade. Les Orientaux en font aussi des confitures dont ils se montrent très-friands. — C'est le fruit d'un arbre de la grandeur du noyer, mais plus touffu, originaire de l'Inde, comme son nom l'indique, et qui se plaît aussi dans les

autres contrées du Levant. — On attribue aux Espagnols l'importation du *tamarinier* dans les îles de l'Amérique.

TAMERLAN, n. pr. (P.)

تيمورلنك ou simplement TIMOUR تيمور Nom d'un fameux conquérant tatar, né en 1336 et mort en 1405. — Le premier mot oriental est composé du nom propre *Timour* et de l'adjectif persan *lenk* (*boiteux*), c'est-à-dire : *Timour le Boiteux.* — Quant à la transformation de l'orthographe *Timourlenk* en *Tamerlan,* ce n'est qu'une corruption adoptée par les historiens européens et sanctionnée par l'usage.

TANDOUR, s. m. (A.-T.)

تنّور *four* (pour faire cuire du pain), *brasier* contenant des charbons allumés et garnis de cendre chaude. Par extension, on appelle *tandour* une table couverte d'un tapis pendant et sous laquelle on place ce brasier : c'est un mode de chauffage employé pour les appartements en Turquie et en Arménie. — Les Turcs écrivent تندور et prononcent *tandour,* corruption évidente du terme arabe.

TAPIS, s. m. (A.-P.)

بساط *tapis*, dérivé de بسط *étendre,* verbe dont le sens s'applique très-bien à la pièce d'étoffe ou à la natte que l'on étend par terre ou sur un plancher pour s'y asseoir et s'y coucher. *Tapis* se dit aussi, au figuré, de tout ce

qui couvre la surface de la terre, comme : *tapis de verdure*, *de gazon*, *de fleurs*, etc. — Comparez avec l'arabe le persan طپسه et le grec τάπης, formés probablement du premier mot, puisqu'on y retrouve les trois consonnes radicales, quoique déplacées. Les Latins n'ont fait que copier le mot grec, et de là vient par suite le français *tapis*.

TARABAT, s. m. (A.)

ضربة *coup*, *percussion;* dérivé de ضرب *frapper.* Nom d'un instrument en bois pour réveiller les religieux, ou appeler les Chrétiens d'Orient à la prière. C'est une espèce de crecelle dont on se sert, à défaut de cloche, parce que l'usage en est absolument interdit par les Mahométans.

TARBOUCHE, s. m. (T.)

طربوش *bonnet de laine rouge*, *à flamme bleue*, adopté en Égypte et en Turquie. — On met ordinairement sous cette coiffure un autre petit bonnet blanc, qui dépasse le premier d'un centimètre environ. Tous les membres de l'ambassade turque en France portent le *tarbouche*. — طربوش paraît être une altération de سرپوش, mot persan composé de سر *tête, chef,* et de پوش *qui couvre : couvre-chef.*

TARE, s. f. (A.)

طرح *rejet*. Déchet sur le poids, diminution opérée sur

la quantité ou la qualité des marchandises. — *Tare* se prend quelquefois, au figuré, dans le sens de *vice, défaut*. — L'adjectif *taré, e*, se dit aussi pour *mal famé, e*; exemple : *c'est un homme taré*.

TARGUM, s. m. (A.)

ترجم *interprétation* (*des livres saints*). Le mot *targum* désigne les paraphrases chaldaïques de l'Ancien Testament, écrites pour faciliter aux Juifs, tombés au pouvoir des Chaldéens dont ils avaient adopté la langue, le texte hébreu qu'ils ne comprenaient plus. Le plus ancien targum est celui d'Onkelos, qui contient le Pentateuque et date, dit-on, du IIe siècle; puis celui de Jonathan, fils d'Uziel, qui a rapport aux Prophètes et ne remonte qu'au IVe siècle. — La racine de ce mot appartient à la langue chaldaïque; mais il était nécessaire de citer aussi l'arabe, parce qu'on en a tiré le substantif français DROGMAN. Voyez ce dernier mot.

TARIF, s. m. (A.)

تعريف nom d'action de عرّف *faire connaître*, 2e forme de عرف *connaître*. Tableau indicateur du prix des marchandises, des monnaies, des impositions, du salaire des ouvriers, etc. — De *tarif* vient le verbe français *tarifer*, appliquer le prix du *tarif*; mais il faut observer que le ت *t* du correspondant arabe n'est pas radical; ce n'est qu'un augment placé devant tous les

noms d'action de la 2e forme des verbes arabes, en vertu d'une règle grammaticale.

TARTANE, s. f. (A.)

طريدة, en arabe d'Égypte, signifie *vaisseau affecté spécialement au transport des chevaux.* Introduit, au moyen âge, dans plusieurs langues de l'Europe, ce mot se trouve représenté par les auteurs latins sous les formes suivantes : *tarida*, *tarita et tareta*. Il désigne aujourd'hui un petit bâtiment à voile latine, en usage sur la Méditerranée. — M. Quatremère pense que *tartane* est une corruption de l'arabe. Voyez la note insérée par ce savant dans le tome Ier, 1re partie, de l'*Histoire des sultans mamlouks de l'Égypte,* p. 144.

TASSE, s. f. (A.)

طاس *vase à boire*, *coupe*, *tasse*. Se dit surtout du petit vase à anse et à soucoupe dans lequel on prend le café, le thé ou le chocolat. — Le mot arabe a donné naissance au substantif espagnol *taza,* d'où vient *tasse* en français.

TATAR, E, subst. et adj. (T.)

تاتار Nom collectif de divers peuples que l'on rencontre en Asie et dans l'Europe orientale; les plus célèbres d'entre eux sont les Usbeks, les Mongols, les Mandchous et les Kalmouks. Les Usbeks, souvent en guerre avec les Persans, passent pour les plus robustes et les plus braves

des Tatars. On sait que les Mongols, au XIIIe siècle, sous la conduite de Tchinghis khan, s'emparèrent des Indes et de la Chine, dont ils furent expulsés cent ans plus tard; les Mandchous, à leur tour, en 1644, reprirent la Chine et bâtirent dans la Tatarie chinoise, au delà de la grande muraille, la ville de Moukden, capitale d'une province qui appartient aujourd'hui au Céleste Empire. Les Kalmouks, comme la majeure partie des Tatars, n'ont point de résidence fixe et se divisent en plusieurs tribus dont chacune obéit à un khan particulier. — Beaucoup de Tatars suivent la religion mahométane, et l'habitude qu'ils ont de mener une vie nomade leur fait acquérir promptement une connaissance exacte des pays qu'ils parcourent; aussi les membres du divan, en Turquie, les choisissent-ils de préférence pour porter les correspondances et les firmans dans les provinces de l'Empire. — C'est probablement de là qu'est venu le nom de *tartares,* donné autrefois en France aux valets des troupes de la maison du roi. — L'usage veut qu'on écrive *Tartare* en français; cependant l'orthographe *Tatar* est généralement suivie par les historiens orientaux. — Quant aux différents dialectes des Tatars, ils sont assez peu connus en Europe; mais il est un fait curieux à mentionner, c'est que l'écriture propre aux Mongols, aux Mandchous, aux Kalmouks, etc., se figure avec des lettres qui changent de

forme, suivant la position qu'elles occupent dans les mots, à l'instar des lettres arabes; elles se tracent et se lisent par colonnes verticales, en commençant par la gauche, et présentent avec l'écriture chinoise, composée de groupes ou signes idéographiques placés les uns au-dessous des autres, en commençant par la droite, un contraste semblable à celui qui existe entre le français et l'arabe. De plus, les livres tatars publiés en Chine ont la marge en dedans, selon l'usage du pays; et comme les pages ne sont imprimées que d'un côté, elles se trouvent alors réunies à l'endroit de la tranche et portent une indication commune à deux pages à la fois.

TAUREAU, s. m. (A.)

ثور *mâle de la vache, taureau*; dérivé de ثار *s'élancer avec colère ou impétuosité.* Quadrupède ruminant, plein de vigueur dans sa jeunesse, et qui, après avoir été châtré, porte le nom de *bœuf* et sert à l'agriculture. — La coutume de faire combattre des hommes contre des taureaux, introduite en Espagne par les Maures, s'est conservée jusqu'à présent. — C'est probablement à l'arabe qu'il convient de rapporter le grec ταῦρος et le latin *taurus*, dont le sens est le même.

TCHAOUCHE, s. m. (T.)

چاوش *huissier turc.* Le chef des huissiers, nommé *tchaouche bachi* (چاوش باشی), est chargé d'aller

au-devant des ambassadeurs européens et de les introduire auprès du sultan; c'est à lui qu'est confiée la garde des sceaux du trésor public, ainsi que l'exécution des sentences du grand vizir. Il porte à la main une longue baguette d'argent, comme insigne de son autorité. — Depuis la réforme militaire en Turquie, on appelle aussi *tchaouche* un sergent d'infanterie, et *bach tchaouche*, le sergent-major. Voyez le *Dictionnaire turc-français* de M. Bianchi. — La transcription *chiaoux*, donnée par les dictionnaires français, est trop éloignée de l'orthographe turque, pour donner une idée de la véritable prononciation.

TCHORBADJI, s. m. (T.)

چورباجى *faiseur* ou *donneur de soupe;* composé de چوربا pour شوربا *soupe, potage*, pris du verbe arabe شرب *boire, humer* (en latin *sorbere*), et de la terminaison turque جى qui sert à former les noms de métier. — On appelait autrefois *tchorbadji* le commandant d'une cohorte de janissaires, parce que dans ce corps les fonctions les plus estimées étaient en rapport direct avec celles de la cuisine; aussi chaque compagnie, dans les marches solennelles, avait-elle soin de porter avec elle ses marmites; sur le champ de bataille, c'eût été le comble du déshonneur que de les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi. Quand les janissaires voulaient témoigner

leur mécontentement ou exciter quelque révolte, ils n'avaient qu'à renverser leurs marmites, et dès lors tous les liens de la discipline militaire étaient rompus.

TIMAR, s. m. (T.)

تيمار *bénéfice militaire*, concession de terres faite par le Grand-Seigneur en faveur d'un soldat turc, à la charge par ce dernier de les faire valoir, de fournir autant de cavaliers qu'il possède de fois trois mille aspres de rente annuelle, et de se rendre lui-même à l'armée, en cas d'appel. Celui qui jouit de ce bénéfice s'appelle en français TIMARIOT.

TIMBALE, s. f. (A.)

طبل pl. طبول et اطبال Instrument de musique militaire, formé d'un bassin en cuivre recouvert d'une peau tendue, et autrefois en usage dans la cavalerie. Ce sont les Maures qui ont importé les premières timbales en France, à l'époque de leurs invasions dans les provinces du Midi. —Le même mot arabe se dit aussi d'un *tambour*, espèce de caisse cylindrique, ordinairement en cuivre et couverte en peau des deux côtés; et telle est sans doute l'origine du nom français de ce dernier instrument, que les étymologistes font venir de l'arabe T'ANBOUR طنبور, terme qui ne se dit que d'une *guitare à long manche et à six cordes de métal*, et ne présente qu'une similitude d'orthographe avec le français.

TINTER, v. n. (A.)

طن *bruire, bourdonner*, comme les mouches, les oreilles, etc. — *Tinter* se dit aussi, en Europe, d'une cloche qui sonne lentement et à petits coups. — Remarquez l'analogie du verbe arabe avec son correspondant latin *tinnire*, dont nous avons fait TINTER, et celle du substantif طنين avec *tinnitus*, en français TINTEMENT; toutefois, ces mots ne peuvent s'appliquer aux cloches en Orient, puisqu'il y est absolument défendu d'en faire usage.

TIR, s. m. (P.)

تير *flèche*. — *Tir* se dit spécialement chez nous du lieu où l'on s'exerce à tirer à la cible : *tir à l'arc, au fusil, au pistolet*, etc. — Ce mot vient sans doute du persan, qui veut dire aussi en français : *sort, destinée*, et paraît avoir donné naissance à l'expression *tirer au sort, aux dés*, etc. — Quant aux autres acceptions du verbe TIRER, comme elles n'ont pas de rapport avec le persan, il serait superflu de les signaler. — De تير suivi de كش s'est formé le vieux mot français *tarquais* (en italien *turcasso*), étui à flèches. Voyez CARQUOIS.

TOMAN, s. m. (P.)

تمن Monnaie de Perse, dont la valeur est de 20 francs environ. — *Toman* est aussi la transcription du persan تومان, qui signifie *dix mille*. — En turc, avec une légère

modification d'orthographe (طـومـان), il désigne une espèce de *caleçon* à l'usage des lutteurs et des matelots.

TONNE, s. f. (A.)

دن pl. دنان Grand vaisseau de bois, à deux fonds, formé de douves et de cercles, renflé par le milieu, et qui sert à renfermer du vin, de l'eau-de-vie, et autres liquides. On appelle TONNEAU, s. m., un vaisseau de même forme, mais d'une moindre capacité. — Le mot *tonne*, que l'on rencontre aussi en allemand, paraît tiré de l'arabe, en changeant en *t* la première radicale.

TONNERRE, s. m. (P.)

تندر Bruit éclatant, causé par l'explosion de deux nuées électriques, et presque toujours accompagné d'éclairs et de pluie. — C'est au latin *tonitru* que les étymologistes rapportent *tonnerre*; mais il existe une bien plus grande analogie entre l'orthographe du mot français et celle du persan, que l'on retrouve dans l'anglais *thunder* et l'allemand *donner*.

TOQUE, s. f. (A.)

طـاقـيـة *calotte*, que l'on met sous le turban. — De là viennent probablement le portugais *touca* et l'espagnol *toca*, dont nous avons fait TOQUE, s. f., qui désigne une espèce de chapeau plat, en velours, et à bords retroussés; puis TOQUET, s. m., calotte d'enfant, ou petit bonnet

plat et piqué, à l'usage des femmes du peuple, dans certains pays.

TOQUER, v. a. (A.)

دقّ *frapper.* — Les Arabes font un fréquent usage de ce verbe, formé par onomatopée ; ils disent proverbialement : مَن دَقّ دُقّ *qui frappe est frappé.* — On se sert, en typographie, d'une expression analogue, bien qu'elle ne vienne pas des Arabes, chez lesquels l'art de l'imprimerie n'a pas encore fait de progrès ; mais comme c'est aussi le produit d'une onomatopée, j'ai cru devoir indiquer ce rapprochement. TAQUER signifie : passer sur la forme une planchette de bois tendre, appelée *taquoir*, que l'on frappe légèrement pour niveler les lettres avant de les mettre sous presse.

TOUGH, s. m. (T.)

توغ *queue de cheval*, attachée à la partie supérieure d'un long bâton terminé par un croissant, une boule d'or ou d'argent. Cette marque distinctive de la dignité des pachas et des généraux est portée devant eux lorsqu'ils vont en voyage ou à la guerre. Les pachas qui ont le rang de vizir ont droit à trois queues de cheval. — Voici, d'après les Musulmans, l'origine de l'adoption du *tough* par l'armée turque. Un de leurs généraux, dans un combat contre les Francs, perdit son étendard ; voyant ses soldats prendre la fuite, il imagina, pour les rallier, de couper

la queue d'un cheval et de l'attacher au haut d'une lance. Cet expédient lui réussit; les Musulmans, reprenant courage, vinrent se ranger autour de cet étendard improvisé, et battirent complètement leurs ennemis. Pour consacrer le souvenir de cette victoire, le *tough* est devenu l'enseigne des escadrons turcs. — On écrit aussi *toug* et *touc*, mais la transcription *tough* représente mieux le mot oriental.

TOUGHRA, s. m. (T.)

طغرا *chiffre impérial*. Monogramme composé des noms et titres du sultan, et qui se place en tête des firmans qui ont rapport à l'administration des différentes provinces de l'Empire turc. Pour les décrets relatifs aux affaires de Constantinople, la formalité du *toughra* n'est pas rigoureusement nécessaire.

TOUR, s. m. (A.)

دور pl. ادوار *cercle*, *tour;* dérivé de دار *tourner, faire un mouvement circulaire*. Comparez avec cette racine le verbe تار dont le sens est le même. — Par extension, *tour* désigne une *promenade* dans une chambre, un jardin ou autre lieu; le *rang successif, alternatif*, comme en arabe, ex.: *c'est à mon tour à parler*. — Ce mot se dit encore en français dans le sens de: *façon*, *tournure; adresse de la main; souplesse du corps; attrape; armoire tournante; machine à tourner le*

bois, *les métaux*, etc. — Il est très-probable que le verbe grec τόρεω et le latin *tornare*, qui signifient tous deux *arrondir*, *faire au tour*, proviennent aussi de la racine arabe.

TRACER, v. a. (A.)

سطر *tirer des lignes*, *tracer*, en arabe et en français. — De là vient le terme arabe MAST'ARAT مسطرة, qui désigne un instrument très-commun chez les Orientaux, et formé d'un carton sur lequel sont tendus parallèlement des fils; on passe ce carton sous la feuille qu'on veut régler, et, au moyen d'une pression légère, on obtient la reproduction de chaque fil sur le papier. Cet usage du *mastarat* ne laisse aucun doute sur l'origine arabe du verbe *tracer*, dont l'orthographe est formée par le rejet de la première consonne radicale à la suite des deux autres.

TRIPOLI, n. pr. (A.)

طرابلس Ancienne et célèbre ville de Syrie, peuplée surtout de Turcs, d'Arabes et de Juifs; les Chrétiens, qu'on y rencontre en assez petit nombre, sont sous l'autorité d'un archevêque catholique du rite grec. C'est de là, dit-on, qu'on tirait autrefois la pierre tendre et rougeâtre, appelée *tripoli*, qui sert à polir le verre, les métaux, etc. — Souvent on ajoute, en parlant de cette ville, le nom de la province où elle est située : *Tripoli de Syrie*, pour

ne pas la confondre avec *Tripoli de Barbarie*, capitale d'une régence de l'Afrique septentrionale, sous le gouvernement d'un bey, ou pacha, nommé par la Porte.

TRUCHEMAN, s. m. (A.)

ترجمان *interprète*, dérivé de ترجم *interpréter, traduire*. — Ce mot est une variante de *drogman*, beaucoup plus usité. Voyez DROGMAN.

TURBAN, s. m. (A.-P.)

دلبند formé de l'arabe دول *tour*, et du persan بند *bande*, *bandeau*. Coiffure orientale, à l'usage des Arabes, des Persans et des Turcs, et qui consiste en une longue pièce d'étoffe roulée avec plus ou moins d'élégance autour du *t'âqyè*, sorte de calotte. — Cette étoffe est le plus souvent de couleur blanche; les Musulmans issus de la race de Mahomet sont les seuls qui puissent porter le turban vert. — Le mot *turban* n'est qu'une corruption du terme oriental.

TURC, fém. TURQUE, subst. et adj. (T.)

ترك pl. اتراك Nom des habitants de la Turquie d'Europe; les Turcs originaires d'Asie s'appellent TURKMÂN تركمان, dont on a fait *Turcomans;* et l'on entend par TURKESTAN le pays situé à l'orient de la mer Caspienne, et habité par les Tatars Usbeks, adonnés au vol et au brigandage. — Comme le terme TURK ترك signifie aussi *barbare, vagabond,* les sujets de la Porte regardent cette dénomination

comme une insulte, et se font appeler *Osmanlis* ou *Musulmans.* — On écrit encore, et même mieux, TURK, E.

V

VALIDE, s. f. (A.)

والدة *qui enfante, mère;* dérivé de ولد *enfanter, mettre au monde.* Titre donné en Turquie à la mère du sultan régnant. Nous disons en français : *sultane validé;* mais en turc le mot *sultane* ne vient qu'en second lieu. Voyez, à cet égard, la remarque de M. Bianchi, *Dictionnaire turc-français*, au mot سلطان.

VASTE, adj. des 2 g. (A.)

بسيط et باسط *étendu, vaste, spacieux;* dérivé de بسط *étendre, allonger.* — *Vaste* se dit, au propre et au figuré, de tout ce qui possède une grande étendue : *vaste mer, vaste projet,* etc. — C'est sans doute au radical arabe qu'il faut rapporter aussi l'adjectif latin *vastus, a, um,* dont Virgile a fait un heureux emploi dans ce vers admirable :

Apparent rari nantes in gurgite *vasto.*

VÉTÉRINAIRE, s. m. (A.)

بيطار *médecin des animaux*, dérivé de بيطر *fendre, percer* (une tumeur, un ulcère). — De là vient l'espagnol

albaitar, qui n'est autre que le mot arabe précédé de l'article, et désigne celui qui pratique l'art de guérir les chevaux, les bœufs et autres bêtes de somme. On trouve, il est vrai, dans le latin, *veterina, orum* (*bêtes de somme*), qui pourrait bien être la racine de *vétérinaire* (médecin des bêtes de somme); toutefois l'analogie de sens et d'orthographe que présente l'arabe avec le français ne doit pas être négligée.

VEUF, fém. VEUVE, adj. (P.)

بيوه Homme qui a perdu sa femme, ou femme qui a perdu son mari. — On se sert plus fréquemment en français de l'adjectif féminin *veuve*, qui se rapproche plus du persan que du latin *viduus, a, um,* qu'on lui donne pour racine. — *Veuf*, dans le style élevé, s'emploie quelquefois pour *privé*. — Le poëte Gilbert a dit, en parlant de Rome :

Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde.

VIZIR, ou mieux VÉZIR (A.)

وزير *porteur*, dérivé de وزر *porter* (un fardeau), au propre et au figuré. Expression métaphorique qui désigne l'homme d'État chargé d'aider le sultan dans le gouvernement des affaires. Le premier ministre de la Porte s'appelle VÉZÎRI À'Z'EM وزير اعظم, ou grand vizir. — Les Arabes prononcent *ouazîr*, les Turcs *vézîr*. —

Quelques dictionnaires français portent *visir*. — On dit chez nous, par extension, d'un chef arrogant et absolu : *c'est un vizir; il parle en vizir.* — C'est à tort que l'on écrit généralement *vizirat*, pour *fonction* ou *dignité de vizir;* l'orthographe arabe وزارة demande VIZÂRAT. — *Viziriat*, que l'on donne comme variante de *vizirat*, ne manquerait pas d'exciter l'hilarité d'un Turc.

Y

YATAGHAN, s. m. (T.)

يتغان et يتاغان Sorte de poignard turc dont la lame est oblique; les peuples de l'Orient et de l'Afrique septentrionale font également usage de cette arme. — On écrit aussi *yatagan*.

Z

ZAÏM, s. m. (A.)

زعيم Soldat turc qui jouit d'un bénéfice un peu plus élevé que celui du timariot. — Voyez TIMAR.

ZÉNITH, s. m. (A.)

سمت *chemin droit, point vertical*. On appelle *zénith* (corruption de *semt*) le point du ciel pris perpendiculairement au-dessus d'un point terrestre. Le terme opposé

à celui-ci est NADIR. — C'est de la même racine arabe, précédée de l'article, que vient le substantif AZIMUT. Voyez ce mot.

ZMALA, s. f. (A.)

زملة *société, troupe d'hommes*, au service d'un chef arabe et qui forme sa garde. Se dit aussi de l'ensemble de la famille et des richesses de ce chef. — Le mot *zmala*, encore peu connu, est plus exact que la transcription *smalah* dont on s'est servi dans les rapports de l'armée d'Afrique, depuis la conquête de l'Algérie par les Français. Tous les journaux ont fait mention de la prise de la *smalah* (lisez *zmala*) d'Abd elqâder, par le duc d'Aumale, le 16 mai 1843.



TABLE

DES MOTS EXPLIQUÉS.

Nota. Pour éviter les longueurs et les répétitions, on n'a classé dans cet ouvrage que les mots français dont l'orthographe présente le plus d'analogie avec la racine orientale. Il a paru superflu d'indiquer, par exemple, à la suite du mot ABBÉ, les dérivés ABBESSE, ABBATIAL, ABBAYE ; le lecteur pourra facilement établir lui-même les autres rapprochements de cette nature, pour tous les termes simples ou composés qui proviennent des mots expliqués.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

Pages.

K

L

M

N

O

P

Q

R

Pages.

S

Pages.

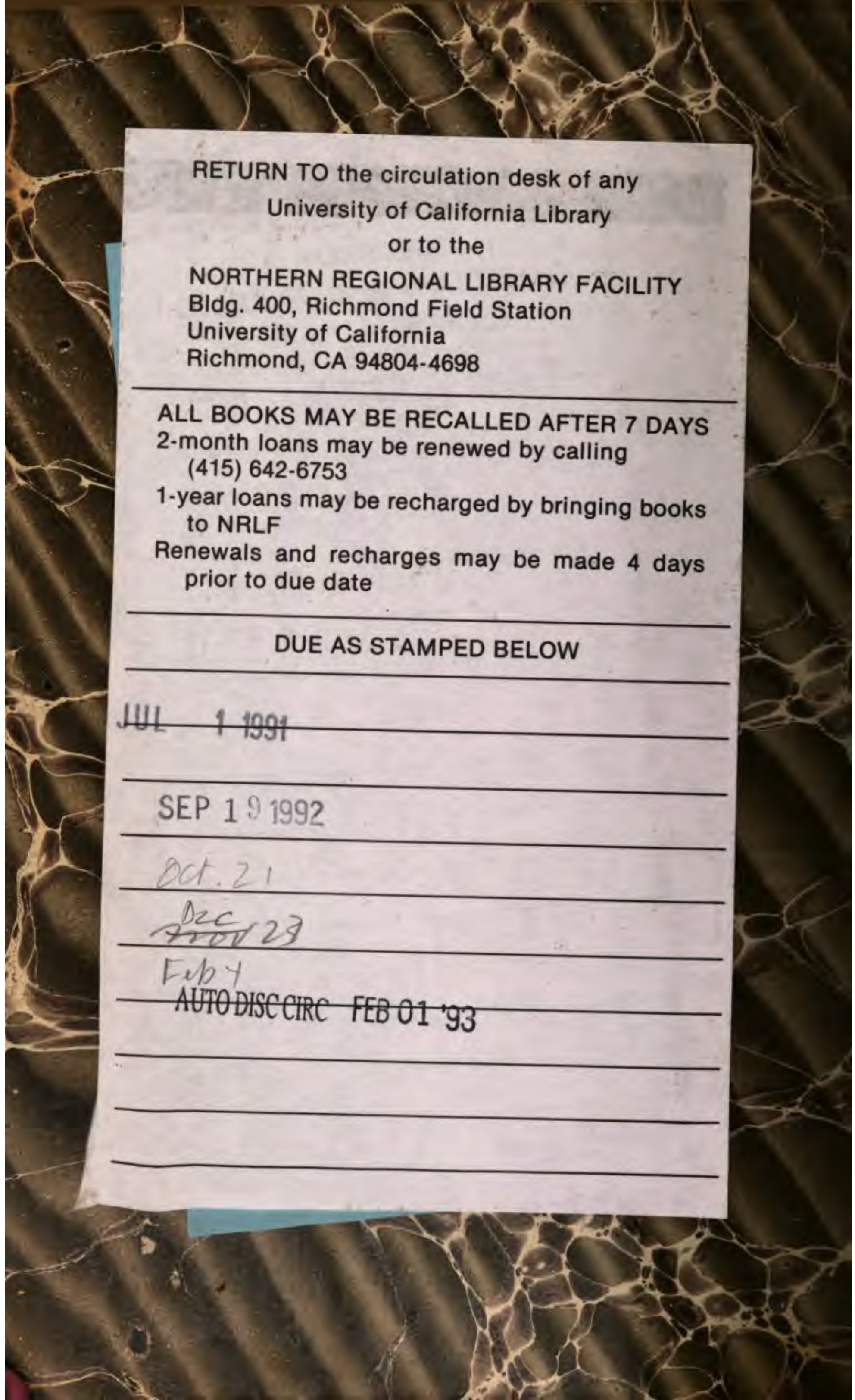
T

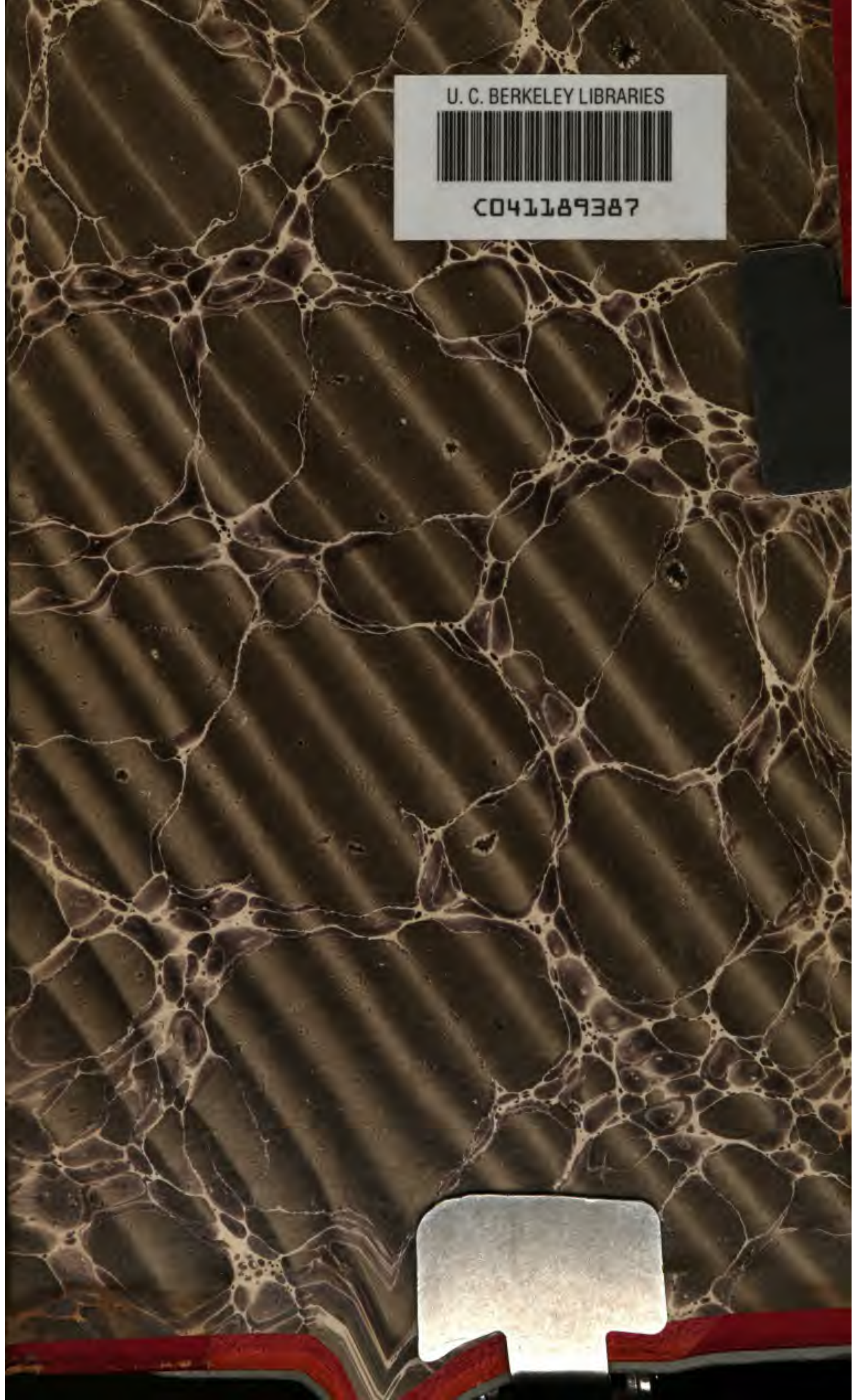
V

Y

Z






U. C. BERKELEY LIBRARIES
C041189387